

Les chasseurs de sève

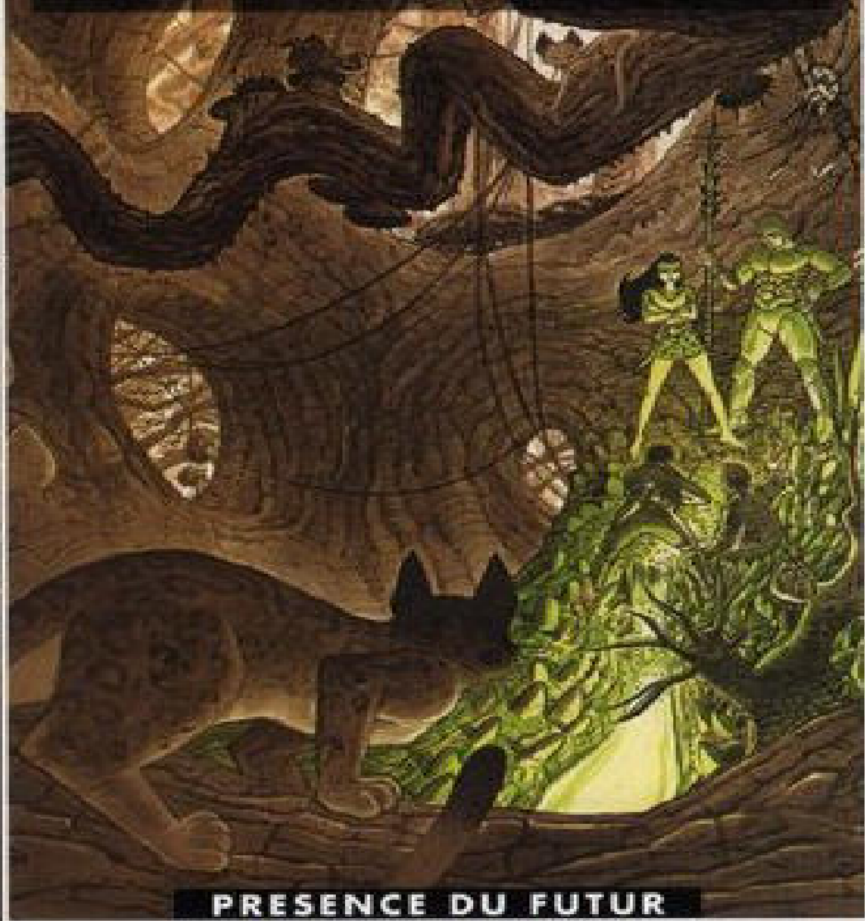
Genefort Laurent

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAURENT GENEFORT

Les chasseurs de sève

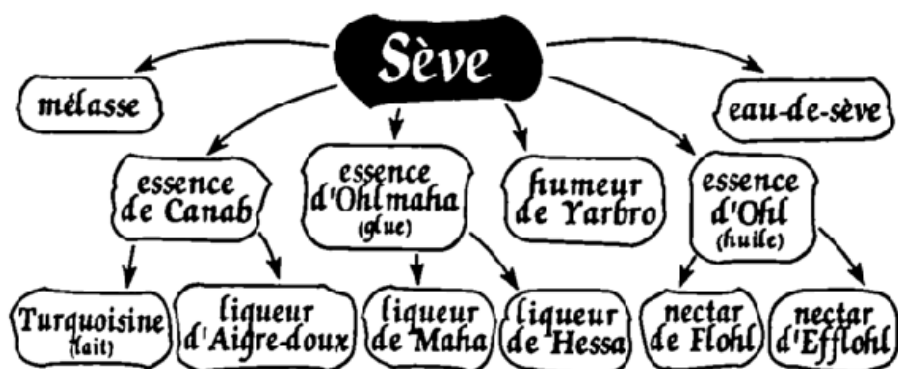


**PRESENCE DU FUTUR
SCIENCE-FICTION**

Denoël

Les chasseurs de sève

roman



DENOËL

Ce roman est paru initialement
aux Éditions Fleuve Noir
en 1994

*En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de
l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1999, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24771.6
B 24771.3

I

Les arpenteurs de gouffre

Le soleil tombait en oblique de la voûte, par le filtre vert de la frondaison. Certaines feuilles, vernissées comme des piments, s'enroulaient sur elles-mêmes, à l'instar de grosses chenilles inertes.

— Eh, Piérig ! lança Masir dans son dos. Tu as une crampe ou quoi ? C'est à ton tour de pédaler.

— Tu as un sablier dans la tête, répliqua Piérig un peu agacé. À la prochaine colonne, d'accord ?

À l'instant où il disait cela, l'écho d'un craquement se répercuta dans l'Arche. Un bruit qui avait quelque chose d'un clappement de mâchoire gigantesque, et qui provenait d'en bas. Instinctivement, les muscles du jeune homme se contractèrent. Il n'avait pas peur d'une éventuelle rupture de l'alliance qui les portait, non. Il pensait à l'Histoire. *Ventremonde*, l'ogre-monde d'où était née l'humanité, quand le temps ne coulait pas de la même manière.

Ventremonde avait modelé l'homme et la femme sur ses flancs de roc, les avait nourris de sa terre, afin de les avaler, une fois qu'ils auraient procréé en nombre suffisant pour apaiser sa faim.

Mais l'homme avait prié Dieu, et l'Arche avait poussé, et il avait pris l'homme et la femme entre ses bras feuillus pour les élever jusqu'au ciel où résidait Dieu. Depuis ce temps, Ventremonde restait inassouvi. Et parfois parvenait, s'élevant jusqu'aux cimes, le claquement mouillé de ses mâchoires. De plus en plus fréquemment, estimait Masir, le compagnon de Piérig.

— Il est affamé, disait le scribe, un petit homme maigre et de complexion nerveuse. Il nous sait juste hors de portée de sa gueule, mais ses narines nous hument en permanence. Il connaît chacun d'entre nous, à son odeur. Sais-tu ce que dit la légende : que les nuages sont la bave de son appétit, sa salive amère emportée par le vent...

— Allons, tu te laisses aller à des contes pour enfants, rétorqua Piérig en assourdissant instinctivement le ton. Ce n'est pas bon. Le Conseil oligarchique n'aimerait pas entendre cela. Un jour on te fera des ennuis...

Il y avait deux ans que Masir l'accompagnait. Il appartenait à la caste des scribes et en tirait la vanité qui lui revenait de droit, mais

sans excès. Les scribes possédaient l'ensemble des connaissances accumulées depuis des générations et des générations, peut-être depuis l'origine des temps. Ils étaient également les seuls à en disposer à leur guise. Il fallait demander une autorisation spéciale pour accéder à la bibliothèque.

Le rôle de Masir se bornait toutefois à graver sur les plaques d'écriture en cire les indications que lui dictait Piérig. Ces indications concernaient les endroits où les conduits de sève affleuraient, leurs proportions d'essences et d'humeur.

— Des ennuis, toujours la vieille rengaine, ricana Masir. Il y a de la vérité dans les contes. Et pourquoi notre dogme vaudrait-il plus que celui des autres famils ? D'après le Conseil, l'air par nature gazeux est trop léger pour stagner au niveau du sol. Rien ne peut survivre à la surface du sous-monde. Quiconque s'y aventurerait mourrait d'étouffement et du mal bleu. Au-delà des cimes, l'air devient irrespirable car il se combine à l'éther et forme un mélange empoisonné. De sorte qu'on ne peut vivre que dans la branche, et pas ailleurs.

Piérig approuva du chef, les jambes battant le vide. Il avait vingt-cinq ans, un nez si busqué qu'on l'aurait dit cassé. Une longue tresse de cheveux bruns prenait racine à la base de son crâne, sur lequel se tendait une peau un peu trop fine.

Il savait ce que le scribe allait dire.

— Il existe d'autres dogmes, dans d'autres famils. Par exemple, dans certains niveaux, on croit que la surface du sous-monde est crevée de volcans tout en fer, vomissant une lave de vif-argent chargée de vapeurs de saturnium. Et ceux qui respireraient ces miasmes empoisonnés mourraient sur le coup, la langue révoltée. Les émanations sont trop lourdes pour s'élever jusqu'à nous, mais elles expliquent la couleur de nombreux nuages.

— Et tu y crois ? demanda Piérig vaguement inquiet, tout en engageant ses pieds dans le pédalier du cycle.

Il n'aimait pas entendre son ami proférer ces propos proches du blasphème. Viendrait un jour où celui-ci oublierait toute prudence. De toute façon, Piérig préférerait réfléchir sur ce qu'il pouvait toucher : le reste n'était que philosophie, et tout le monde savait que la philosophie était une occupation futile, un passe-temps de ventre plein.

Masir éclata de rire.

— Bien sûr que non, je ne crois pas à ces sornettes ! Là encore, quand il s'agit de la surface, ce n'est qu'une légende destinée à décourager toute tentative de découvrir ce qu'il y a réellement en bas. Pourquoi n'y aurait-il personne ? Tu sais comme moi ce que nous

avons vu.

Piérig et Masir étaient quasiment les seuls à avoir approché les confins du territoire excentrique, le bord du monde où la voûte de racines et d'arceaux entortillés s'effritait pour laisser place à l'abîme. Là où les *héliofucus* – ainsi que les appelait Masir, féru de mots savants – prenaient leur envol pour aller ensemer le chaos. Comme son compagnon, Piérig avait aperçu les faibles lueurs, à peine plus visibles que les étoiles les plus lointaines. Comme lui, il avait renoncé à en parler après les dures remontrances du Conseil. D'ailleurs, qu'est-ce que cela changeait ? Rien n'existait en dehors de l'Arche.

— Tu avais promis de ne plus parler de ça.

Sa voix était chargée de reproche. Ils se disputaient plus fréquemment, car on les envoyait souvent en expédition ensemble, pour des missions de plus en plus longues. En six mois, ils n'étaient restés au famil que deux semaines, et encore, jamais plus de trois jours d'affilée. Comme si on les écartait...

— Bon, je te relaie. Nous sommes presque arrivés, le dessin de la toile me redevient familier. Des tas de femmes qui se désespéraient en m'attendant... Tu n'as pas soif ?

Ce n'était pas de refus. L'outre contenait un gallon d'une sorte d'hydromel fabriqué à partir de liqueur d'efflohl. Le nectar était mélangé à un volume de suc de *foosh* ou tripes de bois, une mousse que l'on trouvait en grande quantité. La boisson fermentée avait un goût fade, vaguement sucré.

Il fallait des jambes puissantes pour faire fonctionner les cycles, mais ceux-ci étaient l'unique moyen de se déplacer le long de la toile d'alliane gribouillant la voûte de l'Arche.

À un kilomètre sur leur gauche, un nuage mouvant se détacha de la voûte – des ailefeuil, des sacs de graines volants gros comme le poing, qui allaient essaimer. Un instant plus tard, des myriades d'oiseaux s'abattirent sur eux. Le bruissement de cris perçants et d'ailes froissées leur parvint : les oiseaux qui se disputaient les cosses remplies de semence, déchirant leurs voiles translucides mus par un système musculaire végétal complexe. Sur les millions d'ailefeuil lâchés, quelques-uns seulement réchapperaient à la curée ; c'était bien suffisant.

Piérig entendit le grincement caractéristique du pédalier de Masir, qui se désengageait de la courroie porteuse. Il ne pouvait voir son compagnon, car les sièges du cycle se tournaient le dos. Ils étaient fixés, dossier contre dossier, à des arceaux supportant les deux pédaliers et la courroie de traction verticale. Le revêtement de cuir de foosh bouilli s'était affaissé sur l'armature des sièges, de sorte que l'on avait l'impression que les fesses reposaient directement sur les tubes

d'osier de la structure.

Ses pieds pesèrent sur de larges pédales gauchies, et Piérig banda ses muscles en s'arc-boutant. Lentement, celles-ci entamèrent une révolution autour de leur axe. Tout près de sa nuque, il entendit la chaîne porteuse se tendre. Le cycle s'ébranla, et commença à évoluer le long de l'alliane. La progression était ponctuée d'à-coups dus à la texture végétale du filin, irrégulière et bosselée de nœuds. Il arrivait que le frottement de couches d'air chaud avec la voûte produise des éclairs d'électricité statique qui frappaient de vieux filins desséchés. Ceux-ci s'enflammaient alors, et gare aux malchanceux qui s'y trouvaient à ce moment-là : c'était la réduction en cendres en quelques secondes, ou le grand plongeon dans le gouffre vert – ce qui revenait au même.

Piérig se concentra sur l'effort à fournir. La courbe du filin s'incurvait sensiblement, de sorte que les pédales commençaient à tirer sur leurs mollets. Ses arêtes se frayaient progressivement un chemin à travers la semelle de leurs chaussures de foosh tanné.

— On entre dans la section ascendante, fit Masir sur un ton de bonne humeur forcée.

Un filin désert se rapprochait d'eux, à hauteur d'un foisonnement de foosh pendant en festons, comme des guenilles, d'une résille de branches. Ils le croisèrent sans s'arrêter. La pente devint plus abrupte, et le scribe réengagea son pédalier pour aider son compagnon. Bientôt le filin d'alliane redescendrait. Ils passèrent au large d'une grappe de carnégies frémissantes, pressées les unes contre les autres. Il y en avait toujours auprès d'un Mot, bien que nul – pas même Piérig – n'en sût la raison.

Le jeune homme considéra un moment les champignons en forme de gros melons d'un gris humide tirant sur le noir. Ils se prolongeaient d'une sorte de bouche qu'entourait une rangée de filaments entortillés et blanchâtres, semblables à des radicelles. Il suffisait d'effleurer ces vrilles nerveuses de deux largeurs de main de long pour déclencher une averse urticante.

Il ne se donna pas la peine de jeter un coup d'œil au Mot, celui-ci ne variait jamais. Il y avait longtemps qu'on le considérait de nature divine. Tantôt il apparaissait à même le bois en formant des excroissances scléreuses, tantôt sur les feuilles ; tantôt il pliait, tels des tentacules, les racines aériennes ou les stolons de façon à former ses lettres. Masir disait qu'il était apparu voici deux générations, soit une longue vie d'homme. Mais personne n'avait su déchiffrer le message révélé par le Mot, y compris les théologiens.

— Si tu veux savoir ce que j'en pense, disait Masir, et même si tu ne le veux pas, le Mot est le nom de ce que nous nommons l'Arche, et que

d'autres famils nomment *Figh*, *Buda*, *Céliande*, *Bodhidrouma*... Il nous apprend à l'appeler par son nom, comme on le fait à un dildir que l'on désire apprivoiser. Mais nous sommes trop stupides pour nous en apercevoir. Celui qui saura ce qu'il recouvre, celui-là détiendra la clé du monde.

Accroché à une lettre du Mot, un petit dildir à fourrure rousse tachetée de noir était assis sur une saillie d'écorce, et les observait de ses yeux globuleux lui mangeant toute la figure. La présence de ces lémuriens était considérée comme un heureux présage, mais Piérig ne croyait pas aux présages. Les dildirs étaient gros comme des loirs avec lesquels ils partageaient leur territoire. Ils nichaient dans des anfractuosités de l'écorce, où ils volaient des œufs de guivres et de papillons pour se nourrir. C'est pourquoi les Arpenteurs de gouffre les chérissaient tout particulièrement. Certains famils allaient même jusqu'à les apprivoiser pour le plaisir.

En les voyant, le dildir émit un couinement presque inaudible, cligna de ses yeux pâles et proéminents, et s'évanouit.

La pente descendante leur permettait de se mettre en roue libre. Ils approchaient du famil. Du coup, la fatigue s'évanouissait, les langues se déliaient.

— Sais-tu pourquoi je t'aime bien, Masir ?

— Tu m'aimes bien, toi ? Il me faudra graver cela et conserver la plaque précieusement...

— Ni pour ton érudition, ni pour ton sens de l'humour un peu tordu. C'est parce que tu pèses moins qu'une crotte de dildir, voilà pourquoi je t'aime.

Et c'était vrai que Masir avait été convoité par quelques tisseurs de Toile. Ceux-ci avaient pour charge d'accrocher les filins d'alliane secrétés par des bouquets de vermiformes aux nœuds de l'écorce. Dans un véhicule mû par la force musculaire, tout était conçu à l'économie de poids, et les scribes de faible corpulence étaient particulièrement prisés.

— J'ai hâte d'arriver, avoua Masir. Il s'est passé six jours depuis notre départ.

— Oh, sourit Piérig, toujours amoureux de Jana ? Condoléances, mon vieux...

— C'est vrai que tu n'attends personne, toi. Veux-tu savoir ? Tu n'es qu'une tête froide, une boîte à sarcasmes. Parfois il me faut des trésors de patience pour te supporter.

Piérig demeura silencieux. Cela faisait pas mal d'années qu'il naviguait en solitaire. Il préférait l'isolement, prétendant qu'il ne pourrait jamais subir la conversation quotidienne d'une femme. Son ami le traitait souvent de misogyne et de rustre, et sans doute avait-il

raison. Jamais une liaison n'avait duré plus d'une semaine, et c'était toujours lui qui prenait l'initiative de la rupture.

Il tentait de se justifier en invoquant les marques du sourcier : la *cababe*, tunique en fil de soie qui le couvrait, ainsi que le collier. Les perles du collier étaient taillées dans des variétés de bois spécifiques, du *boisfer* au *liègre* mou, et servaient à la fois pour le repérage et l'étalonnage des filons.

« Le don que Dieu m'a donné me permet de sentir les filons dans le bois, répétait-il. Ou bien les veines de sève. »

Les deux étaient liés : de la nature de la sève dépendait la texture du bois qu'elle irriguait. Une veine très riche en eau-de-sève, par exemple, indiquait sans coup férir un filon de boisfer à proximité. Et Piérig avait la faculté de sentir les veines sous la chair végétale, de déterminer la teneur d'essences et d'humeur que contenait leur sève avant même d'avoir installé un drain. Chaque perle de son collier était marquée d'un signe correspondant à l'influence des essences qui nourrissaient le bois.

Il ignorait la raison pour laquelle le don lui avait été attribué, à lui et pas un autre. Quand il survenait dans une famille, c'était par surprise, quand on s'y attendait le moins. Voilà pourquoi il fallait être constamment à l'affût. L'une des règles fondamentales de survie d'un famil. Le don frappait au hasard – du moins chez les mâles. Jamais une fille, naturellement, n'avait été touchée par le don.

La classification de la sève en essences, humeur et liqueurs était totalement arbitraire bien qu'elle obéît à une certaine logique de distillation et de macération. Des trois essences et de l'humeur qui composaient la sève, étaient dégagées six liqueurs essentielles. Le résidu formait le moût (ou mélasse) et l'eau-de-sève. La corporation des mélangeurs et des fondeurs en tirait des centaines de produits différents, huiles, gels, gommes de condensats, crèmes et onguents, bouillons d'émulsions, alcoolats, mastics, couleurs et encres, baumes et remèdes.

« Des remèdes... ou des poisons », persiflait Masir, qui n'appréciait guère les deux corporations.

Il ne fallait pas confondre la sève de l'Arche avec le fluide nourricier des végétaux qui poussaient sous la voûte ou sur le niveau inférieur, là où vivaient les sous-hommes. Ce liquide ressemblait à l'eau-de-sève et portait le nom de klukoz, mais il n'y avait aucun rapport entre la sève et le klukoz.

Il en allait de même pour l'Arche, qui avait la forme d'un arbre, mais n'en était certes pas un. L'Arche était le monde que Dieu avait confié aux hommes. D'après Masir, seule la périphérie de la plante-dieu était vivante. Le cœur avait jadis été vivace, mais à présent il

était mort et constituait un pic extrêmement dur, de trois lieues et demie de hauteur, d'où jaillissaient, telles des côtes, des arcades soutenant les multiples niveaux de la plante-monde.

Les Arpenteurs vivaient sur le niveau le plus élevé. Dans les cimes résidaient les antropes ; ils se nourrissaient de rongeurs, et de grands papillons dont on disait qu'il existait plus d'espèces que d'hommes sur la branche. Personne ne pouvait se prévaloir d'avoir approché un de ces hommes-singes à large poitrine à moins de cinquante pas.

Plus haut, le jour devenait noir et l'on suffoquait.

Masir racontait encore que d'autres clans vivaient sur les niveaux inférieurs ; nul pourtant n'avait jamais aperçu d'êtres humains de ces niveaux. Peut-être ne s'agissait-il que de divagations, mais Piérig n'avait jamais osé mettre en doute les paroles du scribe. De toute façon, à quoi cela servait-il de le savoir ? Personne n'avait le droit de franchir les frontières du territoire, et tout intrus devait être éliminé. Telle était la loi, qui protégeait le famil depuis des générations en l'isolant du danger.

Ce dernier apparaissait, à l'horizon de la voûte.

Tout de suite ils s'aperçurent que quelque chose clochait. Le village aérien brillait de tous ses feux. Brillait comme une torche.

En premier lieu, ils crurent qu'il s'agissait d'un éclair d'électricité statique, comme il s'en produit tant à la saison des incendies. Puis Piérig abaissa le regard vers le gouffre vert. Et il aperçut la multitude, en bas. Le plus grand rassemblement humain qu'il eût jamais vu.

Un vol de serpents-flûtes affolés lui sauta aux yeux, et, instinctivement, il se protégea de ses bras. Un des volatiles heurta le cycle, qui se mit à se balancer doucement.

— Que se passe-t-il ici ? hurla Masir dans son dos.

— Une attaque, murmura Piérig sans encore y croire. Par l'Arche, il y en a des centaines... Nous sommes tombés au beau milieu d'une bataille !

Le famil était en feu.

Il se présentait comme un empilement de maisons basses, étagées sur quinze niveaux semi-circulaires en torchis. Rayonnant à partir du centre, le bouquet d'alliances qui l'ancraient à la voûte craquait comme du vieil osier. Des tiges explosaient en projetant des brandons enflammés sur les silhouettes qui s'agitaient dans le brasier. L'ossature du village suspendu se consumait, une fumée âcre s'accumulait sous la frondaison de tigelles et les racines horizontales, obscurcissant le jour.

— On ne peut plus rien faire, lança Piérig fiévreusement. Il faut fuir, nous apprendrons plus tard ce qu'il s'est passé.

La main de Masir lui empoigna l'épaule à la lui broyer.

— Pas question, on y va ! Jana est là-dedans, il faut la faire sortir !

Piérig le regarda avec des yeux ronds.

— Tu n’y penses pas ! Ils sont presque tous morts, l’incendie est partout... Si on ne se dépêche pas de faire demi-tour, la toile aux alentours va s’effondrer, et nous avec !

Une femme aux cheveux en flammes venait de sauter dans le vide, un bébé dans les bras. Il y eut un grand craquement, et cinq niveaux supérieurs s’effondrèrent, aplatissant ceux qui se trouvaient entre les planchers.

— Il reste une chance de la sauver, dit soudain Masir en pesant sur les pédales.

Piérig jura entre ses dents. Il n’avait pas envie de jouer au héros, mais il était contraint de suivre son compagnon : lutter contre lui ne les amènerait qu’à perdre du temps, jamais Masir n’accepterait d’abandonner sa femme. Le cycle reprit sa course en direction du brasier qui s’étendait à présent à tous les étages. Des particules cendreuses dansaient dans l’air ardent.

Brusquement un filin tout proche céda, arrachant ses ancrs sur toute la longueur de la branche. Il se brisa en trois morceaux, qui chutèrent dans le gouffre vert. Piérig en éprouva une exaltation incongrue. Aussitôt, une secousse faillit le jeter à bas de l’appareil. Le filin venait de s’affaisser d’une toise.

Deux cents mètres plus bas, des hommes caparaçonnés d’écorce les montraient du doigt.

— On ne peut pas rester là ! cria Piérig pour dominer le grondement des flammes. Même si nous arrivions à sauver quelqu’un, il nous serait impossible de repartir, nous sommes déjà trop lourds ! Il faut faire marche arrière !

Il le secouait brutalement pour le raisonner. Son instinct de conservation lui hurlait d’assommer Masir et de le balancer par-dessus bord. Désormais lui seul devait compter, pas les morts en sursis qu’ils voyaient fuir le village comme un navire en train de sombrer.

Masir s’abandonna subitement.

— D’accord, partons.

Piérig respira malgré la fournaise ambiante. Peut-être subsistait-il un espoir de s’en sortir, s’ils atteignaient un embranchement avant que le feu ne gagne leur filin. Tandis que ses muscles se bandaient pour faire repartir le cycle en sens inverse, ses yeux restaient rivés sur le famil qui achevait de se consumer. Les piliers dévorés jusqu’au cœur traversaient en s’émiettant les niveaux inférieurs. Il ne restait pratiquement plus rien à flamber. L’incendie n’allait pas tarder à faiblir, faute de combustible. Déjà l’Arche réagissait et l’écorce de la voûte se mettait à suinter une sève spéciale, destinée à étouffer les flammes.

D'abord, ils ressentirent le flottement entre la roue du cycle et le filin comme une mollesse au creux des reins. Puis un claquement de fouet retentit, assourdissant, et le support mollit. Piérig ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Il pensa seulement :

« Voilà de quelle manière stupide s'achève ma vie ! »

L'espace d'une seconde, le cycle resta suspendu, puis il commença à tomber. La masse du tronçon d'alliane qui s'effondrait entre deux ancrages était supérieure à celle du cycle. Il entraîna l'appareil dans sa chute. Renversé, Piérig vit l'arabesque noueuse percuter une surface molle, tandis qu'une gifle gigantesque cinglait son corps comme pour le désarticuler.

Sa nuque heurta un angle raide et il devint tout mou, insensible à la moindre peine. La tête en bas, il distingua – cela dura un peu moins d'un dixième de battement de cœur – le corps de Masir transpercé par un des arceaux d'armature du cycle.

II

La femme aux yeux de pierre

Il y avait le noir, et cette sensation de légèreté, comme s'il flottait dans une matrice géante. Il tenta de remuer, mais un animal monstrueux lui lécha le visage et la bouche. Il se débattit en recrachant. La souffrance fulgura le long des bras. Ses poignets étaient pris dans un étau.

Les sensations se réorganisèrent, donnant une assise à ses pensées.

Il se rendit compte qu'il était attaché, et que l'eau l'entourait de toutes parts. C'est elle qui lui avait caressé le visage, quand il avait tenté de bouger. Il sentait toujours son collier autour de son cou, mais sa lance avait disparu.

Une voix, au-dessus de lui.

— Tiens, ça remue, en bas. On dirait qu'il revient à lui.

— Attends, je m'en vais te le réveiller tout à fait.

Un raclement de bois, puis une partie du néant s'escamota. Les paupières papillotantes, Piérig put enfin voir où il était. Et il se dit que peut-être eût-il mieux valu pour lui être mort.

Ses poignets étaient attachés, par des ficelles effilochées, aux barreaux d'une cage immergée dans une feuille-entonnoir recouverte de planches. Un bandage rougi pansait grossièrement sa main gauche. L'eau noire et tiède lui arrivait au menton. Il distinguait tout près de sa tête un pied nu façonné dans le cal, cerclé d'un tatouage ornemental au niveau de la cheville. Puis quelque chose frappa l'eau à côté de lui, dans un clapotement irrégulier. Le jet se rajusta, atteignit sa tête. Un relent acide emplit ses sinus.

— Ha, ha, c'est ça, glapit l'autre voix. Lave-le à grande eau ! De toute façon, les Arpenteurs puent tellement que ça fera pas de différence. Eh, toi ! Une minute, on a un autre cadeau pour toi !

Piérig s'étrangla, ruant de toutes ses forces. Il ne réussit qu'à se meurtrir les genoux et à ensanglanter ses poignets. Le jet d'urine visait la bouche, les narines, les yeux. Il n'y avait aucune échappatoire à cette douche humiliante. Enfin le jet brûlant se tarit, et l'on remit les planches sur la prison submersible. Les rires s'éloignèrent. Piérig plongea la tête sous l'eau, s'écorchant un peu plus les poignets aux barreaux rugueux.

Il devait penser à quelque chose de constructif, sinon la panique l'envahirait tout entier et il ne pourrait plus contenir le hurlement qui lui montait à la gorge. Se focaliser sur un élément.

Le pansement... Quand le cycle avait chuté, un obstacle l'avait brutalement ralenti – un filet. Une maille avait sectionné son auriculaire à ras de main. Pourquoi l'avoir sauvé, et pourquoi lui avoir enrubanné la main ? Pourquoi s'être donné du mal à son égard ? Parce qu'il portait la cababe ? Mais tous les clans possédaient leur sourcier. À moins que...

Il ne put poursuivre ses pensées, car les pas revinrent, et avec eux, l'angoisse. Un instant plus tard, les planches furent déplacées à nouveau. Un objet lourd tomba à quelques centimètres de son visage, l'éclaboussant. L'objet revint à la surface et se mit à flotter.

— On te laisse de la lumière, pour que tu puisses en profiter, rigola l'homme dont Piérig ne pouvait voir que le pied calleux, avant de disparaître.

Bientôt ses narines le démangèrent. Il voyait mieux l'objet – une sorte de ballon irrégulier. Ce dernier se retourna. Alors l'évidence le frappa, et cette fois le hurlement jaillit, incontrôlable, en longues saccades épouvantées.

Ce qui avait chatouillé son nez n'était autre que les cheveux de la tête coupée de Masir.

La raison menaçait de l'abandonner. Il se mit à égrener la litanie des sourciers, la liste des essences primordiales que l'orgue à sève permettait de dissocier du liquide originel.

— L'essence noire de canab, l'huile d'ohl, l'essence d'ohlmaha, l'humeur de yarbro... la liqueur d'aigre-doux, la turquoisie, le nectar de flohl, l'efflohl, la liqueur hessique, le maha...

Les larmes embuaient ses yeux et coulaient sur ses joues sans qu'il s'en aperçût. De nombreuses fois il récita la litanie.

Au bout de deux cents litanies, les planches qui le surplombaient grincèrent, des mains tranchèrent les liens de ses poignets. Les mêmes mains le saisirent sous les aisselles, puis le tirèrent sans efforts hors de l'eau.

Piérig s'agenouilla, une envie de vomir à la lisière des lèvres.

— Qui a fait cela ? lança une voix grave.

Piérig leva la tête. L'homme qui venait de parler mesurait une main de plus que lui. Ses traits étaient épais et larges, son crâne entièrement rasé luisait comme l'extrémité arrondie d'un os. Sur le reste de son corps, la pilosité était très fournie. Un poignard d'ambre dormait dans un fourreau de cuir. Il était arrivé à Masir et Piérig de décrocher des stalactites d'ambre formées par suintement de certaines racines, pour les récupérer afin d'en faire des couteaux ou des pointes de lances.

Le géant désignait la tête de Masir. Piérig fit signe que non. Il n'avait pas eu le temps de voir.

— Les imbéciles..., reprit l'autre. Ils se sont amusés de toi. Mon nom est Ancho. Quel est le tien, sourcier ?

— Piérig. Est-ce parce que je suis sourcier que l'on m'a épargné ? Même sous la torture, je suis résolu à ne jamais vous aider.

Ancho se contenta de le prendre par le bras. Une armure d'écorce enduite de sève durcie le recouvrait de pied en cap. Il avait fallu un sculpteur habile, car tous ses éléments épousaient les reliefs du corps.

Un second chasseur caparaçonné – à son cou pendait une flûte de bois – vint à leur rencontre. Il était un peu plus court que Piérig, plus mince aussi. Mais ce dernier ne se serait pas risqué à le défier en combat singulier.

Immédiatement, l'Arpenteur avait levé la tête. Son cœur se serra. Le ciel était devenu trop grand. Il aurait fallu marcher deux cents pas dans le sens de la hauteur pour rejoindre la voûte.

C'était la première fois qu'il la voyait ainsi. De loin, elle se résumait à un enchevêtrement inextricable de racines, de pousses et de branches ramifiées. Désormais, elle lui était inaccessible. D'ailleurs, quelle importance ? Son famil n'existait plus... Un détachement insolite s'empara de lui. Rien ne le rattachait à la vie, et pourtant l'air parvenait à ses poumons, le sang battait dans ses veines, son estomac commençait de le tirailler.

« Mon esprit est comme mort, songea-t-il. Peut-être mon âme s'en est-elle allée avec toutes celles de mon clan. À présent, mon corps seul commande. »

Et son corps lui ordonnait de continuer à vivre. Une soudaine curiosité le poussa à regarder autour de lui. La prison submersible avait dû être construite spécialement pour lui. Elle se trouvait dans l'axe d'un canal d'évacuation d'eau qui traversait le famil. Celui-ci paraissait désert, mais Piérig se sentait trop faible pour songer à fuir. Les deux guerriers l'auraient rattrapé au bout de vingt pas.

Les maisons étaient conçues de la plus étrange façon – mais tout ici était par nature bizarre, puisque le monde était renversé. Il se trouvait dessous, et non plus dessus. Les allianes et les cycles n'étaient par conséquent pas nécessaires pour se déplacer, les jambes suffisaient. Les demeures n'avaient pas non plus besoin d'être arrimées, contrairement à celles de la voûte. Il n'y avait qu'à élever des murs, poser un toit dessus, et l'ensemble tenait debout !

Les guerriers encadrèrent Piérig et l'escortèrent jusqu'à la maison d'où provenait le canal d'évacuation. Celle-ci était bien plus grande que les autres, mais semblait construite sur le même modèle : quatre murs de rondins de trois hauteurs d'homme, dont le toit s'infléchissait

vers l'intérieur. Dans quel but ?

Ils pénétrèrent dans la construction carrée par une grande ouverture. Un murmure diffus monta alors qu'ils débouchaient dans une cour intérieure. Piérig pivota sur lui-même. Assis sur une série de gradins, environ deux cents personnes, hommes, femmes et enfants, avaient le regard fixé sur lui.

Ses gardiens reculèrent de quelques pas.

Les quatre pans du toit penchaient vers le bassin où il se trouvait. Quand il pleuvait, l'eau s'écoulait dans la dépression géométrique. Une large gouttière permettait d'évacuer l'eau, probablement vers un réservoir plus important.

On le regardait avec méfiance, mais, contrairement à ce qu'il attendait, nul quolibet ne fusa.

— Il paraît en bon état, lança une voix féminine dans la foule.

— Qu'ils partent, le temps presse ! cria un autre.

— Silence ! Usl Havên va parler.

L'homme en train de se lever était quelconque. Un visage large aux oreilles décollées, de petits yeux noirs mais pétillants. Le seul signe de distinction qu'il portait était une lourde médaille de fer brut.

Sa voix n'avait rien d'extraordinaire.

— Le groupe sera composé de Reva, d'Ancho ainsi que de Jemaël, ainsi qu'il a été décidé. L'Arpenteur de gouffre capturé vous accompagnera. Vous partirez dès que vous serez prêts.

— Nous sommes prêts.

Les deux gardiens s'avancèrent. Dans la foule du premier rang, une silhouette franchit le parapet de bois séparant les travées du bassin. Piérig était trop sidéré pour émettre une protestation. Les événements se télescopaient sans trêve.

La femme tenait sa lance de sourcier dans la main gauche. Elle ne semblait pas disposée à la lui rendre. Son regard était fixé sur lui mais ne dégageait pas plus d'expression qu'une guivre.

— Je suis Reva, dit-elle d'une voix réfrigérante. Et voici Ancho et Jemaël. Nous sommes prêts à partir.

Piérig se présenta, puis il posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Est-ce pour ma lance que vous avez massacré mon famil ? L'époque des guerres était révolue. À ma connaissance, personne ne se serait abaissé à transgresser les limites de votre territoire.

— N'es-tu pas au courant ? demanda Usl Havên en levant les sourcils. Il y a dix révolutions, nous avons envoyé un émissaire auprès des tiens, il nous est revenu percé de flèches. Nous nous sommes alors rendus en délégation, accompagnés de tous nos chasseurs, pour exiger que tu nous sois remis. On nous a reçus avec des flèches et des galets

d'ambre. Or, il nous fallait absolument un sourcier. Ce que nous avons été contraints de faire, nous ne le regrettons pas. Vous n'étiez que des barbares.

Piérig rougit sous l'insulte et ses mains se crispèrent. Comme s'il prévoyait sa réaction, Ancho posa une main ferme sur son épaule. Mais la révélation que le jeune homme venait de recevoir avait sapé toute velléité de révolte. Le Conseil lui avait dissimulé l'envoi de cet émissaire. Au contraire, il l'avait éloigné en l'envoyant dans de longues missions de recensement des conduits sévifères.

Un sursaut de haine tribale le poussa à répondre.

— Votre présence me répugne et me souille, car vous avez l'âme basse. Nos théologiens l'affirment. Si j'en avais le pouvoir, je vous tuerais tous à l'instant.

Le visage de Usl Havên se fendit d'un sourire torve.

— L'argument est intéressant, même s'il est sans valeur à l'heure qu'il est. Nous pourrions en discuter plus avant, mais il y a plus urgent. La situation est alarmante, et toi, un sourcier comme l'indiquent ta cababe, ton collier et ta lance, tu as dû t'en apercevoir.

— À quoi fais-tu allusion ?

Sans s'en rendre compte, ses yeux revenaient constamment à la jeune fille en possession de sa lance. Elle portait une tunique en peaux de dildirs serrée à la taille, qui lui laissait les jambes libres à partir des genoux, et des sandales de cuir de foosh. Il nota dans un recoin de sa conscience que sa peau avait l'aspect velouté d'une carnégie. Avec probablement autant de vitriol à l'intérieur, prêt à se déverser sous forme de paroles blessantes. Ses yeux étaient grands, peut-être noirs ; des pierres d'ambre noir incrustées dans la chair, rien d'autre. Selon les critères des Arpenteurs de gouffre, elle était jolie. Elle aurait pu être attirante – si seulement elle avait eu l'âme haute. Aux yeux d'un Arpenteur, elle ne valait guère plus qu'une bête.

— N'as-tu pas remarqué que la sève se raréfiait en de nombreux points ? Qu'elle délaissait certains endroits, au profit d'autres ? Des forces malignes sont à l'œuvre, et il nous faut savoir pourquoi afin de pouvoir guérir la branche. Sinon elle pourrira, et nous mourrons tous, nous qui sommes ses enfants.

« Eh bien, crevez donc ! » avait envie de rugir Piérig. « Cela me mettra en fête ! »

Mais quelque chose de plus fort l'en empêchait. Le sentiment inextinguible qui le rattachait à l'Arche. Même s'il avait envie de tuer Usl Havên ainsi que tous les habitants de ce village maudit, il devait reconnaître que celui-ci avait raison.

— J'ai remarqué que depuis une saison la sève s'appauvrisait. Des concrétions de fibres chancreuses, qui indiquent que le bois se

nécrose. Mais j'ai pensé à une surpopulation de lernes, comme il en survient parfois au printemps. L'Arche prend des mesures en fabriquant ces nœuds épais et en réduisant la quantité de sève allouée à la branche. Mon compagnon a suggéré qu'un clan, près du tronc, avait empoisonné la sève dans une guerre contre un clan adverse. Il existe des famils assez inconséquents pour porter préjudice à la branche qui les porte, dans les petites querelles qui les opposent aux autres.

La foule buvait ses paroles. Ce n'était plus un Arpenteur de gouffre qui parlait, mais un sourcier.

Usl Havên secoua la tête.

— Il s'agit d'autre chose. Notre sourcier nous a quittés il y a un mois, et nous ne pouvons entreprendre d'expédition... Tu le remplaceras, quoique tu me paraisses bien jeune pour remplir ce rôle.

— J'espère que je vous satisferai sur ce plan, rétorqua Piérig sur un ton d'ironie glacée. Pourquoi aiderais-je les bourreaux de mon peuple ?

— Parce qu'il en va de la survie de la branche et, qui sait, du monde entier. Et qu'un sourcier ne peut pas se soustraire à cette obligation envers Yeoué.

Piérig demeura silencieux. La fille aux yeux de pierre portant sa lance intervint :

— Sache que si tu échoues, je te tuerai de mes mains.

Usl leva le bras en signe d'apaisement.

— Calme-toi, Reva. Garde ton énergie pour ce qui vous attend sur le chemin du cœur de la branche... Touchez le fer, qu'il vous soit propice.

Elle hocha la tête avec raideur, et vint effleurer le lourd disque de métal.

Apparemment le discours du chef était terminé. Jemaël et Ancho allèrent caresser à leur tour la médaille, et sortirent de l'enceinte. Reva poussa Piérig du manche sculpté de sa lance.

— En marche, jeta-t-elle, laconique.

Ils traversèrent le village, passant par la place principale au centre de laquelle étaient entassés les objets les plus hétéroclites, un filet jeté par-dessus. Certains étaient maculés de suie. Il fallut une minute à Piérig pour comprendre qu'il s'agissait de prises de guerre, dont la répartition n'avait pas encore été faite. Le filet devait servir à éviter les attributions prématurées. Peut-être était-ce le même qui avait servi à le rattraper juste avant qu'il ne s'écrase, lui tranchant un doigt par la même occasion.

Ils franchirent la palissade sur laquelle était juché un dildir. Le rongeur cligna de l'œil dans sa direction, puis s'éclipsa d'un bond.

Piérig laissa traîner un sourire involontaire.

« Allons, mon âme est sans doute toujours chevillée à mon corps, puisque je suis capable de sourire ! »

Bizarrement, cette réflexion le rasséréna quelque peu, et il se mit à détailler le paysage. Lequel n'était guère différent de celui de la voûte. Des espèces avaient disparu (telles les *cageôles*, ces volières naturelles piégeant et nourrissant des oiseaux une partie de leur vie, afin de pouvoir être fécondées, la fleur mâle se trouvant au fond de la cage, la fleur femelle, à son sommet), d'autres les remplaçaient : ainsi ces orchidées tachetées dont les feuilles affectaient la forme de cuillères, aux fleurs lancéolées d'éperons chargés de nectar. Ou bien ces touffes qu'ils appelaient « dents de pumas », côtoyant des « herbes-pieuxres ».

Les carnégies, elles, demeuraient.

Ils traversaient un verger d'arbres à courges. Leurs pieds foulaient une bande de la largeur d'un corps d'antrope, que ses gardes appelaient « chemin ». Usl Havên avait utilisé ce terme inconnu, mais Piérig n'avait pas osé avouer son ignorance. Le chemin était constitué de racines pratiquement parallèles, sur lesquelles se greffaient des feuilles larges et plates, de couleur sombre et de forme comparable à des losanges s'emboîtant presque parfaitement. Piérig s'agenouilla et tâta la feuille. La cutine qui la recouvrait était épaisse et dure comme de la corne. Les pores la criblant étaient minuscules. Autour pullulait une sorte de millet sauvage.

Reva l'avertit dès le début.

— Sache qu'on nous a choisis parce que, entre autres, nous n'avons pas participé au raid contre ton village. Par conséquent, si l'envie te prend d'essayer de nous tuer, tu ne pourras pas alléguer pour toi-même la vengeance personnelle.

— Finement raisonné. Je saurai m'en souvenir, le jour prochain où je te ferai bâiller la gorge !

Ils étaient sortis du verger et s'enfonçaient dans la campagne. Des amoncellements de mousse de foosh informes, des bourrelets de résine entourant les puits brûlants, des buissons érigeant des feuilles semblables à des pagaies ainsi que de larges colonnes, fournissaient l'essentiel du relief. Quelques arbres, saules dentelés et chênes liègres couleur d'ardoise, s'enracinaient dans un humus de feuilles pourries et de brindilles. Les puits brûlants exhalaient un souffle sulfureux qui interdisait de les approcher à moins de cent mètres. Seuls des lichens efflorescents et des moisissures se risquaient à tapisser leurs abords.

Les colonnes feuillues représentaient, par leur rôle inconnu, un des mystères du monde environnant. Elles étaient taboues et nul n'avait le droit d'y ponctionner de la sève, ou d'utiliser le bois qui les constituait. Ceux qui avaient rasé une colonne, jadis, avaient vu la

végétation croupir et leur territoire pourrir en une saison. Elles étaient pareilles à des troncs élagués couverts de lierre mais ce n'était qu'une apparence. Toutes avaient les mêmes dimensions, qu'elles émergent du sol ou crèvent la voûte : une hauteur et demie d'homme et trois étreintes de circonférence. Apparemment, elles ne servaient à rien, mais malheur à qui ne les respectait pas.

Le tronc central se trouvait devant eux, à environ quatre jours à vol d'oiseau, mais ils étaient encore trop loin pour le distinguer avec netteté. Il faudrait une semaine de marche pour l'atteindre, les détours à effectuer étant nombreux.

— La limite de notre espace se trouve à trois jours de marche en comptant large, disait Jemaël en agitant la main vers l'intérieur du monde. Ensuite, il faudra traverser le territoire de clans dont nous ne savons rien ou presque. Certains pourront se révéler hostiles.

Il était plus jeune qu'Ancho, plus petit aussi. Accrochée à une fourche, une vessie remplie d'un liquide laiteux ballottait sur son épaule. Plus tard, il apprit à son prisonnier qu'elle contenait de la sève brute mêlée à un dé à coudre d'eau saumâtre. Au moment du brassage, des animalcules infimes contenus dans l'eau se multipliaient jusqu'à coloniser tout le mélange ; le soir, il suffisait d'agiter la fourche pour que l'outre se mette à luire de longues heures.

Ancho était le plus puissant de tous. Ses poings surtout étaient énormes, conçus pour faire éclater des crânes. Il marchait pieds nus, et Piérig ne tarda pas à en comprendre la raison : ses orteils étaient d'une longueur inhabituelle, avec des ongles larges et épais, comme cornés. « Des orteils d'antrope », songea Piérig en retenant un accès de gaieté. Sa charge consistait en une grosse besace de toile filandreuse, probablement gorgée de provisions. Il portait une javeline de bois-de-corne à la main, et Piérig remarqua qu'elle était liée à son poignet par une cordelette enroulée autour de la hampe.

Dès que le village avait disparu dans leur dos, les deux chasseurs avaient cessé de le rudoyer. Seule Reva, qui marchait en tête, restait glaciale. Elle portait un long coutelas en boisfer, ce bois vitrifié plus dur que l'ambre trempé dont étaient faits les poignards de ses compagnons. Les filons de boisfer étaient d'une extrême rareté, et se réduisaient le plus souvent à quelques traces très profondément enfouies. Pour sa part, Piérig n'en avait jamais découvert. Seul le métal formant la pointe de sa lance était encore plus difficile à trouver. Comme le métal, on pouvait plonger le boisfer toute une journée dans les braises ardentes sans qu'il se consume.

Trois heures plus tard, ils approchèrent d'un tertre végétal situé sur le côté droit du chemin. La jeune fille décida de faire une pause.

— Est-ce une femme qui vous commande ? demanda Piérig effaré, à

l'adresse de Jemaël.

D'après la coutume de son clan, les femmes n'avaient pas le droit d'accéder à des rôles de responsabilités, même minimales. La composition du Conseil avait toujours été exclusivement masculine. Outre le fait qu'elles étaient moins intelligentes, il était reconnu par tout le monde que leur inclination à se laisser aller aux émotions ne pouvait que nuire aux affaires publiques.

Les famils qui contrevenaient à cette règle de base étaient voués à la déchéance, et, à terme, à la ruine. Tout comme ceux qui s'adonnaient aux déviances fornicatrices. Ceux-ci ne tardaient pas à disparaître, leur population frappée par Dieu de maladies mortelles, de crétinisme et de débilité. En revanche, les femmes s'efforçaient de dominer dans le ménage, et instaurent le plus souvent un despotisme latent mais incontesté.

Reva dardait sur lui un regard acéré.

— Es-tu donc si totalement indifférent et ignorant du monde extérieur ? Sais-tu la raison pour laquelle nous n'avons plus de sourcier ?

Voyant l'indécision se peindre sur son visage, elle enchaîna :

— Elle est morte en couche.

La réaction de Piérig fut immédiate et catégorique.

— C'est impossible et invraisemblable. Le don ne frappe jamais les femmes ! Je vois bien que tu cherches à m'abaisser, mais de la sève coule dans mes veines. Par nature...

La jeune femme éclata de rire.

— Crois-tu posséder la vérité en vertu du fait qu'un don t'a été attribué par le hasard ? Un don n'est qu'un don. Il ne rend pas bon, intelligent ou sage. Mais peut-on t'en vouloir ? Tu es infesté, empoisonné par l'ignorance. Depuis le plus jeune âge on vous conditionnait pour croire qu'une fille ne pouvait devenir sourcier. Sans doute vos maîtres étaient-ils dupes de leurs mensonges. Le plus triste, c'est que les femmes mêmes de ton clan en étaient certainement persuadées. Combien de dons se sont ainsi perdus...

Piérig haussa les épaules, se demandant furtivement si Usl Havèn n'avait pas envoyé cette péronnelle dans l'expédition pour se débarrasser d'elle et de sa langue trop pendue.

Piqué toutefois, il déclara au géant :

— Je ne sais pas si je m'habituerai un jour à ses persiflages... Les femmes sont impossibles, Ancho. C'est sans doute pour cela que les lois sont faites : pour empêcher les hommes d'étrangler leurs épouses.

L'espace d'une seconde, le colosse rumina ces paroles, puis il pouffa en cascade, indifférent au regard incendiaire que lui jetait Reva.

Des plantes ressemblant à des pousses de haricots géants, aux tiges

craquantes comme du céleri, recouvraient la plaine. À certains endroits, l'herbe paraissait rase et clairsemée sur des périmètres vaguement circulaires. Levant la tête, Piérig aperçut d'importantes colonies de carnégies moutonnant sous la voûte.

Périodiquement, les champignons devaient se décharger de l'acide dilué qu'ils contenaient, sinon ils risquaient d'éclater. Lorsque cela se produisait, le liquide projeté sur les autres carnégies rongait leur peau fine et finissait par les faire exploser à leur tour, entraînant une réaction en chaîne qui n'en laissait pas une intacte. Il ne fallait en général pas plus d'une semaine pour que se constitue une nouvelle colonie.

Ils continuèrent à marcher, traversèrent un bois d'attrape-soleil qui agitèrent, rageurs, leurs corolles coupantes dans leur direction. Piérig plaquait contre son flanc sa main gauche, pour éviter à celle-ci de bouger. Une gêne sourde en irradiait, comme si son corps se souvenait seulement maintenant de l'amputation dont elle avait été victime.

De temps à autre, une nuée d'oiseaux se décrochait de la voûte pour assombrir le ciel. Puis ils allaient se poser plus loin.

Deux heures plus tard, Piérig se plaignit d'élancements dans les jambes.

— C'est que tu ne sais pas ce que sont les longs trajets à pied, dit Reva. Tu t'y habitueras vite.

— Mes jambes sont faites pour pédaler, non pour marcher.

Il avisa le vaste arc de cercle que faisait le chemin.

— Pourquoi ne pas couper par là ? demanda-t-il en traçant du doigt une ligne droite imaginaire. Je ne vois pas la raison de ce détour.

Les deux chasseurs échangèrent un regard en souriant.

— Cette région est infestée de fondrières à frelons shrapnels, expliqua Reva, sur un ton docte qui énerva Piérig. Ce sont des insectes ailés vivant dans des nids souterrains dont le centre est formé d'un cratère profond de deux mètres. Le malheureux qui tombe dans ce piège est aussitôt piqué par des centaines de frelons shrapnels, qui pendent sous sa peau des milliers d'œufs. En l'espace de quelques jours, les œufs éclosent et les larves libérées se nourrissent de la chair vive de leur victime.

— Je connais ces insectes sous le nom de *dissiles*. Sous la voûte, ils se déplacent en nuages meurtriers. Il n'y a pas de parade contre leurs piqûres, mais avec une certaine sève, on peut retarder très longtemps l'éclosion des œufs, en stoppant leur évolution. J'ignore si l'usage de cette sève peut être prolongé indéfiniment, la douleur est si intense que les personnes infectées se suicident très vite. Heureusement, les dissiles sont éphémères, et les nuages très rares.

L'emplacement du nid de frelons shrapnels – Reva et les deux

hommes ignoraient tout de l'origine de ce mot, « shrapnel », qui se perdait dans la nuit des temps – ne se signalait que par une dépression légère. Ils se remirent en route.

Quand le ciel encastré devint mauve, les voyageurs s'arrêtèrent dans une vasque naturelle, surplombée de léponges arborescents. Épuisé, Piérig se laissa tomber à même le sol. Ce premier jour l'avait fourbu et tous ses membres l'élançaient. La marche faisait intervenir des muscles différents de l'exercice que lui imposait la pratique quotidienne du cycle. Cependant il trouva la force de changer le pansement de sa main mutilée.

Jemaël ficha l'outre lumineuse au milieu du trou, puis il détacha plusieurs feuilles de léponges feutrées de duvet, qu'il disposa de façon à préparer des matelas soyeux.

— Plus nous nous rapprocherons du centre de la branche, plus le jour baissera, car la voûte s'abaisse et rétrécit progressivement l'horizon. Les rayons du soleil auront plus de mal à nous atteindre.

Reva était en train de fabriquer le repas, une omelette à base de chenilles écrasées et de bulbes réduits en bouillie pris dans la besace d'Ancho, le tout cuit à l'étouffée dans du caramel de sève. La lance de sourcier était plantée dans le sol, à côté d'elle. Piérig mâcha en silence, mais avec un appétit qui le surprit. Reva l'examinait à la dérobée. Ancho dévorait bruyamment.

Le colosse proposa de monter le premier tour de garde.

— Craignez-vous que je vous fausse compagnie ? s'étonna Piérig. Je n'essaierai pas de fuir. Ce terrain m'est totalement inconnu. Sans guide, je tomberais vite dans un nid de dissiles... de frelons shrapnels.

Reva eut un sourire acéré.

— Que vaut la parole d'un Arpenteur de gouffre ?

— Ni plus ni moins que la tienne, repartit Piérig du tac au tac. Si du moins tu en as une.

Sa phrase était à peine achevée qu'elle lui sauta dessus avec un cri de rage. S'ensuivit une mêlée que Jemaël eut le plus grand mal à débrouiller.

— Du calme, tous les deux, gronda Ancho. À ce rythme, il y aura un meurtre avant d'avoir atteint le cœur de la branche. Est-ce cela que tu désires, Reva ? De toute façon, il faut faire le guet : la faim pousse parfois des pumas à s'aventurer jusqu'ici. Ils chassent le marcassin, mais ne dédaignent pas l'homme. Leurs yeux voient dans la nuit.

Piérig gagna sa couche sans mot dire. Cette sauvageonne avait griffé profondément sa joue. Peu s'en était fallu qu'elle ne lui crève un œil. Désormais, il devrait surveiller ses expressions.

L'aube se levait lorsqu'il se réveilla. Il ne se rappelait pas s'être

endormi. Un matin tiède et confortable : l'Arche assurait une chaleur égale, quelle que soit la saison. Piérig se souvenait que Jemaël avait joué de son instrument qu'il portait en pendentif, alors qu'il somnait dans le sommeil. Il regarda autour de lui, heureux que les cauchemars l'aient laissé en paix. Peut-être la musique l'avait-elle protégé. Il se sentait frais et reposé, malgré un reliquat de courbatures dans ses mollets.

Reva, Ancho et Jemaël étaient en train de se harnacher dans leurs plaques d'écorce travaillée. Quand il se leva, un gros cancrelat détala de sa couche. Ils partirent sans perdre de temps, comme si les minutes leur étaient comptées. Piérig palpa sa joue gauche. Les griffures de Reva avaient coagulé, pour former trois stries croûteuses. Par contre, son moignon d'auriculaire ne le faisait plus souffrir.

Vers midi, il demanda :

— Si par extraordinaire nous arrivions à savoir ce qui se passe, voire à guérir la branche, qu'advierait-il de moi par la suite ?

Il vit Jemaël se gratter le menton d'un air embarrassé, Ancho qui grommelait : « Je vais chasser, tant qu'on peut encore le faire sans payer de tribut de passage. » Reva demeura silencieuse. Lorsque Piérig insista, elle se fâcha.

— Tais-toi ! Tes paroles destinées à semer le doute et le trouble dans nos esprits m'empêchent de me concentrer. En cas d'échec, tu mourras. Je m'en chargerai moi-même.

— Tout de même, grommela Jemaël, un sourcier, ça ne se tue pas...

Piérig haussa les épaules. Il se moquait qu'on lui ôte la vie. Mais cela lui déplaisait de leur abandonner sa lance, un instrument ô combien précieux. Un famil n'en possédait qu'un ou deux, voire trois, jamais plus. Le métal dur ne se trouvait que dans certains dépôts minéraux très minces, que même les sourciers étaient impuissants à localiser. Seuls des événements catastrophiques – la rupture d'une ramée, ou un grand éclair fracassant – étaient capables d'exhumer un filon. Le dépôt minéral devait ensuite être raffiné plusieurs fois pour en extraire quelques grammes de métal.

Comme il l'avait annoncé, Ancho s'absenta pour chasser. Il revint deux heures plus tard, trois guivres embrochées au bout de sa javeline.

— Hier j'ai rêvé, raconta Jemaël, que je pouvais toucher la voûte avec mes mains. Je n'étais pas à l'aise, car elle se refermait sur moi comme le couvercle d'une marmite, et m'empêchait de respirer convenablement.

— Il faut être une araignée pour vivre sous le plafond du monde, fit Reva avec méchanceté.

— Rassure-toi, objecta Piérig avec sérénité. Tu n'auras pas à vivre près de la voûte dans ta prochaine vie, bien au contraire.

La curiosité poussa Reva à l'interroger sur ce qu'il entendait par là.

— L'Arche, que vous appelez Yeoué dans votre méconnaissance de la vraie loi, l'Arche est constituée de cent niveaux ou branches. L'homme est condamné à parcourir un long chemin de vie en vie, à travers les affres des passions. Plus l'âme est vertueuse, plus elle est légère et a de chances de s'incarner dans un niveau élevé. En massacrant mon peuple, vous vous êtes condamnés à revivre tout en bas de l'Arche, près des vapeurs nauséabondes et délétères de Ventremonde.

— Vraiment ? se contenta de dire Reva.

Ils parvinrent au pied d'une nappe d'eau douce ovale, sur la berge de laquelle ils s'installèrent après avoir vérifié qu'aucun lézard couineur ne se tenait lové à proximité. Le chemin épousait le tour du lac.

Piérig s'assit sur la rive, tout près de la surface parfaitement plane. Jamais il n'avait approché une étendue d'eau si vaste. Reva lui révéla que, à intervalles réguliers, le lac se vidait entièrement, absorbé par des trachées s'ouvrant dans les fonds. Tout ce qui vivait alors dans l'eau changeait de forme – sauf ces fleurs flottantes, appelées « niloufars », qui mouraient. Reva pensait qu'à chaque tarissement, il pleuvait dans la branche inférieure. Il y avait longtemps que le lac ne s'était vidé, comme le prouvait l'abondance de fougères à tiges tubuleuses. Elle étonna beaucoup Piérig en lui racontant que certains famils d'Arpenteurs ancrés au-dessus de tels lacs laissaient pendre des nasses au bout de longs cordages d'une épaisseur impressionnante, récoltant du poisson en quantité. Cette pratique avait été à l'origine d'innombrables guerres, ceux d'en bas s'étant estimés, à juste titre ou non, volés.

Un boqueteau de plantes appelées oreilles de dildirs en raison de la forme de leurs feuilles poussait non loin de là. Jemaël alla y cueillir des *fabas*, des fruits offrant l'aspect et le croquant des noisettes ; le chasseur avait l'intention d'en truffer la chair des guivres.

Ancho et Reva décortiquèrent les grands insectes. Ils devaient en avoir l'habitude car ils procédaient avec méthode, détachant délicatement les canons à air afin de ne pas crever les glandes situées à la base, dont le fiel pouvait gâter la viande. Seules la carapace et la tête (à l'exception du cerveau, de la taille d'une faba) étaient impropres à la consommation. Comme il l'avait fait la veille, Ancho sortit de sa besace une pierre à feu lent, qu'il enflamma selon une procédure très complexe, à l'aide d'un tison de soufre.

— J'ai réfléchi à tes paroles de tout à l'heure, dit Reva alors que Piérig mâchait la chair caoutchouteuse, les yeux fixés sur l'algue rouge

qui tapissait uniformément le fond du lac. Elles manquent de rigueur et peuvent être réfutées aisément.

Piérig s'affubla d'un sourire suffisant.

— Pourquoi te donner cette peine ? Premièrement, tu ne me convaincras pas, étant donné que je sais détenir la vérité, et que ta prétendue réfutation me prouvera que ta pensée n'est pas tournée dans le bon sens. Deuxièmement, une vérité sacrée n'a que faire d'un raisonnement profane puisqu'elle s'impose d'elle-même. Enfin, je devrais te tuer au premier blasphème que tu prononcerais.

D'un même mouvement, Jemaël et Ancho avaient porté la main à leur poignard. Mais ils s'aperçurent sur-le-champ que leur prisonnier n'avait manifestement nulle envie de mettre sa menace à exécution – ni même de bouger de l'endroit où il était confortablement assis.

Reva ignore l'interruption.

— Si ce que tu crois vrai était exact – ce qui n'est pas le cas –, alors à ta mort, ton âme, si tant est que tu en aies une, s'élèverait d'un niveau.

Piérig l'admit d'un hochement du menton. La jeune fille claqua dans ses mains.

— Or, les cimes sont occupées par des antropes. Ce qui signifie que ton âme se fixera sur un de ces hommes-singes, une bête dépourvue de morale et de raison ! Tu vois bien que ta théorie ne tient pas...

Jemaël, qui suçotait un petit bloc de cartilage constituant une vertèbre de la pseudo-colonne vertébrale de l'insecte, approuva vigoureusement.

Piérig secoua la tête, au grand dam de ses interlocuteurs qui s'imaginaient l'avoir piégé.

— Si un Arpenteur de gouffre s'est bien comporté au cours de sa vie, alors son âme devient si volatile qu'elle perd la faculté de s'attacher à un esprit humain. Néanmoins, elle n'est pas prête à se fondre en Dieu, par ce besoin même qu'elle ressent – qu'elle n'a pas encore perdu – de se souder à un corps. C'est pourquoi Dieu a créé les antropes et les a placés au-dessus de nous. Leur innocence préserve l'âme du mal, mais dans le même temps, ils la délivrent de la tentation chamelle. Sans les antropes, les esprits des défunts inassouvis de chair reviendraient nous hanter.

Il se garda de mentionner que, plus d'une fois, la question avait été soulevée au Conseil, et qu'elle avait suscité des purges sanglantes au sein de la caste des prêtres, et même au-delà : certains, accusés d'avoir forniqué avec ces animaux, avaient prétendu vouloir établir un contact avec un parent disparu. Régulièrement il fallait décourager des pratiques zoophiles, qui, dans des époques noires que l'on n'évoquait pas, s'étaient répandues dans tout le clan.

— Cela vaut peut-être en ce qui te concerne, conclut ironiquement Reva. Au moins, en te réincarnant dans un antrope, ton comportement n'aura pas à changer sensiblement.

Piérig sourit, puis il se mit à rire à gorge déployée, déconcertant Reva. Celle-ci se sentit ridicule. Pour se donner une contenance, elle jeta dans l'eau un des tronçons cartilagineux de la pseudo-colonne vertébrale. Une tortue bossue, le museau grouillant de filaments, surgit des algues et, bâillant démesurément une gueule en forme de bec, engloutit l'arête.

III

Ensemojnu

Ils marchaient depuis bientôt deux heures quand Piérig repéra le Mot. Il formait une série ordonnée d'excroissances sur une racine émergeant du sol telle l'échine d'un monstre marin. Le chemin longeait la racine sur environ cinq cents mètres avant que celle-ci ne se décide à replonger dans les profondeurs. Une telle configuration était courante. Le mot s'étalait sur une centaine de pas. Comme il arrivait souvent, certaines lettres disparaissaient, avalées par l'écorce ou déformées par des sclérenchymes. Des neuf initiales ne subsistaient que quatre lettres, immenses, et qui formaient la suite dépourvue de sens :

SEMO

Le Mot était apparu voici une soixantaine d'années. Il avait provoqué un choc profond : pour la première fois, l'Arche (ou Yeoué, ou quel que soit le nom qu'on attribuait à la plante divine, se dit Piérig), l'Arche s'adressait à ses créatures ! Le Mot apparaissait sur Ses racines, Ses ramées, Ses feuilles dont les nervures s'ordonnaient pour former le mot :

ENSEMOJNU

Mais personne n'était capable de le déchiffrer, ou d'en éclaircir le sens. Les théologiens l'étudièrent sous toutes ses coutures. Ne s'agissait-il pas d'une anagramme, ou de quelque chose de plus subtil, requérant un code spécifique ? S'agissait-il d'une question, d'un appel, ou bien de tout autre chose ? Des dizaines d'hypothèses fleurirent, étayées par des mémoires s'étalant sur plus de cent plaquettes de cire – à tel point qu'il fallut créer une bibliothèque pour les conserver. Mais la signification demeurait obscure.

Piérig interrogea Jemaël pour savoir ce qu'il en pensait.

— Moi, je pense que Yeoué nous révèle le nom d'Alakree dans la langue pratiquée il y a cent vies d'hommes. Quand nous aurons appris

à le prononcer, alors Alakree réagira, et l'âge d'or pourra commencer. Peut-être est-ce là l'origine de la raréfaction de la sève : Yeoué nous enjoint de répondre, car le temps est venu d'appeler.

— C'est ce que pensait Masir, dit Piérig comme s'il se parlait tout haut. Il était persuadé que le Mot était une clé. Il avait remarqué sa prolifération sur les feuilles et les racines aériennes. Parfois même des racines énormes se contorsionnaient de manière horrible pour ressembler à des lettres.

La moue sceptique d'Ancho révélait que, chez eux aussi, le Mot était un sujet de controverses.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

C'était Reva qui avait parlé. Piérig eut une moue dubitative.

— Il est probable que tout est lié. Et si cela est vrai, alors notre expédition a un rôle à jouer dans la destinée du monde.

— Est-ce pour cette raison que tu apportes ton savoir ? demanda Reva.

Il décida de mentir.

— Uniquement pour cela.

Elle parut impressionnée. Mais Piérig ne cessait de ruminer la discussion du matin. Ses paroles avaient été prononcées avec toute la conviction dont il était capable. Sur le moment, il avait soigneusement évité de s'interroger. Mais les idées et les questions venaient toutes seules sous son crâne. Dans quel but Dieu avait-il permis que soit sacrifié son famil, pourquoi l'avait-il, lui Piérig, laissé vivre ? Était-ce une faveur, ou bien plutôt le contraire ?... Piérig ne savait que penser et essayait de s'en remettre à ce qu'on lui avait toujours enseigné. Mais il avait l'impression de convaincre un interlocuteur imaginaire. Et si les prêtres s'étaient trompés depuis le début, en postulant que Dieu avait choisi pour peuple les Arpenteurs, et eux seulement, pour l'honorer ? Si, à l'inverse... Une salive amère le força à déglutir. Non, c'était inadmissible !

Il préféra mettre un terme à ces rêveries hérétiques en auscultant le paysage. Au niveau où aurait dû apparaître la dernière lettre, un trou énorme perçait la racine, pour se prolonger sous le sol. Ce trou était bordé d'un tissu bleu-rouge, faisant penser à une muqueuse.

— Nous n'avons rien de comparable, sous la voûte, fit-il observer. (Puis il tendit l'index.) Un œuf de guivre semble enkysté dans cette espèce de membrane !

Cela crevait la muqueuse comme un aphte. Ancho pointa sa javeline pour lui barrer la route.

— Évite de t'en approcher ! N'y pénètre jamais. Les guivres sont malignes, elles savent où pondre afin que nous ne touchions pas à leurs œufs... Nous en trouverons d'autres.

L'oothèque, de couleur orangée, était aussi massive que la tête d'Ancho. Piérig se demandait comment les guivres pouvaient en pondre d'aussi grosses. Arrivés à maturité, les gaz contenus dans la coque macéraient et la faisaient éclater, libérant une centaine de larves qui entreprenaient de se dévorer les unes les autres. Leurs sacs stomacaux gonflés, les dix à douze survivants s'installaient dans une anfractuosité, et dig raient leurs frères pendant un mois, le temps pour eux d'atteindre le stade adulte.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur de ce trou ?

— Je souhaite pour toi ne jamais le savoir.

Le lendemain, les voyageurs constatèrent les prémices de l'étiolement de la végétation. Piérig fut le premier à le déceler, son estomac se mit à le tirailler. Son corps tout entier réagissait, perméable au moindre signe, au moindre avertissement. N'avait-on pas mélangé de la sève à son lait maternel, dès qu'on avait établi qu'il possédait le don de sourcier ?

Mais bientôt, tous jetaient des coups d'œil inquiets à la ronde.

Ils marchaient sur le versant d'une colline aplatie au cœur d'une forêt de plantes jaunes sans racines, tenant autant de l'arbre que du champignon. Les feuilles tournées vers le haut – probablement conçues pour récolter l'eau de pluie – faisaient penser à des ciboires et dégageaient un arôme vanillé, un peu fade. Le tronc était mou, et, quand on se pendait à une branche, l'arbre entier se courbait jusqu'à terre. Piérig fit un essai, mais le tronc en question avait été rongé au tiers par quelque animal sauvage et le jeune homme tomba rudement, se meurtrissant les fesses. La voûte se maintenait à six cents pieds de hauteur.

Le premier indice tangible leur fut donné dans le milieu de l'après-midi. Un bruit de friture annonçait la présence toute proche d'un lerne. Ancho serra sa lance dans sa main, et déclara qu'il allait essayer de le harponner.

L'exploit ne résidait pas tant dans la rapidité du parasite –   vrai dire fort lent – que dans la précision du tir : le corps du lerne se réduisait à une espèce de rameau arqué, si maigre que l'on se demandait où logeaient les organes. L'ensemble évoquait un insecte mimétique aux longues pattes comprenant trois à sept articulations, selon ses besoins du moment : régulièrement celles-ci, très fragiles, se rompaient et il lui en repoussait d'autres. Les extrémités du rameau d'un mètre de long étaient renflées, l'une par la tête, la seconde par une bourse s vi re détachable. La tête triangulaire se prolongeait d'une poche à air servant à la fois pour la respiration de la créature, et pour l'aspiration de la sève du végétal parasité.   cet effet, une

trompe-canule émergeait de la boîte crânienne ; enduite d'un mucus spécial, elle dissolvait le bois et plongeait dans le conduit à sève.

Le lerne qu'ils découvrirent appartenait à une espèce dont la tête était protégée par une collerette d'écorce. Sa bourse sévère était pleine – excessivement dilatée, même. Ses pattes enlaçaient le tronc cannelé d'un arbre jaune. Il semblait cuver sa sève, la trompe produisant ce bruit de friture caractéristique.

Ils approchèrent à pas lents du parasite.

— Ne le tue pas maintenant, enjoignit Reva à Ancho qui dressait sa lance à l'horizontale. Il a l'air mal en point... On dirait qu'il va mourir.

Le colosse suspendit son geste. Piérig s'avança, mais le lerne ne bougea pas. Il se baissa et tâta la bourse sévère ; elle était chaude et boursouflée, comme en fermentation. D'une torsion brusque, il l'arracha. Un miel rosâtre s'allongea de l'extrémité meurtrie du corps. Le lerne ne broncha pas. Appartenant lui aussi au règne végétal, son système nerveux était quasi inexistant. Il ne s'aperçut même pas qu'il était mort.

Jemaël avait posé l'outre à lumière contre un arbre cannelé. Tandis qu'il détachait les pattes du lerne, Piérig pressa la bourse sévère entre ses mains ; par l'orifice gicla une sève luisante et rosâtre, comme mélangée à du sang. Il la laissa s'égoutter, former à ses pieds une flaque sombre, pleine de grumeaux.

— As-tu déjà vu pareil phénomène, sourcier ? questionna Reva d'une voix éteinte.

Piérig secoua la tête. Cela dépassait son entendement. Il ignorait même si Masir aurait pu lui venir en aide, cette fois-ci. Que faire contre cette affection ? S'agissait-il d'ailleurs d'une maladie, ou n'était-ce pas le symptôme d'une réalité radicalement différente ? La question en induisait une autre : étant incapable de résoudre ce mystère, qu'en serait-il par la suite si des événements de ce genre se multipliaient ? Les autres s'apercevraient rapidement de son inutilité.

Les limites du territoire familiale approchaient. Ancho partit en éclaireur. Il revint un peu plus tard, alors que le soleil sur son déclin incendiait la frondaison de la voûte, déclarant avoir repéré un éclatement de veine. Son pectoral d'écorce délassé bâillait, mais il ne paraissait pas essoufflé.

Il les conduisit dans une vallée peu profonde, éloignée de cinq cents mètres de leur route. Quand Piérig lui demanda pourquoi il s'était aventuré si loin, le colosse lui répondit qu'il effectuait le trajet en zigzag par rapport au chemin. Il devait vraiment avoir une endurance à toute épreuve, se dit Piérig avec admiration ; pour garder son avance, il était contraint de marcher deux ou trois fois plus vite que ses compagnons, voire de courir.

Le conduit avait l'épaisseur de la cuisse d'Ancho. Il sortait du sol, courait sur une cinquantaine de pas avant de disparaître à nouveau. Son aspect lisse et sa couleur brun clair le distinguaient des racines ordinaires de l'Arche.

À première vue, la rupture avait eu lieu de façon spontanée, d'un excès de pression intérieure. Un épaissement subit de la sève pouvait être à l'origine de cet accident, ou bien un nodule de pierre qui s'était coincé, obstruant le conduit tel un caillot sanguin.

Une flaque s'élargissait en dessous.

— Il faut raccommoder la saignée, déclara Piérig en trempant son doigt dans la sève, afin d'évaluer les essences qu'elle contenait. La turquoisine lui donnait cet aspect laiteux, l'essence d'ohlmaha sa consistance poisseuse. La teinte grise montrait qu'elle comprenait de l'humeur de yarbrow en abondance. Elle était donc toxique.

— Contentons-nous de ligaturer la veine, fit Reva. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Piérig pivota brusquement.

— Je ne partirai pas avant d'avoir rétabli la circulation de la sève. Autant en prendre ton parti.

Les yeux sombres de la jeune femme se rétrécirent, mais elle pinça les lèvres et ne dit rien.

— La rupture de cette veine est une aubaine, fit alors Jemaël. Nos provisions actuelles nous permettent de tenir dix jours, mais qui sait ce qui nous attendra, une fois que nous serons sortis de notre territoire ? J'ai pris soin de conserver la trompe du lerne dans une éventualité de ce genre. On se passera de crochet, pour une fois.

Piérig ne savait pas où l'autre voulait en venir.

— D'accord, dit Reva.

Les trois chasseurs s'attelèrent à la tâche. Jemaël sortit la trompe rigide du lerne, soigneusement enveloppée dans le limbe d'une grande feuille, et s'assit à califourchon sur la veine, à trois pas en aval. Il déroula la feuille, prenant soin de ne pas toucher l'extrémité du tube. Puis il se livra à une tâche qui surprit Piérig. Tenant l'organe de succion du lerne entre les mains, il opéra une série de mouvements de vrille très rapides, comme s'il voulait allumer du feu en utilisant le frottement du bout de la canule contre le bois.

Piérig comprit enfin : le jeune homme utilisait la trompe précisément comme les lernes le faisaient. Ces derniers pompaient la sève à la manière de moustiques, le suc recouvrant leur trompe cartilagineuse permettant de dissoudre le tissu ligneux de la veine.

Quatre trous furent ainsi pratiqués. Pour finir, il enfonça l'instrument dans la veine, l'autre extrémité pointée vers le haut. Puis Reva y inséra quatre tiges de bois légèrement courbées qu'elle avait

taillées à cet effet. Les orifices furent colmatés avec un mélange de terre et de sève. Ensuite, Ancho annonça qu'il avait raccordé le conduit crevé.

— Il ne reste plus qu'à attendre.

Ils s'assirent. La curiosité dévorait Piérig, mais il prit son mal en patience. Ce répit forcé lui permettait de mettre de l'ordre dans son esprit. En dépit de la haine qui l'habitait encore, il ne pouvait s'empêcher de penser que, si Reva avait eu une âme, il l'aurait désirée sans peine, malgré ses croyances erronées, son arrogance et son sale caractère. Les deux chasseurs obéissaient à des motifs simples. Ancho, la soumission aux ordres du clan, Jemaël, la satisfaction d'agir pour une noble cause. Mais Reva lui demeurait hermétique. Depuis qu'il avait ri de sa pique à propos des antropes, elle avait fait taire son hostilité verbale. Cependant, il conservait à son égard l'impression que son cerveau était dur et cassant, sans souplesse. Que ses idées faisaient bloc et que si la vérité se révélait différente de celle qu'elle escomptait, cela provoquerait un effondrement intérieur terrible. Il aurait donné cher pour pénétrer ses pensées. Peut-être qu'avec le temps, il y parviendrait.

Une mousse rousse jaillit de la trompe restée plantée dans la veine, indiquant que la sève circulait à nouveau normalement. Une heure plus tard, Ancho déclara qu'il était temps de vérifier si la pêche avait été fructueuse. Reva se leva et, à l'aide de son coutelas, pratiqua une saignée dans la face supérieure de la veine, à quelques centimètres des tiges enfoncées. Elle élargit la brèche, parvint à glisser une main à l'intérieur du conduit d'où s'échappait un parfum musqué.

— La sève est anormalement tiède... Il n'y en a qu'un, dit-elle au bout de quelques secondes. Attention, je le sors.

— Au moins deux jours de ravitaillement, grogna Jemaël. C'est mieux que rien.

D'une brusque détente du bras, Reva fit sauter une bête luisante hors du conduit. Celle-ci se débattit sur l'herbe avec frénésie.

— Qu'est-ce que c'est ?

La question avait spontanément fusé de la bouche de Piérig.

— Un *arni*. Les tiges retiennent les arnis comme le treillage d'une nasse. Entraînés par le flux de la sève, ils ne peuvent pas se retourner. D'ailleurs, la plupart sont trop gros pour pivoter sur eux-mêmes. C'est une belle prise, la peau des poissons de sève est tellement glissante qu'on se munit généralement de crochets pour les attraper.

— Des poissons de sève..., répéta Piérig à mi-voix.

Ses compagnons n'avaient pas attendu. Ancho était en train de colmater la fissure, tandis que Reva tranchait la tête camuse, pourvue de barbillons comme des doigts boudinés, de l'animal à robe verte.

Piérig demanda un récipient à Jemaël.

— J'aimerais récolter un peu de cette sève. Je vous montrerai ses vertus culinaires... Tu comprends, il m'est pénible de me sentir à votre charge.

Jemaël hochait distraitement la tête, ignorant que Piérig ne lui disait pas la vérité. La sève possédait certes des qualités d'assaisonnement, à condition d'en filtrer l'humeur de yarbros, mais ce n'était pas là ce qui intéressait le sourcier. Elle pouvait l'aider à s'enfuir, si un jour cela s'avérait nécessaire.

Il recueillit les dernières gouttes de sève suintant du bouchon de boue et de feuilles dans une petite gourde, qu'il plaça dans une des poches intérieures de sa cabane.

Reva finissait de dépecer le poisson. Mais était-ce bien un poisson, cet animal trapu garni de membres ressemblant moins à des nageoires qu'à des pattes palmées aux muscles et à l'ossature hypertrophiés ? La tête, à présent séparée du corps reptilien, paraissait dépourvue d'organes visuels, et sa gueule était un bouquet de dents de cartilage, fines comme des aiguilles.

Quand le soir arriva, trois fois un Mot complet avait croisé leur route, deux fois un Mot tronqué : SEMO, et SEMOJ. Ils avaient franchi la frontière de leur territoire depuis environ une heure lorsqu'un village surgit d'un flanc vallonné.

Nul tocsin ne signala leur approche. De loin, rien ne bougeait. Par prudence, Ancho se porta en avant, marchant dix pas devant les autres. La pointe de sa javeline effleurait le sol, mais d'un mouvement il pouvait la dresser. Le lacet qui retenait l'arme à son poignet était dénoué, au cas où il se verrait contraint de la lancer.

La palissade avait été en partie abattue. De même que la plupart des maisons. Ce village avait abrité cinq cents personnes ou plus. Il semblait désert.

Le tour du village ne leur apprit rien de significatif. L'herbe avait poussé dans les rues. Les maisons encore debout n'étaient que des coquilles vides, dans lesquelles ne subsistait aucun meuble. La poussière accumulée prouvait qu'on avait quitté cet endroit il y avait des semaines. Dans l'une d'elles, Piérig découvrit des milliers de chenilles processionnaires cornues, ornées de bandes jaunes longitudinales, de taches rouges et de longs poils s'agitant comme des antennes, qui tapissaient l'intérieur de murs mouvants. Elles avaient élu domicile dans un endroit où elles se savaient en sécurité. Certaines d'entre elles étaient devenues totalement transparentes, comme de la silice fondue. Piérig savait que la perte de pigmentation intervenait au bout de trente jours et précédait la transformation en chrysalide.

Il sortit et rejoignit les autres, s'apercevant qu'ils n'avaient pas desserré les dents depuis leur entrée dans le famil. Une atmosphère étrange se dégageait des lieux.

— Étiez-vous au courant de cet abandon ? De cet exode, devrais-je dire.

Reva secoua la tête.

— Depuis un mois nous n'avions plus de contact avec leurs chasseurs. Mais il est vrai que nous n'échangions jamais d'informations.

— C'était une erreur, fit Jemaël. Bien qu'il soit un peu tard pour l'admettre.

— Il n'est jamais trop tard, dit Piérig automatiquement.

Il se reprit.

— Il reste le centre du village à visiter. Peut-être trouverons-nous un indice sur ce qui s'est passé exactement.

Ils acquiescèrent mollement. La perspective de recommencer à scruter des cases vides ne les enchantait pas, mais au moins, ils occuperaient leur esprit à quelque chose.

Ce fut Ancho qui l'aperçut le premier. Il poussa une exclamation. Le vieillard rabougri, occupé à racler quelque chose dans un tas de cendres du bout d'un bâton, se retourna et porta une main à sa poitrine creuse. Piérig supposa qu'il s'agissait là d'un geste de surprise.

Ils abordaient un grand carrefour, sans doute la place du village. Le vieil homme ne chercha pas à fuir. En appui sur son bâton, il clopina jusqu'au petit groupe. Des mèches blanches et rares étaient plaquées sur un crâne torréfié jusqu'à l'os. Ses bras, qui sortaient d'une sorte de poncho trop grand pour lui, avaient une maigreur qui faisait mal.

— Salut à vous, voyageurs, si vous venez en paix ! Mon nom est Oulipali. Mes compagnons et moi-même sommes les gardiens du village.

Son palais édenté éborgnait certaines consonnes.

— Ce qui reste de ton village, rectifia Reva. Et contre quoi le gardes-tu, vieillard ? Des bandits ? Il n'y a rien ici qui vaille d'être volé.

Piérig fronça les sourcils, agacé par le comportement moqueur de la jeune femme. Mais Oulipali eut un geste évasif.

— Contre des choses invisibles pour tes yeux. La mort, surtout. La mort ne vient pas seulement pour les êtres, elle emporte également l'âme des choses et celle des lieux quand ils ne sont plus habités.

Elle parut intéressée par ces paroles.

— Tu as parlé de compagnons. Il y en a d'autres... comme toi ?

Oulipali dut lever la tête pour la fixer dans les yeux.

— Tu veux dire, des vieux comme moi ? En effet, nous sommes une vingtaine qui avons dû rester. Au début nous étions le double, mais en un mois, nos effectifs se sont réduits... Oh, la nourriture ne nous manque pas. C'est autre chose...

Il se secoua soudain.

— Suivez-moi. Nous nous sommes regroupés dans une demeure intacte.

Ils se laissèrent guider jusqu'à une grande bâtisse plate et allongée. Oulipali leur révéla qu'avant, les idoles étaient regroupées dans ce *sanktjo*. Les vieillards avaient conservé une seule idole, qu'on s'était résolu à leur abandonner : le prix, pour qu'ils restent sur place et n'encombrent pas la caravane.

— Mais pourquoi ce départ ? demanda Piérig, précédant de peu Reva.

Le vieillard ratatiné les regarda d'une drôle de façon.

— La sève est devenue mauvaise. Aussi les dieux nous ont-ils recommandé de partir.

Le ton de sa voix indiquait qu'ils n'en tireraient pas grand-chose de plus. Les autres vieillards parurent heureux de les voir. Il n'y avait eu aucun passage depuis le départ de leur clan, et ils avouaient s'ennuyer à mourir... L'expression, utilisée par Oulipali, déclencha quelques chevrottements de rire.

— Nous ne sommes guère en mesure de vous offrir l'hospitalité à laquelle vous avez droit, dit Oulipali. Nous ne nous nourrissons exclusivement que d'herbes sourcillées et de choux féculents...

Spontanément, Piérig s'exclama :

— Nous partagerons l'arni que nous avons péché tantôt, en échange d'un toit pour la nuit.

Reva et les deux chasseurs lui jetèrent un regard noir. Pourquoi gaspiller de précieuses réserves de viande, pour le profit de quelques personnes âgées de toute façon promises à la mort à brève échéance ? Du reste, la plupart étaient gâteux et ne cessaient de marmonner, emplissant le temple d'un murmure horripilant.

Il dut expliquer à Oulipali ce qu'était un arni. Dans son patois, l'animal portait le nom d'*uronêm*. Sa chair était réputée si nourrissante qu'une carcasse pouvait sustenter une dizaine de personnes. De mauvaise grâce, Ancho sortit le poisson enroulé dans une feuille huilée de sa besace.

— Il faut le fumer avant, grommela-t-il.

La chair était coriace, mais Oulipali avait raison, quelques bouchées suffisaient à apaiser la faim la plus âpre. Plus tard, Reva prit Piérig à part : étant leur captif, il n'avait pas à décider d'une quelconque façon d'agir, ou à leur forcer la main. Piérig promit de s'en souvenir.

Ils terminèrent leur repas avec des dattes séchées, confites dans du sirop d'efflohl et du miel de vanille. La soirée se prolongea tard dans la nuit. Sur la requête de Piérig, Oulipali lui raconta l'origine du monde où ils vivaient.

Le monde s'appelait Woud. Les *amsaar* l'avaient façonné à l'image de Yiéva, l'arbre qui était leur père à tous. Cet arbre magique produisait, en guise de fruits, des dieux. Plus tard, quand Woud eut atteint sa taille adulte, Yiéva était vieux et exsangue, et ses fruits n'étaient plus des dieux mais de simples hommes. Entre-temps, tous les dieux étaient morts et leurs fantômes pouvaient s'incarner dans des statuettes, les idoles. Encore plus tard, avant de mourir, Yiéva créa les *harplên*, les antropes.

Ancho et Jemaël dormaient côte à côte sur une litière de paille, au milieu des autres vieillards qui ronflaient. L'idole trônait dans un coin, antique statue de bois gris mal équarrie, fendue comme par un coup de hache dans le sens de la longueur. Les habitants n'avaient pas fait un bien grand sacrifice pour leurs anciens.

Reva écoutait avec Piérig le récit mythologique. Elle se gardait d'interrompre Oulipali, mais sa moue condescendante en disait long sur ce qu'elle en pensait.

Piérig n'affichait aucune expression tandis qu'il réfléchissait. Il éprouvait toujours le même détachement à l'égard des choses, mais comprenait à présent que cette impression provenait du fait qu'il était décalé par rapport à lui-même. Il voyait d'un œil extérieur l'Arpenteur qu'il était, avec ses croyances, ses haines et son esprit de clocher. L'histoire d'Oulipali l'avait éclairé. Non pas qu'il y ajoutât foi – à vrai dire, c'était tout le contraire –, mais il tenait pour équivalents ce que lui avaient raconté les théologiens du Conseil, Reva et Oulipali. Il ne niait pas qu'il se trouvait quelque parcelle de vérité dans chacune des légendes, mais sûrement pas sous leur forme littérale.

Le radotage bourdonnant d'Oulipali, la chaleur animale des corps amassés et la viande d'arni firent bientôt leur ouvrage. Engourdi, Piérig percevait la chaleur parfumée du corps de Reva, à un mètre de lui, ainsi que la tiédeur boucanée du vieil homme.

C'est à peine s'il se rendit compte qu'il basculait dans le sommeil.

IV

La mauvaise sève

On le secouait doucement par l'épaule. Ses paupières papillotèrent.

— Il faut partir, lui soufflait Reva, on mangera en route. Allez, dépêche-toi.

Il se redressa en grognant. Encore hébété, il enjamba des corps fondus dans l'ombre et sortit en se grattant les côtes.

Une pénombre grise enveloppait le village.

— Nous entrons dans les contrées crépusculaires, commenta Jemaël.

Au moment où il disait cela, Oulipali parut sur le seuil du *sanktjo*. Il faisait glisser son poncho sur un corps desséché au ventre flasque, au sexe presque inexistant.

— J'ai deviné où vous vous rendez. N'y allez pas, si vous avez pitié de vous-mêmes ! La mort vient de là-bas. Bientôt elle nous engloutira. Pour l'instant elle a épargné vos tribus parce qu'elles se trouvent à la périphérie. Mais dans une lunaison tout aura été contaminé. Occupez-vous plutôt de mourir avec les vôtres.

Il y eut un instant de flottement.

— Raison de plus pour parvenir jusqu'au tronc, dit enfin Reva. Nous arriverons à connaître la vérité.

— Je sais la vérité en ce qui vous concerne, jeta Oulipali d'une voix morne, avant de faire volte-face et de rentrer dans le temple. Votre vie à tous s'achèvera avant la mienne.

La sortie du village s'effectua dans un silence de mort. Piérig n'osa se retourner, malgré l'envie qu'il en avait, pour adresser un geste d'adieu au vieillard. Sa prédiction avait mis tout le monde mal à l'aise. Mais bientôt, ils n'y pensèrent plus : ils avaient bien autre chose en tête.

Le matin s'évapora, résorbant la chair de poule de la végétation. Ce phénomène, qui ne survenait qu'à l'aube et dressait les feuilles sur leurs branches, n'avait jamais trouvé d'explication. Autant donc s'en désintéresser. Après avoir croisé un Mot, les voyageurs tombèrent sur un champ de carnégies s'étendant à perte de vue.

Ancho et Jemaël avouèrent n'avoir jamais rencontré pareille concentration de champignons. Il y en avait des millions. Piérig avait déjà remarqué combien ils étaient nombreux à proximité de veines

riches en humeur de yarbro. Fallait-il mettre ce fait en relation avec la sève découverte dans le lerne moribond ? Tant qu'il n'était pas sûr, il préférait se taire.

Certaines carnégies empiétaient sur le chemin, et ils durent les contourner, en prenant garde de ne pas effleurer leurs cils sensitifs. Poussant la tête en l'air, à l'encontre de la gravité, elles adoptaient une forme plus bombée, comme des potirons. La face supérieure était gravée de circonvolutions. Les plus grosses arrivaient aux genoux. De temps en temps, des espèces de carnégies plus petites, aussi noires que du sang coagulé, s'ancraient sur leurs sœurs aînées. Elles montaient les unes sur les autres, et formaient des tumulus qui pouvaient atteindre une hauteur d'homme.

Au beau milieu du chemin, ils tombèrent sur un cadavre d'oiseau. La mort était récente, mais d'origine inconnue.

— Un merle damier, déclara Jemaël. Il a été atteint je ne sais comment par une projection de carnégie. Regardez, ses pattes sont toutes rongées. Et ses ailes, là.

Il jeta le volatile dans le champ de carnégies, auprès d'un squelette blanchi de chèvre sauvage. Quand la population d'oiseaux devenait excessive, l'Arche prenait des mesures en empoisonnant les ailefeuilis dont ils se nourrissaient au printemps. Il se produisait alors des pluies d'oiseaux.

Il leur fallut une demi-heure pour traverser le champ en entier. Celui-ci s'interrompait brusquement, comme si une barrière invisible se dressait pour contenir leur prolifération. Piérig ne chercha pas d'explication à ce phénomène.

— Il va falloir prendre sur nos réserves, dit Ancho. Je n'ai pas repéré le moindre mouvement animal, par ici.

— Tu ne penses qu'à bâfrer, plaisanta Jemaël. Manger est le remède à tous les maux, pas vrai ?

Piérig agita un index en direction du champ de carnégies.

— Les carnégies sont comestibles. La chair ne se conserve pas, elle se détériore très vite, mais cela suffira pour le prochain repas.

Reva eut une moue dégoûtée.

— Que peut-il y avoir d'utile dans ces sacs d'acide ? Même les filaments qui leur tiennent lieu de racines sont vénéneux. Peut-être cherches-tu à nous empoisonner.

Piérig fit le geste d'enrober quelque chose de ses deux mains.

— Les parois contractiles sont bonnes à manger, quoique peu nourrissantes. Il m'est souvent arrivé d'avoir recours à cet expédient, quand je me trouvais contraint de faire un long détour à la suite d'une rupture d'alliance.

— Pourquoi nous aiderais-tu maintenant ?

— Je n’aime pas compter pour un fardeau.

La jeune femme leva les épaules sans répondre. Piérig prit cette attitude pour un assentiment, et se mit au travail, sous l’œil intéressé des deux chasseurs. Il demanda son couteau à Jemaël, qui le lui tendit après une seconde d’hésitation. Leur prisonnier n’avait nulle part où aller, et, manifestement, ses facultés physiques n’étaient pas aptes à le faire sortir victorieux d’un affrontement au corps à corps. Piérig isola une carnégie de taille moyenne. À l’aide de la pointe de l’arme, il pratiqua une incision minuscule à la base, par où le liquide pouvait se déverser. Il plaça la lame de telle façon que l’acide s’écoule le long du fil, sans toucher aux racines qui, comme les cils de la partie supérieure, pouvaient déclencher la contraction du champignon en cas d’agression. L’affaire se révéla aussi délicate que pour les carnégies de la voûte, mais il y parvint.

Une fois dégonflé, le champignon se racornit sur lui-même. Il eut un spasme bref lorsque les cils supérieurs se touchèrent. Piérig chassa une larme de ses yeux. Une vapeur urticante montait de la flaque qui s’était formée à ses pieds. Il trancha le pied à sa base, s’en revint vers ses compagnons. Utilisant le couteau, il découpa la paroi du bulbe creux en lanières de trente centimètres de long, puis il racla chaque lanière, séparant le muscle mince de la couche de tissu mucilagineux qui le recouvrait.

— Ça se mange cru, dit-il en tendant les morceaux à Ancho.

Celui-ci les renifla, puis les enfourna dans sa besace.

Le panorama se métamorphosait rapidement à mesure qu’ils avançaient. Et Piérig comprit enfin les réticences d’Oulipali à les voir partir.

« La mauvaise sève », répéta-t-il mentalement. Son esprit se rebellait contre ce qu’il voyait. Une nature tuméfiée d’œdèmes, aux branches luisantes de gouttes de sève lie-de-vin, aux feuilles enflées comme des cactus.

Ils cheminaient mécaniquement, comme dans un cauchemar. La colonne qu’ils dépassèrent semblait dans le même état ; une croûte d’ambre séchée boursouflait son pied.

— Toute la végétation est enflammée..., murmura Jemaël. Comme victime d’une réaction allergique. Le vieux avait raison, en prétendant que la mort venait vers lui... Elle n’est plus qu’à quelques kilomètres de son village.

Le jour avança sans modification notable. Chacun demeurait silencieux, plongé dans ses propres pensées. Reva établit le campement à la lisière d’une colonie d’arbres ressemblant à des figuiers au tronc bleuté et aux branches dodues, couvertes d’écailles.

Jemaël cuisina des boudins composés de fèves, liées par de l’essence

d'ohl huileuse et enveloppées de feuilles. Six boudins furent jetés sur la pierre à feu lent où ils se mirent à frire, mais Piérig se sentit incapable d'ingurgiter la moindre bouchée. Jemaël et la jeune fille se contentèrent de hausser les épaules, mais Ancho insista pour que Piérig avale sa ration.

— Il faut se remplir le ventre pour rester en forme.

Dans la besace, il restait pour dix jours de nourriture. D'ici là, ils seraient parvenus jusqu'au tronc... si cela ne s'aggravait pas.

Piérig dut ingurgiter une bouchée pour prouver que la chair de carnégie n'était pas empoisonnée. Sitôt fait, les autres attaquèrent leurs morceaux sans entrain. Les fibres grasses et aqueuses n'avaient aucun goût.

Dès qu'ils eurent fini, ils repartirent.

Les arbres portaient, au creux de feuilles dentées, des fruits bouffis et purpurins, oscillant à deux mètres du sol. Alors qu'ils passaient sous l'un d'eux, celui-ci explosa sans crier gare, éclaboussant leur tête et leurs épaules d'une pulpe baveuse. Ils durent s'écarter de la frondaison chargée de fruits lourds d'une fermentation lente, et marcher à deux mètres de la lisière.

— Tu es sourcier, dit Reva à l'adresse de Piérig. Et tu n'as encore rien dit. N'as-tu pas une opinion sur ce qui se passe ?

L'agressivité de la jeune femme n'échappa pas à Piérig, mais il ne pouvait lui en tenir grief : l'angoisse avait porté la tension du groupe à son comble. Ils devaient parler pour la combattre.

Il secoua la tête.

— Faute d'indices sérieux, nous en sommes réduits à des supputations. Peut-être la sève se corrompt-elle, mais il reste à en définir la cause. Et les conséquences : Oulipali devait avoir raison à propos de votre famil, le mal est en train de s'étendre. Avant trois mois, le bord du monde sera atteint.

Reva se tourna vers lui.

— Cela doit te réjouir, Arpenteur, n'est-ce pas ?

Il la regarda posément.

— Disons que cela ne me fait pas trop de peine. Mais est-ce le moment de nous disputer ?

— Trois mois..., répéta Jemaël. (Il saisit Reva par le bras.) Il faut retourner au village, les prévenir de ce qui les attend ! Repartir à l'instant même !

Reva dégagea son bras d'une secousse.

— Pas question. Il faut aller jusqu'au bout, se conformer à ce qu'on nous a ordonné de faire. Nous ne reviendrons que lorsque nous aurons trouvé une réponse, pas avant. Les avertir ne servirait à rien. Où fuiraient-ils tous ?

Elle le fixait dans les yeux sans ciller. Le jeune homme baissa le regard, honteux d'avoir laissé entrevoir la peur qui l'habitait. D'ailleurs, pensa Piérig, Reva avait raison sur le dernier point. Savoir à l'avance la catastrophe qui les menaçait n'aidait en rien, quand nulle issue n'était possible. Cela risquait seulement de provoquer des débordements, et de rendre la vie des derniers jours plus difficile.

La forêt avait disparu. Les buissons alentour étaient cassants, comme desséchés. Ancho en réduisit un en petites brindilles. Le sol devenait parcimonieux. Un puma les suivit en trotinant pendant une demi-heure, mais à trop longue distance pour que Piérig pût distinguer autre chose qu'une silhouette furtive. Puis le fauve s'éloigna, préférant vraisemblablement des proies plus faciles.

— Celui-là n'était pas affamé, affirma Ancho. Mais nous en verrons d'autres. Il faudra faire attention au moment de dresser le camp, les pumas dorment dans les arbres.

Ils marchèrent jusqu'au soir, ne s'offrant que de courtes haltes de dix minutes durant lesquelles ils échangeaient quelques mots. La question qui revenait était celle-ci : qu'est-ce qui avait déclenché cette catastrophe ? Jemaël penchait vers l'hypothèse qu'un clan, quelque part, avait commis une faute suffisamment grave pour que Dieu ait décidé d'étendre sa punition au monde entier. C'était ce qui se passait lorsque les membres d'un clan oubliaient ses obligations culturelles. Dieu faisait part ainsi de son courroux. Cela ne durait jamais très longtemps, une fois les coupables châtiés.

Pourquoi avaient-ils été épargnés jusqu'à présent ? Reva suggéra qu'Alakree leur avait toujours accordé ses faveurs. Si la fin de ce cycle devait survenir, il était logique qu'ils soient les derniers à en souffrir.

Jemaël, pour sa part, en doutait. Si la fin d'un cycle était pour bientôt, il aurait dû y avoir des signes, des rêves annonciateurs. Dieu aurait parlé à ses élus afin de les préparer à la grande épreuve. Ce à quoi Reva répondait que les habitants et les prêtres n'avaient peut-être pas su écouter ses avertissements.

— Tes arguments sont contradictoires, arguait Piérig. Si Dieu a épargné les méritants, alors il faut tenir compte de mon peuple. Les Arpenteurs, à t'entendre, sont des hérétiques destinés à brûler dans les vapeurs du sous-monde.

Reva se mordit la lèvre.

— Je ne prétends pas avoir toutes les réponses dans un domaine où je n'ai pas autorité.

— Ne cherche pas de faux-fuyant. Tu es autant qualifiée que n'importe quel théologien, ainsi que nous tous, sur un problème d'interprétation religieuse.

— C'est exact, admit-elle. Mais toi, sourcier, toi non plus tu

n'apportes pas de réponse.

— Ai-je soutenu le contraire ?

Ancho conservait un air impavide. Piérig se demandait si le colosse chauve manifesterait une quelconque émotion si on lui passait une lance à travers le corps. Piérig, quant à lui, était terrifié par ce qui se produisait autour de lui. La sève – la même sève qui coulait dans ses veines bien avant qu'on en ait mélangé à son lait maternel – nourrissait tous les êtres vivants. « La sève coule dans ses veines », avait-on coutume de répéter à son encontre. Le sang des sourciers.

Très tôt il avait su qu'il avait le don, cette faculté si rare de savoir repérer exactement où gisaient les filons de boisfer et des onze autres bois spéciaux. Le don allait jusqu'à susciter des jalousies et des comportements aberrants. Piérig avait rencontré le cas le plus extrême chez une ancienne compagne, Saïda. Il la surprenait en train de le masturber au beau milieu de la nuit, afin de le prendre dans sa bouche et d'avaler sa semence. Souvent elle le chevauchait jusqu'à l'instant précédant l'éjaculation, puis elle se retirait et recueillait son sperme dans ses mains. Ensuite, elle se levait et disparaissait. Plusieurs fois il l'avait enjointe d'arrêter. Un jour, excédé, il avait menacé de cesser leurs rapports. Elle lui avait alors révélé la raison de sa lubie.

« Moi aussi, je veux avoir un sourcier pour fils. Je suis enceinte. J'aurais préféré qu'il soit de toi, mais ça n'a pas d'importance, la transmission du don n'a jamais lieu du père à l'enfant. Mais on dit que la semence d'un sourcier, à condition de la boire pendant la grossesse, communique le don au mâle à naître. Tu comprends, *la sève coule dans tes veines. Pourquoi pas dans ton sperme ?* »

Le monde était-il devenu si misérable, pour que soudainement la sève se soit retournée contre lui ?

Comme la veille, les trois hommes et la jeune femme trouvèrent un famil dépeuplé. Cette fois, pas de vieillards. Les rares maisons dressant leurs quatre murs étaient entièrement recouvertes de foosh, qui les transformaient en blocs de mousse veloutée. De ternes attrape-soleil et des léponges couleur de rouille poussaient sur le seuil. Des dildirs grassouilleux, à pelage roux, décampèrent à leur arrivée, sautant d'un toit à l'autre.

Sur certaines demeures, le foosh s'était stratifié, ce qui indiquait que l'abandon datait d'au moins une saison. Six mois ! Les maisons évoquaient des cubes de cuir craquelé.

Ils entrèrent dans une demeure au hasard – du moins, une qui n'avait pas été entièrement transformée en bloc de cuir brut de six mètres de côté par le foosh vieilli. Jemaël posa l'outre luminescente dans un coin. Dormir à l'intérieur d'un abri leur évitait de poster une

sentinelle. La restauration fut frugale et vite expédiée. Jemaël joua un peu de flûte, mais le cœur n'y était pas.

Cette nuit-là, Piérig ne put guère se reposer, gagné par la fièvre étrange qui possédait la branche. Combien de niveaux se trouvaient dans le même cas ? Le dérèglement du paysage commençait-il par le haut, ou par le bas ? Un millier de questions se pressaient dans son cerveau, et il n'était pas capable d'en résoudre une seule.

Le matin survint alors qu'il commençait à s'assoupir. Il se mit debout d'humeur morose. Ancho et Jemaël juraient sourdement ; ils avaient dormi sans prendre soin d'enlever leur armure d'écorce. Les mouvements inconscients, au plus profond de leur sommeil, les avaient couverts de contusions.

Un antrope les regardait sortir du village, juché sur le toit d'une bâtisse dont un pan manquait. Sa main gauche étreignait le corps d'un dildir à moitié dépecé. Immédiatement Ancho dressa sa javeline, comme pour la lancer. L'antrope montra les dents, il ne semblait pas disposé à fuir. Le colosse rabaissa son arme.

— Ce n'est pas un *oiseau-mouche*, dit-il.

Piérig savait qu'on appelait ainsi les antropes utilisant de longues sarbacanes d'un mètre de long. Un peu plus petits qu'un homme et entièrement velus, ils provenaient des cimes et ne se laissaient jamais approcher par un être humain. Ces antropes collaient hermétiquement leurs lèvres à l'embout de leur sarbacane de bambou à l'aide d'une glu récoltée sur des bourgeons. Si on les y obligeait, ils pouvaient tuer un homme à vingt mètres.

L'antrope était visiblement de sexe masculin. Sa poitrine énorme se soulevait puissamment. Accroupi, il les regardait sans crainte, avec des yeux qui louchaient.

— Qui sait, railla Reva, s'il ne s'agit pas de ton grand-père, Piérig !

Pour comble de ridicule, l'antrope, sans doute lassé, sauta sur ses jambes, montra son postérieur, puis émit un vent avant de dégringoler de son perchoir et d'aller se perdre dans les fourrés.

Cette fois Piérig ne rit pas. Le spectacle sinistre auquel il avait été confronté avait rétréci son sens de l'humour pour une période indéterminée.

— J'ignorais que les antropes étaient descendus de la voûte, fit-il remarquer.

— Ils sont probablement arrivés en utilisant des sécrétions de vermiformes, dit Jemaël. D'après ce qu'on croit, ils ne pourraient descendre plus bas, l'air devenant comme de l'eau dans leurs poumons.

Piérig médita ces paroles. Masir lui avait confié ses propres suppositions, qui allaient dans le même sens. L'alliane était excrétée

par des bouquets de vermiformes, des créatures végétales ressemblant à des amphores. Mortes, elles servaient de récipients pour le miel de sève ; bouché à la cire, le contenu se conservait des années. Dans des temps reculés, avant la Toile, l'alliane sécrétée pouvait avoir atteint le plancher de la branche. Il était donc possible que des antropes plus agiles et plus téméraires que les autres aient profité de ces ponts précaires joignant les deux mondes.

— On m'a raconté, dit-il, que les antropes avaient leur propre culte. Ils envisageraient l'Arche sous une forme singulière, un dieu immense et multiple. Une fois mort, chaque antrope ressuscite sous l'apparence d'un bourgeon, qui s'épanouit alors en feuille.

Masir lui avait rapporté cette histoire un soir de beuverie. Mais même alors, il avait pris soin d'entraîner son compagnon dans un coin isolé, à l'abri des oreilles indiscrètes. Répandre de tels récits pouvait conduire à une condamnation à mort immédiate et sans procès.

— Hérésie ! s'exclama Jemaël violemment. Les antropes ne sont que des animaux. Ils ne parlent pas, donc ils ne peuvent pas imaginer des légendes, même païennes !

— Celle-ci a au moins le mérite de fournir une explication aux massacres qui frappent les antropes, quand le printemps se fait attendre trop longtemps. Les antropes sacrifient une partie de leur population, afin d'alimenter l'Arche en âmes, et d'amorcer le printemps.

— Quelle pratique infâme !

Piérig haussa mentalement les épaules. À présent, cette pratique, si elle existait bel et bien, ne lui semblait guère plus ignoble que celle consistant à éliminer ceux qui allaient à l'encontre du dogme établi. Malgré l'horreur qu'elle pouvait inspirer, elle avait germé dans un sentiment positif, celle du sacrifice au profit du monde. Bien sûr, restait à démontrer que les victimes étaient d'accord pour se sacrifier...

— Ce que tu as dit est incohérent, releva soudain Reva. Si les antropes avaient un culte, que deviendraient tes ancêtres ? Leur âme ne pourrait pas s'attacher à des créatures vivant dans le péché de leurs pensées impies.

— Je répète ce que j'ai dit, fit Piérig en souriant. Rien ne prouve que ce soit vrai. Raison et logique s'estompent quand il s'agit de religion.

Reva détourna la tête. Le ton sur lequel il lui avait répondu – ou plutôt, avait éludé la question – la troublait. N'était-ce qu'un sarcasme, ou fallait-il le prendre au sérieux ? À supposer qu'il admît l'inanité de son culte, il se plaçait dans une situation bien pire. Un homme sans culte était dangereux pour la communauté, et les famils

bien portants se débrouillaient pour les exiler ou les éliminer quand il en survenait. Elle ne portait aucun jugement moral vis-à-vis de cette attitude. À vrai dire, elle était bien incapable de se représenter ce qu'une telle créature pouvait penser. Autant essayer d'imaginer quelle conception un antrope se faisait de la vie.

Le terrain se muait presque sous leurs yeux. Des vallées se creusèrent en larges combes, le chemin se changea en défilé. Sur les pentes, la végétation se bombait comme du levain. Le tronc des arbres était devenu par endroits noir et charbonneux, comme carbonisé. Les feuilles se tachetaient de rouille et de jaune, d'autres pelaient.

— Yeoué, murmura Jemaël au côté de Piérig. Le mal empire. Jusqu'où va-t-il aller ?

Ils continuaient de marcher, Ancho en tête. Le terrain s'accidentait, découvrant des racines recouvertes d'une sorte de fourrure, qu'ils étaient contraints d'enjamber. Leur moyenne horaire tomba de moitié, mettant Reva d'humeur exécrable.

Ils dépassèrent un arbre lépreux. Piérig s'arrêta dans l'idée de l'étudier. Il se ravisa au dernier moment. L'idée d'effleurer le tronc plissé, gluant d'une sève à demi figée, l'emplissait tout à coup d'un malaise indéfinissable. Ce sentiment n'avait rien de raisonné, mais il s'imposait avec tant de force que le jeune homme décida d'en tenir compte.

— Que se passe-t-il ? demanda Reva qui n'avait cessé de l'observer.

Piérig porta la main à son menton, comme s'il cherchait à masquer sa gêne.

— Je l'ignore. La perspective d'avoir à toucher ce tronc pour l'ausculter m'a fait brusquement reculer... Peut-être vaudrait-il mieux pour tout le monde que l'on évite d'entrer en contact avec la végétation. Je ne suis sûr de rien, mais...

Reva se tourna vers les autres.

— Vous avez entendu ? À partir de maintenant, nous ne mangerons que nos provisions. Ou nous chasserons, si l'occasion se présente.

Les deux hommes acquiescèrent.

Midi approchait, n'apportant qu'une luminosité grise, comme exténuée d'avoir dû s'enfoncer si loin pour leur parvenir. La gorge s'interrompit abruptement, sur une paroi presque verticale de trois mètres de hauteur. Ils durent l'escalader, utilisant les nombreuses racines noueuses se dégageant telles des hernies du fouillis du sol. Sans qu'il pût s'en expliquer, Piérig choisit uniquement comme prises des racines mortes depuis longtemps, qui constituaient la trame du sous-sol. Au moment où Ancho posa le pied sur un conduit épais comme le bras, celui-ci se rompit sous son poids. Le colosse dérapa et

glissa d'un mètre. La sève du conduit aspergea copieusement son flanc droit.

« Attention ! » Piérig, qui se trouvait derrière, faillit recevoir la masse de l'homme sur la tête. Il se déporta juste à temps, se retenant par un bras à une racine. Une goutte de sève tomba sur le dos de sa main, mais il n'y prit garde.

Ils parvinrent en haut de la paroi, Ancho jurant à voix basse, cherchant du regard une plaque d'herbe avec laquelle il pourrait se bouchonner. Piérig se grattait la main.

— Bon sang, grommela Ancho, ça a pénétré par les jointures de mon pectoral, mon torse est tout poisseux. Il va falloir que j'enlève mon barda... Ça commence à me démanger...

Il entreprit de délasser les multiples aiguillettes maintenant les plaques d'écorce ensemble. L'opération était lente car elle s'effectuait selon une procédure rigoureuse, libérant les plaques les unes après les autres, dans un ordre bien établi. Piérig remarqua alors que le colosse s'activait de plus en plus. Ses mouvements devenaient désordonnés.

— Qu'y a-t-il encore ? s'inquiéta Reva. Ancho, réponds-moi...

Mais le colosse était trop occupé à essayer d'arracher sa plaque ventrale. Subitement rien ne comptait plus. Piérig tendit la main pour le secourir. Il remarqua alors la cloque, sur le dos de celle-ci. Et la souffrance qui en irradiait.

Il se souvint alors du merle damier, dans le champ de carnégies.

— Vos couteaux ! rugit-il. Tranchez ses lacets, dépêchez-vous !

Reva réagit au quart de tour.

— Cela brûle, haletait Ancho, cela brûle comme du venin de carnégie !

Le ton de sa voix ne trahissait aucune panique, mais son visage blême ruisselait de transpiration.

Dix secondes plus tard, le pectoral et la plaque dorsale gisaient à terre. Il ne fallut qu'un instant pour lui retirer sa chemise.

— Par Yeoué, jura de nouveau Jemaël en écarquillant les yeux. Qu'est-il arrivé ?

Reva était déjà en train de découper les manches de la chemise, épargnées par la sève. Elle les roula en boule et se pencha vers le flanc rougi, tuméfié d'Ancho.

— La mauvaise sève, fit-elle. Il faut la retirer, Ancho. Pardonne-moi pour le mal que je vais te faire. Mais nous ne pouvons pas attendre, pas vrai ?

À présent livide, il hocha la tête. Quand le tissu le tâta, il vacilla, comme un tronc en passe de s'effondrer. Elle l'essuya rapidement. Piérig s'aperçut qu'il serrait les dents de toutes ses forces. Il comprenait ce que ressentait le colosse. Une goutte minuscule l'avait

touché, et la cloque mangeait le tiers du dos de sa main.

Jemaël avait sorti l'outre où était entreposée l'eau de réserve. Il imbiba l'autre manche de chemise, la passa à Reva.

— Tu savais, n'est-ce pas ? lança cette dernière.

Elle continuait d'essuyer le flanc veinulé de lignes violacées, sans regarder personne en particulier. Mais Piérig savait pertinemment à qui elle s'adressait.

— Mon instinct de sourcier m'avait averti, cela, je ne peux le nier. Mais je n'ai pas eu le temps d'en tirer la série de conséquences qui s'imposait. C'est arrivé trop vite.

— Piérig a raison, intervint Jemaël. D'ailleurs, il nous a mis en garde, en nous recommandant de ne toucher à rien.

Reva se prépara à répondre, mais Ancho lui coupa la parole.

— As-tu fini ? La douleur est si intense que je pense que je vais m'évanouir.

Reva se releva, et jeta le chiffon imbibé d'une substance séreuse comme de la lymphe.

— Je ne peux rien faire de plus. La peau est attaquée en profondeur. Crois-tu pouvoir marcher ?

Il fit signe que ça irait. Ils abandonnèrent les plaques d'armure maculées de sève. Jemaël se chargea de la besace, Ancho refusant de se séparer de sa javeline. Sur le chemin, Piérig trouva une plante ressemblant à une gousse d'ail géante, dont les racines contenaient des kystes graisseux. Elle poussait également sur la voûte, bien que sa taille fût plus petite. On pouvait la toucher sans se brûler : son liquide nourricier n'était que du klukoz et non de la sève. Il fallut une demi-heure, à Jemaël et lui, pour la déterrer puis extraire ses racines profondément enfoncées. Piérig entailla les kystes, de la grosseur d'une noix, récoltant au creux de ses paumes la graisse végétale semblable à du saindoux. Il étala une bonne couche sur la lésion d'où suintait de la lymphe, tout en grimaçant. L'épiderme était dans un piètre état, dissous à certains endroits, laissant apparaître une chair palpitante.

— La graisse évitera à la brûlure de dessécher l'organisme. Mais il faudrait la changer régulièrement.

Reva porta son regard vers le piton central, à présent visible : une colonne majestueuse et sombre, au fond de la ligne de fuite réunissant le sol et la voûte. Elle resta un moment absorbée par sa vision, puis elle se tourna vers ses compagnons.

— Le tronc n'est plus si loin. Ancho, nous marcherons tant que ton état le permettra.

Piérig tiqua. La jeune femme avait su utiliser sans le laisser paraître la fibre héroïque du colosse. Celui-ci n'avait pas geint quand elle avait

raclé sa blessure, alors qu'il se trouvait à deux doigts de tourner de l'œil. Piérig devait admettre qu'il ne souhaitait pas le voir souffrir. S'ils étaient censés être des ennemis, lui et Jemaël n'avaient pas manifesté jusqu'ici de comportements foncièrement mauvais.

Bien entendu, cela ne remettait nullement en question son intention de leur fausser compagnie, quand l'opportunité se présenterait.

Ancho marchait aussi vite que les autres ; la longueur de sa foulée valait une fois et demie celle de Piérig ou de Jemaël. Il ne se montrait guère incommodé, sa jambe droite semblant seulement plus raide que l'autre.

À nouveau, un village en ruine, dont il ne subsistait presque rien. Le paysage s'étiolait, laissant par endroits des bandes dépourvues de végétation, où affleurait un tarte alcalin.

— Le territoire des potiers, annonça Reva.

V

Le famil de glaise

Ils progressaient en file indienne. L'accident survenu à Ancho leur avait fait prendre conscience de leur extrême vulnérabilité au sein d'un paysage pouvant se révéler mortel à la moindre inattention. Piérig plaçait ses pas dans ceux de Reva, qui le précédait. Jemaël ouvrait la marche. De temps à autre, ils tombaient sur une guivre moribonde ou une carcasse d'oiseau : merles damiers, mais aussi friquets-mouches, végaigles, piverts à bec vrillé, buses, pigeons arlequins, flils, tisserands... Tous morts d'avoir été au contact de la sève. Les oiseaux, les ailefeuil et certaines catégories de plantes semblaient les seules victimes de la corruption de la sève. Ils n'aperçurent aucun cadavre de dildir, de chèvre sauvage ou de prédateur. Sans doute avaient-ils appris à se méfier, ou bien ceux qui avaient été blessés se dissimulaient-ils à la convoitise des charognards.

Les plaques minérales se multipliaient, enrobant parfois des colonnes comme pour les transformer en menhirs. Elles formaient des strates plus ou moins homogènes, d'un blanc sale, verdâtre.

— On dit qu'à l'endroit de ces plaques poussaient jadis des concentrations de carnégies géantes, raconta Reva. Elles constituent une curiosité locale, que les potiers utilisent à leur profit.

Piérig questionna la jeune femme au sujet de ces potiers. Formaient-ils un ou plusieurs clans ? Que fabriquaient-ils avec cette matière malléable qui ne semblait bonne à rien ?

Reva n'eut pas le temps de répondre. Jemaël, qui ouvrait la marche à cent mètres en amont, s'arrêta et se mit à agiter l'outre lanterne pour leur faire signe de stopper, sans cesser de regarder devant lui.

— Nous avons un visiteur, murmura Reva en sortant son coutelas.

— À moins que, pour lui, ce ne soit nous qui sommes les visiteurs, glissa Piérig.

Jemaël reculait lentement. Ils se hâtèrent de le rejoindre. Un étrange équipage approchait, constitué d'un individu juché sur une chèvre à corne unique et tire-bouchonnée, plantée au milieu du front. Piérig détailla la monture, qui lui était totalement inconnue. Son museau se rétrécissait en une courte trompe annelée, toujours mobile. Ses pattes étaient longues et grêles comme celles d'une grue – à part deux pattes supplémentaires atrophiées, prenant naissance à l'épaule.

Elle mesurait un mètre au garrot, ce qui semblait tout juste suffisant pour le long homme maigre qui la chevauchait. Tous deux étaient enduits de glaise.

Le cavalier stoppa à une distance de dix mètres. Seuls son visage mince affublé d'une grosse moustache noire et le turban qui contenait sa chevelure n'étaient pas recouverts de l'épaisse couche de matière argileuse qui plâtrait le reste de son corps, le soudant à la chèvre comme pour le transformer en animal fabuleux. Il se dressa sur ses étriers, telle une statue en colère, et brandit le sabre de boisfer qui pendait, attaché à la selle.

— Oh là ! Nul ne passe ! Quiconque entre sur le territoire des potiers doit rendre sa souveraineté sur-le-champ ! Déclinez vos noms, les qualités respectives de vos personnes et de vos dieux sans en omettre aucun, et vos motifs, guerriers ou non. Ensuite, vous ferez diligence de poser vos armes à terre.

Reva jeta la lance de sourcier à Jemaël qui l'attrapa au vol. Elle s'avança, tapotant du plat de son arme la paume de sa main gauche.

— Et toi, qui es-tu donc ?

— On me nomme Akelous, se rengorgea l'homme en lissant sa moustache, et ma valeureuse monture, Éqa. Je fais fi des dieux mineurs, détripaille mes adversaires et ma semence est si riche qu'elle ne produit que des jumeaux ! Votre champion se trouve assez bien mal en point. Le sort s'en trouve compromis à votre intense désavantage. Vous constituez-vous prisonniers en conservant toute ma mansuétude, ou êtes-vous prêts à désigner celui qui va trépasser de ma main ?

— Garde ta mansuétude, lança Reva. Je relève ton défi.

— Non, moi !

Jemaël avait fait un pas en avant, mais elle le repoussa d'une tape sur la poitrine. Ancho lui tendit sa javeline. Elle la refusa d'une parole :

— Je préfère le coutelas.

L'homme était descendu de sa monture. Sa taille dégingandée, ses genoux pointus saillant de son pantalon imprégné de glaise, firent douter Piérig de sa valeur au combat. Pas pour longtemps.

Il attaqua sans préambule, la main gauche inutile plaquée derrière le dos, dans un mouvement si rapide que les yeux de Piérig ne purent enregistrer qu'une image floue. Si l'action avait été dirigée contre lui, il serait déjà mort. Reva ne se laissa pas prendre au dépourvu. Le boisfer des armes s'entrechoqua, deux fois de suite. Akelous rompit l'engagement.

L'espace d'une seconde, ils se regardèrent. Puis Reva bondit à son tour. Elle était un tout petit peu plus rapide que le guerrier. En revanche, il bénéficiait de la plus grande portée que lui offraient ses

longs bras. Feinte, esquivé. Elle parvint à se faufiler entre sa garde un instant déparée et, d'un mouvement panoramique, lui laboura la poitrine. La lame déchira le vêtement et creusa un sillon dans la couche de glaise au niveau des côtes, sans pénétrer dans la chair. Un peu de sang perla. Akelous se contenta de froncer les sourcils, et l'assaut reprit, acharné et silencieux.

Durant deux minutes, l'issue de l'échange demeura incertaine. Puis Reva commit une faute. Ne rabattant pas son arme assez vite après une feinte, sa garde se découvrit l'espace d'une seconde. Le sabre d'Akelous s'y engouffra. Reva tordit son corps sur lui-même, et la pointe recourbée ne fit que frôler son épaule. Le guerrier essaya de se dégager, mais trop tard : le piège s'était refermé. Le coutelas, d'un mouvement arrière, trancha la lame de son sabre à la base.

Sans lui donner le temps de réagir, elle lui plaça sa lame sous le menton.

— La question est donc réglée, déclara-t-elle sans préciser de quelle question il s'agissait. Une autre se pose : faut-il te laisser en vie ou non ?

Les yeux d'Akelous louchaient vers la lame. Celle-ci avait l'air de chatouiller sa moustache.

— Seule celle qui tient cette arme est en mesure de trancher. Mais je me ferai un plaisir d'influencer votre décision.

— Tu peux nous tutoyer. Piérig, qu'en penses-tu ?

La pointe du coutelas avait quitté la gorge du guerrier. Piérig le vit expirer avec discrétion un air longtemps retenu.

— Pourquoi me demander mon avis ? Je suis un sourcier, et ton prisonnier au même titre qu'Akelous ici présent.

— Pourtant tu nous as aidés, s'exclama Jemaël en jetant un coup d'œil à Ancho.

Celui-ci n'avait pas bronché depuis le début du combat.

— Je dois admettre que je me fais à votre compagnie, dit enfin Piérig. Pourquoi pas à celle d'Akelous ?

Dès ses premières paroles, le guerrier avait froncé les sourcils. Il semblait tout juste remis de sa défaite.

— Cet homme est-il vraiment un sourcier de la sève ? Chez nous, ils ne sont guère considérés. Le sourcier de notre famille a été lynché par la populace il y aura bientôt deux saisons.

— Comment avez-vous pu tolérer une chose pareille ? s'insurgea Piérig. Une telle action était criminelle et inhumaine.

— Tout à fait humaine au contraire... Je n'y ai pas participé, si c'est ce que tu veux savoir. J'étais alors en patrouille. Mais l'hostilité envers les sourciers est compréhensible, si elle n'est pas excusable pour autant. Elle traduit l'expression de notre désarroi face à une

circonstance que personne ne comprend. La première chose que l'on fait, c'est de chercher un responsable... Ensuite, on peut penser plus sereinement.

— Cela aurait pu t'arriver, dit Reva sardoniquement. Qui sait si, en éliminant tes chefs, nous ne t'avons pas sauvé la vie !

Piérig se contenta de hausser les épaules. Ce n'était ni l'endroit ni le temps d'entamer une querelle. Mais, plus tard, il devait se demander s'il n'y avait pas eu un grain de vérité dans le sarcasme de la jeune femme.

— Avec moi vous ne risquerez rien jusqu'à mon famil, reprit Akelous. Je vous y conduirai. Nous cacherons la nature de votre compagnon, sinon il s'exposerait à des ennuis.

Ils se mirent en route, la chèvre unicorne suivant le groupe à distance en trotinant. Akelous ne paraissait pas gêné par la pellicule de marne agglomérée à ses vêtements. Il expliqua que l'on s'y accommodait très vite, et que, de toute façon, elle constituait la seule parade vraiment efficace contre les accidents.

On la fabriquait à partir du substrat glaiseux que l'on trouvait en quantité, de l'eau et de la mélasse qu'on parvenait encore à extraire de la « sève folle ». Il remarqua la flûte au cou de Jemaël et le pria d'en jouer. Le garçon ne se le fit pas redire. Il confia l'outre lanterne à Piérig, et porta l'instrument à neuf trous à ses lèvres.

La musique sembla particulièrement intéresser la chèvre, qui vint se placer à ses côtés. De temps en temps il devait s'interrompre, afin de flanquer une tape sur le museau de la bête, dont la trompe farfouillait sans cesse dans ses vêtements en reniflant.

— Éqa t'a adopté, dit Akelous ravi. D'ordinaire, elle est très difficile avec les gens.

— Enfin une qui comprend ma musique, fit Jemaël sur un ton bourru qui déguisait mal sa satisfaction.

Bientôt ils furent en vue du famil des potiers. Ancho traînait la jambe, utilisant la hampe de sa javeline comme d'une canne. La graisse étalée sur sa plaie formait des plaques fendillées, où suppurerait un pus laiteux. Néanmoins il ne se plaignait pas.

Le famil était édifié sur une colline entièrement recouverte de glaise, nue à l'exception de renflements disposés de façon irrégulière. En grimpant vers l'entrée du village, Piérig se rendit compte qu'il s'agissait d'arbres coupés, dont ne restaient plus que des souches. À mi-chemin se dressait une colonne solitaire. Ses feuilles étaient comme couvertes d'eczéma.

— La protection des abords du famil a réclamé un énorme travail, proclamait Akelous. Même les enfants ont dû mettre la main à la pâte. Mais à présent, nous sommes tranquilles.

Ils franchirent l'entrée fortifiée. À gauche, une énorme marmite fumait doucement, remplie d'un liquide semblable à de la chaux. Piérig remarqua le lit de briques chaudes sur lequel elle était posée.

L'intérieur ne différait guère des autres villages, à l'exception de la gangue de glaise séchée asphaltant le sol et les murs des maisons. À chaque coin de rue était aménagée une niche abritant une statue de terre cuite devant représenter une divinité. Les hommes et les femmes qui se promenaient n'étaient pas protégés comme Akelous. Manifestement, seuls ceux qui sortaient de l'enceinte étaient soumis à cette contrainte. C'était à cela que devait servir la marmite.

Les gens qu'ils croisèrent les regardèrent avec curiosité avant de passer leur chemin. Ils ne devaient pas souvent voir d'étrangers.

— Je vais vous conduire à Toumaouda, notre chef, déclara Akelous. Vous lui annoncerez vous-mêmes ce qui vous a amenés ici.

Ils pénétrèrent dans une maison à deux étages, la seule du village. L'entrée était gardée par un soldat vêtu d'un simple pagne. Akelous se lança dans un long conciliabule. Après plusieurs minutes de palabres, un autre garde les accompagna jusqu'à une salle richement ornée de tapisseries et d'amphores de deux mètres de hauteur, représentant des femmes enceintes. Les amphores, leur glissa Akelous, étaient remplies de moût de sève. Dans la pièce à côté se trouvait un orgue à sève aux allures d'alambic, dont on ne se servait quasiment plus.

Le chef parut après un retard protocolaire de sept minutes. Il n'était pas plus grand qu'Akelous, mais presque deux fois plus large. Pas, toutefois, autant qu'Ancho. Son visage reflétait une expression rusée qui les mit en garde sur-le-champ.

— On m'a prévenu de votre arrivée, dit-il après les salutations d'usage. Il y a si longtemps que nous n'avons vu personne. Vous pouvez rester ici tant que vous voudrez, comme l'exige la loi de l'hospitalité. Cependant...

Il leur expliqua, en des termes détournés, que la fabrication de la boue protectrice nécessitait des produits et de la main-d'œuvre qui, eux, n'étaient pas gratuits. Le prix annoncé se révéla exorbitant. Reva essaya de marchander.

— Certes, je peux descendre le prix de moitié, concéda finalement Toumaouda.

Lorsqu'ils connurent la nature de l'arrangement, ils restèrent pantois. Le chef leur proposait tout simplement de négocier leur dieu.

— Toute protection est utile en ces temps contractés, dit Toumaouda. Celle des dieux n'est pas à négliger. Si le vôtre est puissant, naturellement.

Le visage de Reva reflétait son incrédulité face à ce qu'elle venait d'entendre. Elle s'éclaircit la voix.

— Nous ne pouvons passer un tel marché, Toumaouda. Ce serait renier notre foi. Vois-tu, les autres dieux n'existent pas. Alakree est unique et règne sur toutes choses, y compris sur toi et les tiens, même si tu l'ignores. Un jour, j'espère, tu recevras la révélation et ton regard se dessillera. Alors, tu briseras les idoles qui infestent ce lieu, et honoreras le vrai dieu.

Le chef la regardait en plissant les yeux. Puis il sembla comprendre :

— Pourquoi briser nos belles statuettes ? Je veux bien descendre jusqu'à un tiers du prix initial. Mais pas plus. En prime, vous aurez droit à un guide jusqu'aux limites de notre territoire. Mais permettez-moi de vous dire que je trouve votre dieu un peu cupide...

Reva allait répondre, mais Piérig lui glissa à l'oreille : « Laisse-moi faire. » La conversation l'avait amusé, mais le moment était venu d'intervenir. Les convictions de Reva étaient irréductibles à celles de Toumaouda, jamais ils ne pourraient se comprendre.

— Je désire m'exprimer au nom de mes compagnons. Alakree est un dieu jaloux, il ne supporte pas d'autres divinités dans les parages. Étant vorace et cruel, il cherchera à les dévorer. Cependant, tu pourras éviter ce fâcheux dénouement en l'isolant dans un sanktjo qui lui sera dévolu à lui tout seul.

Tout en parlant, il évitait de regarder Reva, mais imaginait sans peine son expression choquée, et cela le réjouissait.

— Leur dieu a l'air très puissant en effet, répondit le chef. Qu'en est-il du tien, l'homme aux neuf doigts ?

— Il est mort, dit Piérig sans réfléchir. Alakree l'a dévoré.

Ses propres paroles le troublèrent. Il était parvenu à se débarrasser d'une partie de ses croyances, avait rompu avec le modèle du monde et de lui-même établi par les prêtres, mais demeurerait toujours un Arpenteur de gouffre. Il aurait souhaité appliquer à ses émotions une discipline aussi stricte que celle qu'il s'était imposée à son intellect.

Toumaouda parut convaincu par l'argument. L'affaire fut conclue sur l'heure. Reva sortit d'un tube que Piérig n'avait jamais vu trois petites pépites de métal et les remit à Toumaouda. Le tube, noir et lisse, était un tronçon de patte de guivre évidé, puis bouché aux deux extrémités. Elle demanda qu'Akelous leur servît de guide, ce qui leur fut accordé. Ils partiraient le lendemain, une fois qu'une statuette d'Alakree aurait été fabriquée, et les rites de célébration expliqués. Piérig s'en chargea. On leur offrit des tranches de concombres farcies dans des manchons de lichen, de la viande d'oursin de forêt cuite au lait de figuier, ainsi qu'une remise où coucher. Jemaël joua de la flûte, pour payer une nouvelle chemise à Ancho, qui tremblait de fièvre.

Au matin, l'état du colosse ne s'était guère amélioré. L'ulcération ne

suintait plus, mais la fièvre le couvrait de grosses gouttes de transpiration. Piérig proposa de rester quelques jours. Reva s'y opposa. Jemaël ouvrit la bouche pour protester, mais un regard de la jeune femme le réduisit au silence.

Le cavalier les attendait à l'entrée du famil. Il terminait de badigeonner sa chèvre à la corne tire-bouchonnée, Éqa, d'une lourde couche de pâte en s'aidant d'une louche de bois. Sur ses conseils, ils enlevèrent leurs habits les uns après les autres, les immergèrent dans la marmite quelques secondes, avant de les enfiler à nouveau. Le contact de la matière tiède et gluante était répugnant au premier abord, mais ils se sentirent très vite à l'aise et en sécurité. Les vêtements paraissaient simplement plus lourds, pendaient comme des draps humides. Quand ce fut au tour de Reva, Piérig ne put s'empêcher d'admirer ses formes pleines, ses longues jambes déliées.

Ancho déclara se sentir un peu mieux. Akelous montra deux outres de cuir huileux disposées de chaque côté de la selle de l'animal.

— Chacune d'entre elles contient dix litres de glaise. C'est tout ce qu'Éqa peut porter, en dehors de moi. Normalement, cette quantité doit être suffisante pour vous porter au pied du tronc du monde. Nos chemins se sépareront alors.

— Comptes-tu monter sur ta chèvre ? demanda Reva. Ton poids en moins, nous pourrions emporter trois fois plus de glaise.

Akelous la regarda d'un air dédaigneux.

— Moi, à pied ? Pour qui me prenez-vous !

La jeune femme se renfrogna mais ne répliqua pas, ayant compris qu'il était vain de batailler sur le sujet. Ils descendirent la colline de glaise, et s'enfoncèrent dans un sous-bois d'arbrisseaux et de plantes basses dégouttant de sève.

— C'est le moment de voir si cette protection s'avère efficace, commenta Jemaël.

Les gouttes de sève roulaient sur leurs vêtements sans y adhérer.

— Ça tient bon... pour l'instant.

Piérig marchait derrière Ancho. Le géant avait troqué sa besace contre la lanterne, mais sa démarche manquait d'assurance. Serrant les hampes de la javeline et de la lanterne dans la même main, il s'en servait comme d'une canne.

Deux heures plus tard, Akelous stoppa sa monture et annonça une halte.

— Comment, déjà ? protesta Reva.

— Votre ami en a besoin.

Elle se tourna vers Ancho. Celui-ci ne lui renvoya qu'un regard vide. En trois enjambées, Reva fut auprès de lui. Elle lui tâta le front.

— Par Yeoué, tu grelottes... Tu brûles comme un morceau de soleil.

Quelle imbécile j'ai été ! J'ai envie de me flanquer des gifles... Piérig a raison, il vaudrait mieux retourner tout de suite.

L'œil du géant s'alluma soudain. Son poing énorme agrippa le col de la jeune femme.

— Non... On continue.

Sa voix grave n'admettait pas de réplique. Reva se contenta de hocher la tête. Ils repartirent. Vers le milieu du jour, ils s'arrêtèrent pour manger. Ancho refusa toute nourriture. Piérig remarqua que la glaise qui le recouvrait avait entièrement séché. Elle se craquelait de partout. Quand ils se remirent en route, elle s'émietta en quelques minutes. Nouvel arrêt. Il leur fallut une demi-heure pour reconstituer une nouvelle armure molle.

— C'est la fièvre, comprit Piérig en claquant des doigts. Il tremble car la moelle de ses os est glacée, mais sa chaleur s'enfuit par sa peau. Je la sens à un pas, qui irradie de lui. L'ardeur de sa fièvre cuit la glaise et la transforme en une croûte pulvérulente. Il faudra recommencer toutes les deux heures.

— À ce train, avant l'aube prochaine les réserves seront épuisées, fit observer Jemaël.

Akelous se racla la gorge.

— Le fait est qu'elles seront taries avant d'avoir passé la zone nécrosée.

— Vous avez entendu Ancho, dit Reva. On continue.

Le cavalier affina pensivement les pointes de sa moustache en les roulant entre le pouce et l'index. Il considérait l'obstination de Reva avec un mélange d'admiration et d'incompréhension.

Le terrain ne s'améliorait pas. Des plantes basses les fouettaient sur leur passage, les aspergeant d'une sève fluide qui les démangeait horriblement malgré la glaise durcie. Ils passèrent devant un amoncellement de milliers d'oiseaux et de papillons, toutes races confondues dans un immense charnier, dont l'odeur de décomposition les obligea à faire un large détour. Sur le tas grouillaient des guivres par centaines.

Une racine noueuse s'interposa, et ils durent creuser un passage dans l'humus pour passer en dessous, la chèvre y compris. Sur la face antérieure étaient inscrites, comme gravées, les lettres : « SEMO », puis un « J » à moitié effacé.

Akelous, pas plus que ses compagnons, ne détenait de solution convaincante à ce problème.

— Un grand mystère en vérité, dit-il en tortillant sa moustache. Un dieu y est sans doute pour quelque chose, mais lequel ? Souvent ils font alliance. Certains pensent que ce message ne nous est pas adressé, mais qu'il s'agit d'une sorte de distraction entre divinités, que nous ne

sommes pas à même de déchiffrer. Tenter de trouver un sens pourrait du reste ne pas leur plaire : cela pourrait être perçu comme une indiscretion.

— Stupide, se contenta d'émettre Reva.

— Pas plus que ton interprétation, rétorqua Piérig à brûle-pourpoint. Je veux dire, pas moins rationnelle en tout cas.

La journée avançait. Ils progressaient en silence, mais bientôt, Akelous se mit à raconter diverses histoires qui lui étaient arrivées.

Il commençait par : « Naguère... », et enchaînait sur des récits à la fois extravagants, baroques et peu plausibles. Cependant, il parlait avec une telle exaltation que, parfois, ils se mettaient à douter. Y avait-il une parcelle de vérité, lorsqu'il affirmait avoir subtilisé une sarbacane à un *oiseau-mouche*, et, à l'aide de cette même sarbacane, avoir percé le cœur de trois antropes d'affilée, qui fondaient sur lui ? La fois où il avait sauvé une belle jeune fille capturée dans un filet d'Arpenteur de gouffre, brûlant la corde qui la hissait vers la voûte en focalisant dessus une dizaine de corolles d'attrape-soleil, était-ce là pure imagination ?

Peut-être lui-même croyait-il à ses histoires.

Pendant qu'il les racontait, Jemaël sculptait de petites figurines sur un morceau de glaise prélevé dans une des outres. Piérig observait, fasciné, le manège des mains modelant la motte de matière grasse. Une tête était en train de se constituer lentement. Jemaël utilisait le pouce et l'index de ses deux mains, les autres doigts maintenant le bloc, l'orientant parfois. Un buste se dégageait du magma. Une figure distordue... Akelous ? Le nez était trop long, le visage trop mince. Les traits ne correspondaient pas exactement, pourtant le sourcier l'avait reconnu tout de suite. C'était lui, et ce n'était pas lui.

— Tu ne sais pas ce qu'est une caricature ? s'étonna Jemaël lorsque Piérig lui demanda s'il l'avait fait exprès ou non.

Il tâcha de lui expliquer quel effet étaient censées produire de telles images, mais Piérig eut du mal à se convaincre de l'intérêt d'altérer ainsi la réalité sous prétexte de mieux frapper l'imagination. Son père, sculpteur de son vivant, n'aurait jamais compris une telle démarche. « Ce serait gâcher le matériau », aurait-il dit.

Il n'était qu'un sculpteur d'ambre. Non pas un statuaire ou un fabricant de pièces, mais un simple architecte. Toute sa vie il avait eu l'ambition de devenir l'un de ces trop rares sculpteurs sur pierre, ayant la charge redoutable de tailler dans la pierre les pièces de monnaie, et dont la corporation se réduisait à quelques individus très influents. La pierre était la matière la plus précieuse qui soit. Des nodules de pierre se trouvaient à l'occasion d'un éclatement de veine, uniquement au début du printemps. Les caillots minéraux remontaient de

Ventremonde par les artères alimentant en sève les branches. On supposait qu'ils provenaient du sous-sol du monde.

La pierre atteignait un tel prix que des faussaires en fabriquaient des contrefaçons, à partir de résine mélangée à du boisfer réduit en sciure. Les plus habiles parvenaient à des résultats évoquant le grès.

Une fois que l'armure d'Ancho se fut changée en croûte terreuse, on procéda à une nouvelle séance de masticage. Les contours de la blessure formaient comme des lèvres violacées, mais celle-ci ne coulait plus.

— Il est en voie de cicatrisation, décréta Akelous après y avoir jeté un coup d'œil. Malheureusement, notre réserve sera bientôt épuisée.

Le mal de la sève affectait sensiblement le paysage, hormis les colonnes qui demeuraient miraculeusement inchangées. Le chemin devenait tortueux, et sur les côtés, les plantes prenaient des postures bizarrement contournées. Ils tombèrent sur un troupeau de lernes en transhumance, qui avançaient en file indienne, trompe au ras du sol. Beaucoup avaient la bourse sévère en lambeaux, comme si elle avait explosé sous une pression intérieure ; des moisissures pelucheuses transformaient celles-ci en queues de renards. En marchant, ils virent l'un d'eux portant sur le dos des excroissances poussant à angle droit ; trois boutures de jeunes lernes, qui se détacheraient une fois parvenus à maturité.

Le lerne semblait en difficulté. À moitié enfoncé dans un terrier, il tentait de se dégager mais, bloqué par quelque chose à l'intérieur du trou, n'y parvenait pas.

Soudain tout alla très vite. Le corps du lerne, en travers de l'orifice, ploya puis se cassa par le milieu avec un bruit de branche morte. Il parut comme aspiré à l'intérieur. En trois secondes, il avait disparu. Intrigué, Piérig s'approcha. Les rebords étaient couverts d'une muqueuse rouge en tout point semblable à celle qu'il avait déjà vue, deux jours plus tôt, et qui faisait du trou une bouche ronde, dépourvue de dents.

— Qu'est-ce qui creuse ces trous ?

Il se retourna, mais ni Reva ni Jemaël n'avaient l'air pressés de répondre. Ce fut Akelous qui le fit, sans s'étendre sur le sujet, contrairement à son habitude.

— Des *ashrim*... Des vers de bois énormes et tout blancs, comme des asticots. Ils vivent dans la branche. On ne peut pas les tuer. Ils ne s'aventurent jamais à la surface, ils n'ont même pas d'yeux. Je n'en sais pas plus.

Piérig n'insista pas. Il était temps de s'occuper d'Ancho. Les outres de glaise s'étaient aplaties dramatiquement. Reva considéra ses vêtements d'un air critique.

— Ma couche de protection s'en va en écailles... Il faut la remplacer.

Akelous triturait sa moustache sans discontinuer. Il se racla la gorge.

— Il n'y en aura pas pour tout le monde. Il va falloir se rationner, sinon nous ne pourrions pas tenir jusqu'à demain. Reva, ta protection peut durer encore deux heures. Nous ne la changerons qu'au dernier moment... Cela vaut pour tout le monde.

Ils hochèrent la tête. Ancho était parcouru de longs frissons incontrôlés, douloureux à regarder.

Au cours de la journée, les derniers kilos de glaise furent dépensés pour Ancho. Reva trouva le moyen de prolonger la réserve, ne remplaçant que les plaques desséchées qui se détachaient. Mais la sève était partout, les éclaboussait de gouttes urticantes. Ils marchaient sur un sentier sinueux, se retenant à grand-peine de racler frénétiquement l'épiderme de leurs ongles.

À la tombée de la nuit, il ne leur restait qu'un dixième de leur provision initiale. Ils se laissèrent tomber au bord du sentier, évitant l'abri des arbres ou des colonnes. Akelous sortit de ses fontes un boisseau de racines, qu'il donna à brouter à sa monture. Celle-ci rumina avec mauvaise humeur. Toute la journée elle avait essayé de se rapprocher de Jemaël pour lui extorquer un peu de musique.

Ils s'endormirent sur place.

Replié dans la position du fœtus, Piérig bascula dans un rêve troublant. Reva approchait de lui, il lui tendait les bras. Mais, au dernier moment, elle se ravisait et allait vers Akelous, qu'elle prenait par la main et entraînait à l'écart. Plus tard, il les surprenait en train de faire l'amour. Leurs corps baignaient dans une flaque de sève jaune. Il s'aperçut que leur dos avait fondu, laissant apparaître le chapelet blafard de la colonne vertébrale. Afin d'échapper à l'horrible vision, son regard descendit vers ses propres jambes, et il constata que, pendant qu'il contemplait les deux corps enlacés, la sève l'avait rongé jusqu'aux genoux, le dissolvant progressivement. Il voulut fuir mais n'avait plus de pieds.

Il s'éveilla en nage de son cauchemar, tremblant de tout son corps. C'était l'aube. Il se déplia lentement, faisant craquer la pellicule de glaise séchée – une véritable carapace qui opposait une résistance de biscuit sec à tous ses mouvements.

Il réveilla les autres. Après avoir avalé des pains d'épice farineux tirés de la besace et des fruits secs, ils s'enduisirent mutuellement du reste de glaise. Désormais les outres étaient vides. La couche était mince et Akelous n'était pas sûr qu'elle tiendrait très longtemps. Dès que leur armure argileuse aurait cessé d'agir, ils seraient à la merci de

la moindre brûlure.

La fièvre d'Ancho était tombée. Sa blessure était toujours à vif, mais l'inflammation avait disparu et les bords commençaient de se reconstituer. Néanmoins, il restait faible et leur progression s'en trouvait ralentie.

Sur des kilomètres, l'angoisse les tenailla à l'idée d'un accident. Que faudrait-il faire alors ? Retourner ? Reva n'accepterait jamais un constat d'échec. Piérig était inquiet. Le cauchemar de la nuit précédente s'était évaporé de son esprit, mais jusqu'où était prête à aller la jeune femme ? Jusqu'à la mort de tous ? Jemaël semblait avoir les mêmes préoccupations que lui. Quant à Ancho... il obéirait à Reva sans discuter. Il n'arriverait à rien de son côté.

Puis les armures argileuses commencèrent à se craqueler. Piérig vit apparaître des fissures sur le dos de Jemaël, qu'il suivait. La glaise séchait beaucoup trop vite.

— Il faut presser le pas, décida Akelous du haut de sa chèvre. Sinon nos armures vont se défaire, tomber en morceaux comme des poteries laissées trop longtemps dans un four, et la mauvaise sève nous attaquera. Quand les colonnes grandiront, ce sera le signe que nous serons sauvés.

— Comment ? intervint Piérig comme s'il avait mal entendu. Des colonnes plus grandes ?

Il n'avait jamais ouï dire que les colonnes pouvaient changer de taille. Les colonnes avaient toujours mesuré une hauteur et demi d'homme, et trois embrassements de pourtour. Ces dimensions n'avaient jamais varié de mémoire de vieillard. Même Masir n'avait jamais évoqué la possibilité d'un tel phénomène. Il est vrai qu'aucun Arpenteur ne s'était autant approché de l'axe du monde.

Ils durent faire un vaste détour pour éviter un sous-bois envahi de ronces. Celles-ci auraient réduit leurs armures à merci en quelques minutes, exposant leur peau nue à la sève caustique.

Plus loin, Akelous les obligea à contourner un champ d'attrape-soleil qui faisait une tache claire dans le panorama, prétendant que les fleurs avaient la faculté de réfléchir la lumière du jour dans la direction qu'elles désiraient. Des tintements cristallins résonnaient jusqu'à eux.

— C'est une manière pour elles de se nourrir, commenta le cavalier. Certaines d'entre elles produisent ces bruits en frottant leurs corolles larges comme des assiettes les unes contre les autres. Au plus fort de l'été, quand la lumière perce la voûte, elles attirent et prennent pour cibles les oiseaux qui passent à portée, les aveuglent de leurs pétales argentés ou brûlent les plumes de leurs ailes. Les oiseaux tombent dans le champ, et les racines profitent de l'apport de matière

décomposée.

Il leur raconta qu'il avait vu de ses yeux des oiseaux brusquement réduits en cendres, alors qu'ils survolaient un champ d'attrape-soleil particulièrement important. Lorsqu'il préconisa de mettre au moins cinq cents pas entre le champ et eux, Jemaël regimba.

— La lumière est trop faible pour nous occasionner le moindre mal.

— Le danger est plus grand que tu ne crois. En se concentrant sur nous, elles vont faire sécher plus vite la carapace qui nous protège, la transformeront en coquille friable. Elles nous tueront... à petit feu.

Ils s'exécutèrent de mauvaise grâce. Le détour leur coûta une heure. Puis le trajet reprit, monotone. Akelous avait renoncé à raconter ses histoires plus ou moins véridiques. Il se contentait de fixer la route, lissant de temps à autre sa moustache et tançant Éqa qui se montrait de plus en plus nerveuse, remuant sa trompe dans tous les sens.

Leurs vêtements continuaient de s'écailler. La manche gauche de Piérig se trouvait sans protection. En frôlant une branche, il sauta de côté : une goutte de sève était tombée sur son avant-bras, soulevant aussitôt une cloque. Il grimaça. La sève était plus corrosive.

Piérig fut le premier à réaliser que le paysage se modifiait. Le sol se vallonait de talus, se haussant puis se minant de fissures profondes, au fond desquelles on percevait des borborygmes mystérieux. Peu à peu, le relief se déchiquetait.

— Nous approchons, confirma Akelous. Il était temps.

Reva, qui marchait en tête, devint soudain toute excitée.

— La colonne, regardez la colonne !

Piérig suivit le doigt tendu. À moins de trois cents pas, une colonne d'une taille anormale se dressait sur un monticule. Deux hauteurs d'homme, pour le moins...

Il s'avança, et son regard se leva vers le piton central, embrassant tout le paysage d'un seul coup.

— Par l'Arche..., murmura-t-il pour lui-même, face au spectacle de démence qui s'étendait devant lui. Qu'est-ce qui a pu causer un tel désastre ?

VI

L'axe du monde

Tous s'étaient arrêtés de concert.

C'était comme si le sol avait cessé de vouloir jouer son rôle. Il se délitait ou s'affaissait brutalement, révélant un entrelacs de tiges blanchâtres et de fibres ramifiées – pour se surélever un peu plus loin de crêts instables. Un géant avait plissé le paysage comme on pousse un tapis. Des portions de terrain s'étaient effondrées sur elles-mêmes, dénudant des conduits à sève qui prenaient l'aspect de passerelles tubulaires.

Des arbres maigres, la feuille lépreuse, subsistaient à grand mal. Les gouttes de sève perlant de leur écorce corrodée ressemblaient à des rubis.

Piérig demeura un moment statufié.

— On dirait que quelqu'un a écorché la terre, murmura une voix sur sa gauche.

Jemaël. Quelqu'un d'autre, ou bien le même, répétait, monotone : « Par quel blasphème... »

— La sève s'est aigrie, dit Piérig d'une voix rauque, comme s'il émergeait d'une vision. Un ulcère, un ulcère à l'échelle d'un monde...

Akelous opina.

— C'est cela même. Cette fois, la sève s'en est pris à la végétation. Le sol s'en trouve bouleversé. Je ne me suis jamais aventuré au-delà de cette limite. Avez-vous remarqué comme la nature se dégrade par degrés nettement séparés ? La dernière fois que ma fière monture m'a porté ici, la situation n'était pas aussi grave. Il me faudra signaler ce progrès du mal.

Piérig s'approcha du cavalier.

— Alors tu nous quittes, dit-il, attristé. Tes histoires me manqueront, quoique tu fasses quelquefois un compagnon surprenant. J'espère avoir un jour l'occasion de te rencontrer de nouveau.

— Le hasard est fantasque quand les dieux emmêlent les fils du destin. Moi aussi je vous aime bien, malgré la folie qui vous fait entreprendre ce voyage. Il est inutile de vous souhaiter de réussir, puisqu'il n'y a rien au bout de votre chemin. J'espère seulement que vous vivrez des choses surprenantes, comme je n'ai pas manqué de le

faire moi-même.

Reva ne dit rien mais l'enlaça brièvement. Jemaël prit sa flûte et joua un trille à l'intention d'Éqa. Le cavalier fit tourner sa monture d'un geste théâtral, et trotta hors de vue.

— Comment va-t-il faire pour repasser dans l'autre sens ? s'enquit Piérig pour masquer un petit pincement au cœur. Il n'a plus de glaise.

Jemaël suspendit la flûte à son cou.

— Je lui ai posé la question ce matin. Ici, les feuilles ne sont pas corrosives. Il va s'en confectionner des vêtements, qui le protégeront. Cette tâche lui réclamera environ deux jours, chaque tenue ne résistant que quelques heures. C'est pourquoi il a préféré nous dire adieu dès à présent.

Reva se posta au bord d'une dépression de six mètres de profondeur. Elle avisa un gros conduit de sève qui enjambait, tel un pont de bois, une série de fosses.

— Autant profiter de ces viaducs naturels, dit-elle en le montrant du doigt. L'avantage est qu'ils nous mèneront directement au piton central.

Ils montèrent sur le conduit recouvert d'un tégument râpeux. Piérig avança d'une dizaine de pas. Puis il descendit vers le bord incurvé et se pencha. Il estima son diamètre, de près de cinq mètres. Des arcades lignifiées l'ancraient dans le sous-sol, à la façon de piliers très espacés. Reva s'approcha de lui à petits pas précautionneux, afin de voir le fond de la dépression qu'ils surplombaient. Trois, quatre hauteurs d'homme. Piérig se tourna vers les deux autres pour les inviter à regarder.

— Qu'est-ce que vous avez ? Ne me dites pas que vous avez le vertige.

Ni l'un ni l'autre ne répondit. Ils se contentèrent de grimacer, leurs pieds ne s'écartant pas de l'étroite bande plate, lisse comme une pierre de torrent, au milieu du conduit. Piérig s'amusa de leur frayeur irraisonnée. Puis il se ravisa. Avait-il le droit de juger, lui qui était né en équilibre au bord du vide ? Le vertige lui était inconnu. Les Arpenteurs qui le ressentaient de façon aiguë se cantonnaient dans le famil et n'en sortaient en aucun temps. Ils n'atteignaient jamais des postes élevés dans la hiérarchie, car leur tare était mal vue. Par ailleurs, les femmes les méprisaient et on les incitait à ne pas avoir d'enfants.

Reva se redressa.

— Assez tardé ! En faisant vite, nous pouvons être au pied du piton central juste avant la nuit.

L'exhortation laissa Piérig rêveur. Le piton central, l'axe du monde. Depuis le début du voyage il n'avait cessé de grossir, sa texture de

s'affiner. D'abord cela n'avait été qu'une flèche traversant le double horizon, point de jonction du ciel et de la terre. Une abstraction. Puis il s'était élargi considérablement, s'était enflé en une masse sombre et granuleuse. Ils en approchaient ainsi qu'on accoste un mur, et quelque chose comme de la crainte religieuse troublait à présent leur esprit. Il représentait une limite de leur univers. L'autre était le gouffre vert. Le vide d'un côté, la muraille massive de l'autre. Une barrière que nul esprit sain ne songeait à franchir.

À mesure qu'ils progressaient, d'autres veines devenaient apparentes, s'entrecroisaient, se chevauchaient parfois, créant de vastes balustrades jetées pêle-mêle, des travées larges comme des avenues, des flèches élancées, des combes immenses, des crêtes, des balcons à frontons.

Plusieurs fois, ils découvrirent des poches luisantes et boursouflées, accrochées comme des estomacs au ventre de certains conduits.

— Cela rappelle des boules de sanie, réalisa Piérig. Je suppose que les veines ont fabriqué ces ampoules de peau pour stocker la sève trop bilieuse. À une certaine concentration, les parois des veines elles-mêmes doivent être éprouvées.

Reva acquiesça songeusement.

— Ta conjecture est plausible.

— Parce que tu en as une meilleure à proposer ? lança Piérig avec agressivité.

Il regretta aussitôt ses paroles, tandis qu'elle le regardait fixement, les sourcils étonnés. Mais elle se tint coite, jugeant sans doute que la proximité du piton central les rendait tous nerveux. Celui-ci emplissait presque tout l'horizon, mais on ne voyait plus assez clair pour en discerner les détails. Quand on se retournait, la lueur du jour ne parvenait plus qu'atténuée. Il n'y avait plus d'oiseaux dans le ciel ; des ailefeuil égarés voletaient encore, leurs ailes à moitié fanées. La faune parasitaire se taisait. Les xylophages et autres mangeurs de matières végétales avaient disparu, ainsi que leurs prédateurs. Ne subsistaient que quelques cafards monstrueux, d'un à deux kilos, qui déguerpirent à leur approche.

Entre deux trous profonds, le conduit qu'ils suivaient rentrait dans des langues de terre surélevée qui formaient des îlots où ils pouvaient se reposer. Cependant, ils n'en faisaient rien : le temps pressait.

Pendant un certain temps, ils cheminèrent parallèlement à une autre veine. Un puma se dressa alors que leur conduit s'en approchait. L'animal à taches vertes avait une tête réduite par rapport au corps long et souple. Il devait peser autant que Piérig. Il s'agissait d'une femelle adulte à longues incisives, en pleine possession de ses moyens.

— On dirait qu'elle calcule si elle peut sauter sur notre veine, dit

Reva en baissant inconsciemment la voix, comme si elle craignait d'être entendue et comprise. Regardez-la !

Jemaël avait porté sa main à son poignard.

— Dix mètres la séparent de nous, et elle n'a pas l'élan nécessaire pour y arriver.

— Si les deux veines se rapprochent, elle l'aura.

Reva n'avait pas tort. La femelle puma avait fait le même raisonnement. Elle les suivit un moment, espérant un rapprochement, ou même une intersection. Ses grondements n'étaient pas sans évoquer des pleurs de nourrisson. Le petit groupe était contracté. Si la féline réussissait, elle serait dure à chasser avec les maigres armes dont ils disposaient.

Ce fut le contraire qui se produisit. La veine s'écarta puis disparut très vite. Tous émirent un soupir de soulagement.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à deux heures du but, le sol autour d'eux devint une dentelle instable, prête à se déchirer à tout moment. Piérig remarqua qu'ils montaient insensiblement. De son côté, la voûte s'abaissait. La lumière déclinante donnait l'effet d'un couvercle en train de se refermer.

Ancho se remettait rapidement. La peau, à l'endroit de la brûlure à demi cicatrisée, était sèche et fibreuse comme de l'amadou.

— Il vaudrait mieux s'arrêter, fit Jemaël. On n'y voit presque plus rien, même avec l'outre lanterne. Je crains qu'un faux pas ne fasse glisser l'un d'entre nous.

Ancho appuya l'avis de son compagnon. Reva dut se résoudre à accepter. Ils dressèrent le camp sur un « îlot » de terre pleine. Après avoir mangé un cœur d'*avicule* – une variété d'araignée végétale – grillé et arrosé de *hessa*, Piérig s'endormit comme une masse, harassé par la journée éprouvante qu'il venait de subir.

Une aurore grisâtre le tira d'un sommeil agité. Il rêvait qu'un inconnu pénétrait dans le campement pour le délivrer. L'homme brandissait un poignard taillé dans l'ambre. Il progressait dans un silence total. D'abord, il s'approcha d'Ancho qui ronflait, et lui trancha la gorge sans un bruit. Piérig était paralysé de terreur. Puis sa figure s'éclaira soudain et Piérig le reconnut. Masir égorgea de la même manière Jemaël. Au moment où il parvenait jusqu'à Reva, un cri s'échappa de la bouche de Piérig, qui le réveilla.

Ils absorbèrent du pain d'amarante truffé de pollen, puis repartirent.

Ils s'étaient imaginé une paroi compacte plus ou moins lisse, striée comme l'écorce d'un arbre. La réalité était toute différente. Des fissures verticales immenses béaient sur des gouffres ténébreux, où luisaient, éparses, des zones blafardes. La paroi grise du piton les

dominait à présent.

Autour d'eux, les colonnes se multiplièrent, se dépouillant progressivement de leurs feuilles.

— On dirait qu'elles poussent, fit remarquer Piérig. Elles sont plus hautes et plus obèses de minute en minute.

Les colonnes de la voûte, de leur côté, faisaient de même, si bien que très vite elles se rejoignirent, formant un paysage de piliers des plus étranges. À mesure que leur nombre s'intensifiait, le décor devenait dédale.

— Nous voici au pied du piton, s'exclama Piérig en approchant d'un éperon saillant de la paroi, en fait une squame entre deux fissures. L'axe du monde. Regardez... toute cette pierre ! C'est un trésor inestimable ! Non... Il s'agit de boisfer. Tout le piton est en boisfer.

Sa main caressait le bois pétrifié dont on devinait chaque strate, qui formait un anneau. Maintenant, il comprenait. L'Arche fonctionnait à l'inverse d'un arbre, dont le centre était une pulpe tendre concentrant les forces vitales. Les strates qu'il devinait dans le bois pétrifié témoignaient du temps lointain où l'Arche croissait. Depuis longtemps, le tronc n'était plus qu'un squelette mort enraciné dans le sol comme la base d'une dent, et qui soutenait l'empilement des niveaux. L'Arche avait été condamnée à pousser vers l'extérieur pour ne pas mourir. Les fissures du tronc devaient résulter de déperditions de divers matériaux que la matière vive, située sur la périphérie, drainait à elle.

Mais aujourd'hui, même la périphérie des branches dépérissait. Le tronc ne les alimentait plus.

Ils continuaient de marcher sur le conduit, tournant la tête de tous côtés. Celui-ci s'engageait dans une fissure de dix mètres de largeur, entre deux éperons rocheux grimant jusqu'à la voûte.

— Du boisfer partout..., répétait Piérig. Cela explique d'où proviennent les maigres filons : d'écailles détachées du piton, qui dérivent dans le bois tendre.

— Ton boisfer n'est autre que du bois-de-roc, rectifia Jemaël.

— Peu importe la dénomination... Il y en a pour une fortune. Si nous avions su, nous aurions monté une expédition bien plus tôt.

— Il aurait fallu négocier avec des tribus belliqueuses, qui aujourd'hui ont migré vers d'autres régions, sans doute de l'autre côté du tronc.

Leurs paroles rebondissaient sur les squames qui les entouraient, en d'interminables échos. Le conduit commençait à s'incurver en pente douce. Jemaël dut agiter l'outre, car l'obscurité était presque totale. Tachant la pénombre, un fungus fluorescent aux allures de cresson se nichait dans les multiples fentes et anfractuosités.

Jemaël, qui marchait en tête, s'arrêta.

— Qu'allons-nous faire à présent ? Nous voici parvenus au bout du chemin. La fissure va se rétrécissant et s'approfondissant. Bientôt elle se transformera en une crevasse droite impraticable. Néanmoins, aucune de nos questions n'a trouvé de réponse. Devons-nous retourner au village et dire à tous de se préparer à mourir avec dignité ?

Le visage de Reva se ferma comme un poing.

— Qu'avons-nous fait jusqu'à présent ? Rien ! Non, non, nous ne rebrousserons pas chemin avant d'avoir trouvé le mal qui ronge le monde. Alors nous pourrions rentrer. Mais pas avant.

— Alors il nous faudra faire de l'escalade, précisa le joueur de flûte. La chose ne sera pas aisée. Je ne suis pas le seul à souffrir du vertige. Ancho n'a pas recouvré tous ses moyens, il est encore très faible.

Le géant n'avait pas bronché. La jeune femme s'éclaircit la gorge.

— Je sais que ça ne sera pas facile. Que puis-je y faire ? Yeoué nous accompagne dans notre quête, la Vérité nous guide. Qu'importent nos intérêts personnels, même immédiats, telles nos vies ? Nous devons savoir pourquoi le monde se meurt, et ce que nous pouvons faire pour le sauver. Les souffrances que nous ressentons devraient nous encourager, au contraire, à poursuivre.

Il était inutile de discuter et Jemaël s'en rendit compte. Il croisa les bras sur sa poitrine et dit simplement :

— Allons-y.

Reva eut un mince sourire.

— Tu sais que j'ai raison.

Ils repartirent, longeant l'éperon. Piérig fit une moue sceptique en songeant à ce qui venait d'être dit. Depuis la destruction de son famil, il croyait moins aux notions à majuscule telles que Vérité ou Justice. Si la Vérité ou prétendue telle s'avérait incompatible avec les croyances de la jeune femme, elle ferait comme tous ses semblables : elle la travestirait. Mais il ne croyait pas pouvoir lui faire comprendre son point de vue. La réalité était certainement plus complexe et imprévisible qu'une Vérité tenant sur une plaque de cire ou dans la tête d'un prêtre.

Jemaël avait vu juste. La pente devint de plus en plus rude. Bientôt ils durent se cramponner à la paroi presque droite, comme le conduit descendait dans l'ombre d'un précipice sans fond.

— Cette fois, on ne peut pas aller plus loin. À moins de savoir voler comme un ailefeuil...

Piérig avança au bord du précipice.

— Pas si sûr. Ces rainures dans le boisfer, là... On peut les suivre. Elles doivent constituer des séparations entre les strates. Au milieu de la paroi, elles se croisent. Il est facile de passer de l'une à l'autre.

Jemaël s'approcha à son tour. Son visage n'affichait que de la

réticence.

— En admettant qu'on ne se rompe pas le cou, où mènent ces ténèbres ? Jusqu'au pied de Yeoué, là où résident les monstres lourds qu'Alakree a refusés et qui errent tout en bas ? L'air corrompu qu'ils respirent nous frapperait de mort à l'instant.

— Regarde ! fit soudain Piérig en levant l'index. Ces filets luisants, argentés.

Les yeux de Jemaël se contractèrent.

— Je les vois...

— Ce sont des traces d'escargots. Des escargots qui ont fait le voyage. Il y en a qui partent vers le haut, d'autres vers le bas. Ce qui prouve qu'il y a quelque chose, *ailleurs*. Nous n'aurons pas été les premiers à atteindre une autre branche.

Reva eut un geste d'agacement.

— Ne sois pas stupide. De toute façon, une fois sur la paroi, nous ne pourrons plus nous arrêter, à moins de trouver une anfractuosité assez grande pour nous contenir tous. Mieux vaut ne pas y compter. Nous reprendrons notre chemin une fois parvenus à la branche inférieure. Comme ces escargots. Là, nous apprendrons sûrement quelque chose. Ancho, il nous faut un câble. Nous allons nous encorder. Piérig passera le premier, puis ce sera moi.

Ancho farfouilla dans sa besace, et déroula une boule de cordage. Chacun se passa une boucle à la taille. Tout en s'attachant, Piérig se demanda s'ils pensaient la même chose que lui : en se jetant dans le vide, il pouvait tous les entraîner dans sa chute et les tuer avec lui. Il se prépara à poser la question, mais un regard de Jemaël l'en dissuada.

Cette confiance irraisonnée l'embarrassa. Jamais il ne leur avait fait de promesse. Il était leur prisonnier, cela et rien d'autre. Quelques jours avant, il s'était juré de s'évader à la première occasion, et il tiendrait parole. La haine qu'il avait ressentie à leur égard s'était progressivement estompée, mais il ne resterait pas captif, à la merci de la folie de Reva. Il s'enfuirait, après avoir récupéré sa lance.

La paroi n'était pas totalement verticale ; on pouvait s'y appuyer. La rainure, juste assez large pour y poser le pied, s'abaissait en pente de quelques degrés. Au bout d'une vingtaine de mètres, une autre rainure la croisait et repartait en sens inverse, telle une lamelle posée en décalé par rapport à une autre. Ancho fit glisser sa besace sur le ventre, et passa la hampe de sa javeline de bois-de-corne à sa ceinture. De tous, Piérig était le plus à l'aise car il ne ressentait aucun vertige. Le plus mal en point était Jemaël. Piérig accepta de se charger de l'outre lanterne. Elle suppléait à l'éclairage insuffisant du fongus luminescent.

Ils se lancèrent au-dessus du vide, progressant pas à pas, dos collé au mur. En se retournant, Piérig remarqua que Jemaël laissait une trace de sueur que la paroi de boisfer mettait dix secondes à absorber. Il sourit. Le jeune homme s'habituerait.

Il était arrivé au bout de la rainure. Il en changea comme on dévale une marche, puis commença à avancer dans l'autre sens.

Les autres durent se replier pour ne pas heurter sa tête avec leurs pieds. Il s'arrêta, attendit que le reste du groupe se soit aligné. Puis ils repartirent. Jemaël ne transpirait plus aussi abondamment. Il avait compris que l'action en elle-même n'était pas difficile. C'était le vide qui compliquait tout. Il suffisait donc de ne plus y penser.

Ils se rapprochaient du conduit à présent vertical. La lueur de l'outre lanterne se réfléchissait sur les feuilles, appliquées comme des écailles sur le stipe, le tronc non ramifié.

Nouvelle volte-face. Chaque demi-tour les faisait descendre de quatre ou cinq mètres. Au sein de la pénombre, concentrés pour éviter le moindre faux pas, ils perdirent la notion du temps. L'artère en rejoignait d'autres. Celles-ci commencèrent d'émettre de curieux craquements. D'abord imperceptibles, ils s'amplifièrent rapidement pour atteindre une intensité qui faisait mal aux oreilles. Le vacarme évoquait une armée de bûcherons au travail, en train de rompre de grosses branches à l'aide de palans.

Reva s'aperçut la première de ce qui se passait.

— Les conduits. Par Yeoué, on dirait qu'ils gonflent...

— Tu es folle ! s'écria Jemaël.

Ils durent se rendre à l'évidence : le diamètre des stipes augmentait. Le grossissement expliquait l'origine du bruit. Les cicatrices de feuilles comme des écailles n'avaient pas qu'un rôle protecteur, elles cumulaient une fonction musculaire. Cela n'avait rien d'étonnant : les ailefeuil étaient des créatures végétales, et pourtant ils volaient.

— Le printemps arrive, disait Reva. La sève recommence à couler à flots. La chose s'effectue peut-être à cette rapidité. C'est pourquoi les conduits sont expansibles : pour ne pas éclater sous l'afflux de sève nouvelle.

Ils étaient parvenus au bout d'une rainure. Piérig s'engagea sur une nouvelle. Il lui semblait que la distance entre les deux parois diminuait.

— Il y a des tonnes de sève, dit-il. Je crois plutôt à un phénomène régulier pouvant s'opérer dans les deux sens, peut-être tous les deux ou trois jours, ou bien de façon hebdomadaire.

Masir lui avait dit que de la sève circulait également entre les branches pour les irriguer équitablement. Pas seulement de la sève, mais du klukoz liquide qui redescendait des sommets, et de l'eau-de-

sève presque dépourvue d'essences. Masir l'avait lu sur certaines plaques de cire de la bibliothèque que personne ne se donnait plus le mal de déchiffrer, des plaques craquelées si vieilles qu'on ne pouvait les manier sans précautions, sous peine de les voir se fragmenter et tomber en poudre. L'Arche était un géant de quatre lieues de haut. Et eux, microbes filtrants, se baladaient le long de son système sanguin.

Durant l'heure suivante, les craintes de Piérig se confirmèrent. La crevasse allait se rétrécissant. La dilatation des conduits n'arrangeait guère les choses. Le sourd grondement de la sève faisait vibrer la paroi.

Bientôt, une boursoufflure apparut sous eux, une distorsion des artères qui s'écartaient. Piérig songea à un Mot – mais que viendrait faire un Mot à cet endroit, puisque le Mot était destiné aux hommes et que personne ne vivait ici ?

Un quart d'heure plus tard, la chose fut visible. Piérig promena l'outre lanterne près d'elle.

— Cela semble relié aux artères par des canaux secondaires. Un organite, mais de quelle sorte ? Je n'ai jamais rien vu de tel.

— Peut-être un chancre, suggéra Reva. Une plante parasite qui se branche sur une veine pour en pomper la sève.

Piérig hocha machinalement la tête, mais il n'y croyait pas. La chose était constituée de deux lobes distincts de trois mètres de diamètre, recouverts d'une fine pellicule chitineuse. Un parasite sans doute, mais son instinct de sourcier lui soufflait que la chose faisait partie de l'Arche.

« *Et si ce n'était autre que son cerveau ?* » pensa-t-il soudain, et ses cheveux se dressèrent sur sa nuque. « *Le cerveau de l'Arche...* »

Il réprima bien vite cette pensée. D'ailleurs un minimum d'observation en montrait l'absurdité. Si tel avait été le cas, il y aurait eu un tas de filaments le reliant aux autres organes de l'Arche. Il se calma en songeant au genre d'argument qu'aurait utilisé Reva : « L'émanation de Dieu n'a pas besoin de cerveau pour fonctionner. À quoi cela servirait-il ? Alakree régule tout. »

C'était autre chose. Mais quoi ?

Ils n'avaient pas le temps de s'attarder. Bientôt la fatigue se ferait sentir, et ils n'avaient probablement pas couvert la moitié du chemin. Le fongus lumineux proliféraient à partir de cette hauteur. Un peu plus bas, les artères se fondaient en une seule, d'un diamètre impressionnant.

La rainure s'interrompait brusquement au niveau de la bogue chitineuse. Ils durent se laisser glisser le long de la paroi pour parvenir à franchir les deux mètres cinquante les séparant de la rainure inférieure. Piérig confia l'outre à Jemaël, et se risqua le premier.

La paroi était glissante, mais elle offrait un certain nombre d'aspérités qui fournissaient autant de prises. Il se laissa descendre sur les fesses, les autres freinant sa glissade avec la corde. Puis ce fut au tour de Reva, puis d'Ancho qui vacilla un instant quand ses pieds touchèrent le bord de la rainure.

— Il ne reste plus que moi, se plaignit Jemaël. J'aurais dû prendre ta place, Reva. Il n'y a plus personne pour me retenir, au cas où. Et je dois porter l'outre lanterne.

— Il n'y aura pas de cas où, lança Reva. Ne t'inquiète pas. Laisse-toi descendre où nous sommes passés.

Tenant l'outre dans la main gauche, Jemaël s'accroupit précautionneusement. Puis, d'une poussée, il se lança.

Trop fort. Ancho et Reva étaient là pour le réceptionner. Jemaël se sentit décoller de la paroi. Il poussa un cri et battit des bras, laissant échapper l'outre. La fourche à laquelle elle était attachée heurta l'épaule de Reva, qui recula avec un grognement.

Ancho attrapa Jemaël à bras-le-corps, l'immobilisant entre ses bras puissants. Piérig, qui s'était élancé pour l'aider, entendit craquer les articulations du jeune homme sous l'étreinte du colosse. Son impulsion avait été instinctive, et inutile de surcroît : Reva s'interposait entre eux, rendant impossible toute tentative de sauvetage de sa part. Ancho reposa brutalement son compagnon. Celui-ci, sonné, se contenta de haleter sans parvenir à émettre une parole, et ce, pendant dix bonnes minutes. Plus tard, quand il retirerait sa cuirasse d'écorce et sa chemise, un hématome jaunâtre marbrerait ses bras, sous les épaules.

Reva donna le signal du départ. Les parois se rapprochaient dangereusement, contraignant les artères à se joindre. Au degré suivant, ils virent ce qui restait de l'outre lanterne. Celle-ci avait éclaté sur la rainure, éclaboussant la paroi de longs filets dorés.

« Comme du soleil, songea Piérig, du soleil liquide. »

— Encore trois rainures, et le passage sera complètement bouché par le conduit, fit remarquer Jemaël. Avec l'impossibilité de remonter. On ne peut glisser dans l'autre sens. Nous ne sommes pas des escargots.

Piérig acquiesça. Jemaël avait raison. Encore cinq minutes et ils seraient coincés tout au fond. Que feraient-ils alors ? Et si le conduit de sève continuait de gonfler ? Ils seraient proprement écrasés contre la paroi.

Ils atteignirent le fond. Comme le craignait Piérig, l'artère continuait d'émettre des craquements, preuve qu'elle enflait sans discontinuer. Le débit de sève devait être phénoménal, un véritable jet sous pression. Les marques de frottement sur la paroi prouvaient

qu'elle avait déjà atteint un grossissement capable de les broyer.

Il exposa brièvement la situation.

— Combien nous reste-t-il de temps, avant que cela se produise ? demanda Reva.

— À la vitesse avec laquelle le conduit gonfle, il faudra compter une demi-heure. Il n'y a rien à faire.

Il avait prononcé ces mots d'une voix neutre, mais l'effet qu'ils produisirent se lut sur toutes les figures : la consternation. Ils s'étaient fourrés de leur propre gré dans la gueule du loup.

« Il n'y a rien au bout de votre chemin », avait prédit Akelous. Il ne savait pas combien il avait raison.

Ils s'adossèrent contre la muraille de boisfer. Minute après minute, la paroi du conduit se rapprochait en crissant. Piérig s'efforçait de ne penser à rien. Pendant quelques jours il avait cru être vivant, mais ça n'avait été qu'un leurre. Aujourd'hui, la mort le rattrapait pour le remettre dans le droit chemin, celui de son clan.

Jemaël semblait s'être résigné à mourir. Ancho regardait obstinément vers le haut. Peut-être calculait-il une trajectoire de remontée. Mais Piérig n'avait rien d'un grimpeur. Il se sentait comme au fond d'un puits.

Reva piétinait sur place, à l'instar d'un puma en cage, faisant tourner la lance de Piérig dans sa paume. Elle s'immobilisa soudain.

— Piérig... Ta lance de sourcier pourrait-elle forer la paroi du conduit ?

Piérig leva un sourcil.

— En théorie, oui. Quelle importance ?

— Nous pourrions faire en sorte de dévier le courant de sève, en creusant une dizaine de trous dans la paroi. En les alignant suffisamment près l'un de l'autre, il devra se produire une déchirure. Le flot de sève débordera, et l'artère cessera de grossir.

Piérig secoua la tête, catégorique.

— On ne peut pas toucher à une artère de cette importance. C'est immoral. Je ne comprends même pas comment tu as pu avoir une idée pareille.

Reva se planta en face de lui, très excitée.

— Enfin, es-tu aveugle ? Notre branche se meurt. Dans quelques mois tout sera pourri. D'ailleurs, nous ne toucherons qu'à cette artère, il y en a des dizaines, des centaines d'autres. Et puis, je parie que le flot tarira bien vite, une fois que Yeoué se sera rendu compte de ce qui se passe. La sève passera dans d'autres canaux en attendant la cicatrisation de celui-ci. Fais-le, sinon nous allons mourir sans avoir découvert la vérité. Toi seul le peux.

Elle lui tendit la lance. Piérig n'avait plus envie de réfléchir. Bien des tabous avaient été brisés depuis la destruction de son clan. En attendant à l'intégrité de l'Arche, il allait briser le dernier. Les hommes avaient été placés par Dieu pour régner sur les animaux et veiller sur l'Arche. Ce qu'il allait faire était plus grave qu'un meurtre. Il lésait l'univers duquel toute vie se nourrissait.

Ses mains saisirent la lance. L'artère n'était plus qu'à un mètre cinquante de la muraille. Il n'avait même pas besoin de se pencher.

— Remontez d'un niveau. Lorsque cela va sortir, il vaudra mieux se trouver le plus loin possible. L'écoulement vers le bas est presque obstrué, l'afflux de sève risque de s'élever d'un ou deux mètres.

Il assura la hampe dans sa main gauche. Il fallait deux ans et un boisfer de qualité exceptionnelle pour fabriquer une lance. Certains famils n'en possédaient pas. Dans le temps, des clans s'étaient fait la guerre pour s'en approprier. Qu'était un sourcier sans sa lance ?

La pointe était en métal et sculptée en pas de vis. La hampe creuse mesurait un mètre trente de longueur. Le bout possédait une poignée de vissage et un réservoir relié à la canule de boisfer. Lors du forage d'une veine, le réservoir se remplissait, permettant d'obtenir un échantillon de sève que l'on pouvait classer selon la richesse de ses essences. Piérig retira le réservoir inutile. Le jet serait trop fort.

Il commença à forer, tandis que ses compagnons se hissaient sur la rainure supérieure. La paroi était douée d'une résistance extraordinaire, au point qu'il douta pouvoir y arriver. Une fois la couche de fibres musculaires franchie, ce fut plus facile.

Puis la pointe s'enfonça brusquement.

VII

L'ashrim

Au moment où la paroi céda, la hampe se mit à vibrer comme une flèche rencontrant sa cible, et un jet puissant jaillit de son extrémité. Piérig l'avait prévu et s'était écarté à temps. Le jet mince fusa en froufroutant, pour aller frapper la muraille en face. Piérig retira la lance, et recommença quelques centimètres à gauche du premier trou. Son dos ruisselait de sève. Un instant, il se dit que si elle avait été corrosive, il n'aurait pas tardé à mourir. Apparemment, ce n'était pas le cas.

Forer neuf trous lui prit une vingtaine de minutes. Cela devait suffire. Des mains se tendirent pour l'aider à monter. Une seconde après, une partie de l'artère se déchira. Très vite, le flot de sève engorgea le fond du goulet d'étranglement et commença à monter jusqu'à leurs pieds. Les compagnons se regardèrent avec inquiétude. Le puits se remplissait, noyant l'incision. La surface recouvrit leurs chevilles, puis sembla se stabiliser. Tout au fond, une dépression de sève se creusait : le cône du siphon d'épanchement.

— Le niveau redescend, s'exclama Jemaël. Nous allons pouvoir continuer !

— N'avez-vous pas un sentiment étrange ? dit doucement Piérig.

Ils le dévisagèrent avec surprise. Un silence passa, puis Reva opina.

— Comme nous tous. La sensation d'avoir commis un péché, et cette action impie nous a sauvé la vie. Si nous parvenons à guérir Yeoué, ce sera à raison d'un péché. Est-ce à cela que tu voulais que j'arrive ?

Piérig sourit.

— Qu'en déduis-tu ?

Elle haussa les épaules.

— Il n'y a rien à déduire. Alakree décide de nos actions.

— Dans ce cas, nous voici dégagés de toute responsabilité. Mais le fait demeure.

Il leur fallut attendre une heure, le temps que la veine se soit un peu rétractée. La fuite formait à présent une coulée sirupeuse, un torrent ralenti qu'il suffisait de longer, en prenant garde de ne pas glisser sur la muraille éclaboussée d'écume poisseuse.

Le trajet se révéla plus éprouvant que précédemment. Plus d'une fois la cordée se trouva en difficulté. Puis Ancho aperçut la lueur annonçant l'arrivée à la branche inférieure. Il y eut des cris de joie et des rires de soulagement. Piérig réalisa qu'il portait toujours sa lance de sourcier.

— Garde-la, dit Reva quand il la lui tendit. C'est un attribut de sourcier, je n'ai donc pas qualité pour l'avoir sur moi.

Un sourire radieux illumina le visage de Piérig. Il avait retrouvé sa lance ! Sa main se crispa sur la hampe de boisfer collante de sève. Il avait retrouvé une partie de lui-même.

Immédiatement, un malaise l'envahit. À présent, il ne pouvait plus différer sa fuite. La première occasion serait la bonne. Un vague regret lui trotta dans la tête. Reva avait fait preuve de confiance en lui rendant sa lance. Bien sûr, même ainsi armé il ne représentait pas une menace pour eux, mais n'était-ce pas trahir ? Et puis, en les quittant, ne se condamnait-il pas – avec eux – à ne jamais découvrir la vérité ?

Il balaya ces scrupules. Qui l'empêcherait, une fois libre, d'entreprendre la quête pour son propre compte ? Il avait bien plus de chances de réussir que ses compagnons.

Alors que la crevasse s'élargissait de nouveau, le torrent de lave verte se réduisit à un ruisseau. L'hémorragie de sève se jugulait progressivement, le sol devenait visible. Alors qu'ils posaient le pied sur la terre ferme, le ruisseau se fondit plus bas. Le malaise de Piérig n'avait pas disparu pour autant.

— Nous sommes sur la branche inférieure, dit Jemaël d'une voix aigüe. Je n'arrive encore pas à le croire.

Ils se retrouvaient de nouveau à l'air libre, mais cette fois, l'artère plongeait dans l'humus. À première vue, la faune et la flore n'avaient pas été touchées par la désagrégation qui frappait la branche supérieure.

Dès qu'il le put, Piérig leva la tête. La voûte au-dessus de lui n'était pas celle qu'il connaissait. Elle laissait pendre des filins d'alliane de façon anarchique. Il secoua la tête. Aucun famil d'Arpenteurs de gouffre ne nichait là.

Une bouffée de nostalgie l'assaillit. Ce n'était pas ici qu'il retrouverait sa vie d'avant. Il était seul... l'avait toujours été.

Sa décision était prise. Ce soir, il s'évaderait.

La faune était anormalement abondante. Partout, c'était un grouillement de vie fiévreuse. Un puma vert, la patte avant droite réduite à un moignon mal cicatrisé juste au-dessus de l'articulation, croisa leur chemin mais resta à distance.

— Je parie que c'est un autre puma qui lui a causé cette blessure, fit

remarquer Jemaël. Cela se passe ainsi, quand il y a conflit de territoire.

Piérig le suivit des yeux. Le félin avait trouvé une proie à la mesure de son handicap : une araignée végétale recouverte d'un épais duvet, cousine de l'avicule, que l'on appelait « buisson-qui-marche ». Après avoir épluché l'araignée avec ses griffes, le fauve n'aurait plus qu'à croquer le cœur fibreux à goût de carotte.

Des variétés incongrues apparaissaient, des arbres évoquant des artichauts hauts comme des palmiers ; des plantes à cinq feuilles affectaient une apparence de peau sillonnée de veines factices, parsemée de boutons d'acné. D'autres s'alourdissaient de fleurs énormes et malsaines, dont le pistil ressemblait à une queue de cochon. Pour certaines, on pouvait douter de leur appartenance au règne végétal : plantes carnivores munies d'une gueule et d'un anus, attrapant les dildirs et autres petits rongeurs avec des lassos enduits de sève collante ; arbres dont le tronc pourvu de poumons respirait, ou éternuait des échardes quand ils se sentaient attaqués...

À mesure qu'ils s'éloignaient du piton central, la tension augmentait, mais nul ne savait pourquoi. Ils contournèrent un nid de frelons shrapnels formant une dépression en spirale dans le sol, puis Piérig localisa une petite veine affleurant la surface du sol, à proximité d'un trou de ce qu'Akelous nommait *ashrim*. Il fut décidé de pêcher. Ils passèrent vingt minutes à dégager une portion du conduit, durent déloger un nid de mille-pattes qu'ils chassèrent à coups de pieds. Lorsque Piérig tapota la paroi brun clair, lisse comme de la peau, pour déterminer là où seraient pratiqués les trous, la veine rendit un son creux.

— Elle est vide... Même pas de sève stagnante. Je l'avais senti et le craignais en même temps. Ce conduit vient de la périphérie. Il devait rejoindre une veine principale et l'alimenter en klukoz.

Reva se gratta le crâne.

— Comment cela est-il possible ? As-tu une idée, sourcier ?

Piérig s'assit à califourchon sur la veine découverte.

— Un nodule de pierre, qui sait...

— Les nodules viennent de tout en bas, intervint Jemaël. Ils ne peuvent boucher que des artères alimentant la périphérie de la branche. Celle-ci en revient.

Piérig haussa les épaules.

— Une concrétion de sève, alors. Pour en être sûr, il faudrait suivre la veine et pratiquer une saignée de temps à autre. Cela exige un temps exorbitant.

— Nous verrons cela demain, souffla Reva. D'ailleurs, le franchissement du piton m'a épuisé.

On résolut de dresser le camp sur place. Piérig s'aperçut à quel point lui aussi était recru de fatigue. Pourtant, cette nuit il s'enfuirait. Il s'assit à l'écart et sortit la gourde de sève qu'il avait conservée sur lui. La sève viciée avait été récoltée à la veine rompue de la branche supérieure.

Les autres semblaient avoir oublié son existence. Pourquoi se seraient-ils méfiés ? Il enleva le bouchon de liège de la gourde, fit couler discrètement la sève entre ses jambes. Quand celle-ci devint noire, il remplaça le bouchon.

La substance qui restait au fond, sombre comme du pétrole, était l'humeur de yarbro. Elle possédait des propriétés telles qu'on l'éliminait systématiquement de toute préparation. Rares étaient les sèves qui en recelaient, surtout dans cette proportion. Une sève contenant du yarbro était toujours suspecte, et généralement toxique. Le yarbro provenait de la surface de Ventremonde. Les mères racontaient aux enfants que c'était les larmes de faim de la planète-gueule, qui imprégnaient la terre et se mêlaient à la sève. Les adultes savaient que les larmes de l'ogre-monde étaient des larmes de désir.

Le soleil était une orange décolorée, juchée sur l'horizon. Ancho préparait la nourriture. La descente du piton leur avait fait sauter un repas. Tous mangèrent voracement, sans se douter que Piérig avait ajouté de l'humeur de yarbro à la nourriture.

Au bout d'un quart d'heure, la drogue hallucinogène commencerait de produire son effet. Piérig savait à quoi s'en tenir. Dans une première phase, l'humeur de yarbro allait exacerber l'appétit sexuel de chacun. Là se nichait la difficulté.

Dans une seconde phase, ils s'assoupiraient.

— Jusqu'où allons-nous aller ? demanda Jemaël à Reva, alors qu'ils finissaient leur repas. Jusqu'au bord du monde ? Qu'apprendrons-nous de plus de ce qui nous attend ?

La jeune femme fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui te prend ? As-tu une requête à formuler ?

Jemaël soutint son regard.

— Yeoué se meurt, notre branche est condamnée. Alakree nous a abandonnés. Sinon, pourquoi nous torturerait-il ? N'est-ce pas suffisant de l'avoir constaté, n'avons-nous pas rempli notre mission ?

Piérig comprenait que l'humeur de la sève commençait à incurver le caractère du chasseur.

— Je croyais que la question avait été débattue, dit-elle sèchement. Je ne reviendrai pas sur ma décision.

Le rouge monta aux joues de son compagnon.

— Et qu'apprendrons-nous ?

Piérig s'immisça dans la conversation, qui menaçait de s'envenimer.

— Peut-être l'Arche entame-t-elle un nouveau processus de croissance et qu'elle transfère sa bonne sève vers le haut, afin de pousser jusqu'aux étoiles.

Reva répondit avec une brusquerie exagérée.

— Ne sois pas idiot ! Nous ne pouvons pas vivre plus haut. Dans quel but Yeoué aurait-il décidé de grandir ?

Piérig ne croyait pas un mot de son hypothèse. Rien ne la confirmait d'ailleurs. Mais parler le faisait patienter. L'humeur de yarbrow se faisait sentir sur tout le monde à présent. Ancho se tortillait sur son séant, grattant continuellement sa cicatrice.

« Bientôt ce sera l'orgie », songea Piérig, se sentant gagné par l'exaltation mêlée d'agressivité qui émanait du groupe, tel un parfum sexuel.

Beaucoup plus tard, il ne devait conserver qu'un souvenir confus du moment qui suivit. Ancho et Jemaël se jetèrent l'un contre l'autre, comme pour se battre. Reva le regarda comme si elle voulait le tuer, puis elle s'approcha de lui et ils firent l'amour dans une sorte de fureur, sans se déshabiller. Piérig jouit très vite, mais il dut lutter pour se retirer. Il parvint à se redresser. Du sang perlait à sa lèvre inférieure, là où elle l'avait mordu en l'embrassant. Reva était en train de se relever. Du plat de la paume, il la frappa au menton, et l'arrière du crâne de la jeune femme heurta le sol avec un bruit mou. Elle demeura inerte, sonnée.

C'était maintenant où jamais.

Il attrapa sa lance fichée au milieu du camp. Sans jeter un coup d'œil en arrière, il courut jusqu'au trou d'ashrim, à vingt mètres de là.

— Rattrapez-le ! cria une voix rauque (Reva ?). Il s'enfuit !

Piérig jura entre ses dents. Mais il était trop tard pour reculer. Il avait presque atteint le trou. Surtout après ce qu'il leur avait fait. À présent, ils le tueraient sans hésiter.

S'accroupissant, il se glissa la tête la première dans l'orifice bordé de muqueuse. La décision s'était imposée à lui sans délibérer ; il avait soigneusement évité d'y penser plus avant, de crainte que le courage ne lui manque. Il ignorait quelle chose habitait là. Les autres, Akelous compris, avaient refusé d'en parler.

Son ouïe capta encore : « Il s'enfonce dans le territoire de sève ! On ne peut plus... »

Puis les voix s'amincirent et moururent.

L'air palpitait et empestait la moisissure. Piérig s'enfonça dans le sol, rampant le long du tunnel. Très vite, celui-ci cessa de descendre. Passé quelques mètres, l'atmosphère se faisait rare et étouffante, comme dans une crypte. Piérig se redressa à demi. Le tunnel était

assez haut pour qu'il se tienne sur ses pieds, en courbant l'échine. L'obscurité n'était pas totale, il parvenait à distinguer la pellicule organique chaude et soyeuse qu'il foulait. Celle-ci semblait s'épaissir progressivement.

Il fit encore quelques mètres, avec la sensation d'avoir pénétré dans un autre monde. En dehors de sa propre respiration que lui ricochaient les parois toutes proches, il percevait des grattements lointains de choses en mouvement.

« Mes premiers pas dans la liberté », se dit-il en tordant un sourire.

Reva ni aucun de ses deux compagnons ne s'étaient lancés à ses trousses. Il ne savait s'il devait ou non s'en réjouir. De toute façon il était trop tard pour revenir en arrière. Leurs sentiments à son égard avaient changé du tout au tout. Ils s'étaient montrés gentils au début, car ils portaient au fond d'eux-mêmes la responsabilité de la destruction de son famil. Et peut-être aussi parce qu'ensemble, ils avaient surmonté maints dangers, contemplé maints tableaux inoubliables. En les droguant, il les avait rabaissés au rang de bêtes fornicatrices. À présent ils le haïssaient, et après ce qu'il avait vu – les deux hommes s'accouplant, Reva se donnant à lui –, ils ne pouvaient le laisser vivre impunément.

Il déboucha sur une intersection. Quel chemin prendre ? Il se décida pour celui de gauche, le plus large. Des formes de vie faisaient leur apparition : des œufs translucides collés au plafond, qui poussèrent des couinements suraigus quand il en frôla un. Des œufs d'ashrim ? Plus loin, des concrétions de couleurs vives évoquant des coraux s'incrustaient dans le tissu, comme des dents en formation. Des rideaux d'allianes miniatures pendaient du plafond, à la façon de branches de saules pleureurs. Parfois, la paroi se plissait sous la poussée de nœuds cartilagineux, et présentait des tumescences aux allures de géantes amygdales.

Quel lien les vers des bois entretenaient-ils avec cette membrane ? Des idées lui traversaient la tête. Si cette dernière n'était en réalité que le tube digestif des ashrim, un intestin externe, qui constituait l'essentiel de leur masse et à l'intérieur duquel ils vivaient et chassaient ?

Quelques minutes, il chemina de façon régulière. Les grattements se rapprochaient sensiblement. Un ashrim l'avait repéré.

Nouvel embranchement, étayé par des arches de cartilage. Piérig sentait la transpiration le recouvrir comme un suaire. L'air chaud et moite lui donnait la nausée. Et il y avait cette menace, juste derrière lui. Si un autre ashrim venait à sa rencontre, il se retrouverait coincé. Malgré la fatigue et les épines de douleur perçant ses genoux, il accéléra sa progression. La peur l'aiguillonnait. Même ses fréquents

détours ne décourageaient pas le prédateur. Il le suivait sans doute à l'odeur.

Le tunnel n'était pas parfaitement lisse, des protubérances charnues l'altéraient par endroits. De la mousse de foosh blanchâtre parvenait à pousser dans des replis de la muqueuse.

L'ashrim apparut au bout de la galerie. Akelous n'avait pas eu tort de le comparer à un asticot. Seulement, celui-ci mesurait trois ou quatre mètres de longueur et était doté de trois dents en forme de becs s'ouvrant et se refermant spasmodiquement à l'endroit de la tête. Piérig sentit sa paume devenir moite contre la hampe de sa lance. On ne pouvait le tuer, avait affirmé Akelous. Il n'y avait pas de raison d'en douter.

Il repartit immédiatement. Il pouvait aller plus vite que l'ashrim, mais guère plus, et la fatigue consécutive à la descente du piton l'obligeait à faire des haltes de plus en plus fréquentes pour reprendre un peu de force. Le ver, au contraire, évoluait à vitesse constante, par lentes pulsations.

Il s'avéra vite évident qu'il ne pourrait pas tenir plus de dix minutes. Un point de côté persistant le tenait plié en deux. La lance était un poids qu'il lui fallait porter. Il envisagea un instant de l'abandonner sur place. Peut-être qu'en la plantant en travers du passage, cela constituerait un obstacle trop important pour le ver ?

Il secoua la tête. S'il se séparait de sa lance, il était perdu, à la merci d'une autre bête. Il était d'ailleurs probable que la chose se contenterait de passer par-dessus.

Il perdait du temps. Le frottement du ashrim contre le tuyau organique s'intensifiait.

Sous le coup d'une impulsion, il se remit à courir, arrachant au passage des touffes d'alliane tombant du plafond. Il lui fallait prendre une avance suffisante s'il voulait parvenir à ses fins. Il courut jusqu'à perdre haleine dans le tunnel obscur, serrant les dents sous les coups de pique dans l'estomac que lui lançait son point de côté. Quand son cœur menaça d'exploser, il jeta le tas de cordes à terre et se laissa tomber dessus. Le grattement du ashrim était toujours audible, mais légèrement affaibli. Il disposait de quelques minutes devant lui.

Il grogna en se relevant. Il ne pouvait se permettre de s'accorder une pause. Rassemblant ses forces, il saisit la lance à deux mains et la planta dans la muqueuse. Un frémissement parcourut la masse spongieuse, mais il n'en tint pas compte.

Il lui fallut deux bonnes minutes pour la découper de façon circulaire. Des taches noires dansaient sur ses rétines. Là où il cisaillait, un liquide semblable à du sang perlait, coulait le long de la lance et sur son bras. Une fois l'opération achevée, il arracha le bord

de la chose collée au tunnel sur environ un mètre. Ce ne fut pas trop difficile, la paroi ne possédant pas de racines à proprement parler. Il eut plutôt l'impression de dépouiller un animal.

« Je suis en train d'écorcher vif un tunnel », se répéta-t-il pour occuper sa raison, l'empêcher d'aller à la dérive. De la pointe de sa lance, il perfora les bords en plusieurs endroits. Puis il entreprit de les coudre ensemble, en passant les filins à l'intérieur des trous. Le ver se trouverait devant un cul-de-sac. Piérig ne le croyait pas assez intelligent pour comprendre la situation et déchiqueter la paroi.

Les grattements se rapprochaient. L'ashrim n'était plus loin. Piérig gémit, comme un début de crampe raidissait son épaule. Ses bras criaient grâce. Plus que deux cordes... Une masse blanche se profilait au bout du tunnel. Une corde... L'espace d'une minute, il s'acharna à essayer de l'enfiler dans les derniers trous, mais ses mains tremblaient trop et il se maudit. Tant pis pour la dernière. Saisissant les extrémités des filins, il tira avec ce qui lui restait de force. Les bords se contractèrent jusqu'à se joindre, comme une bourse de cuir qu'on referme en tirant sur les cordons.

Pendant une minute, il resta allongé, aussi mou qu'une poupée de son. Puis il s'accroupit, et noua les cordes entre elles. Un bruit de respiration se fit entendre de l'autre côté de la paroi. Les cordes se tendirent en gémissant, comme l'ashrim poussait de la tête. Les cheveux dressés sur la nuque, Piérig se blanchit les phalanges sur sa lance en reculant lentement. Si les filins cédaient...

Puis la pression du ashrim disparut. Piérig demeura dix minutes, statufié, les yeux fixés sur le mur suintant. Peut-être qu'au bout de quelques jours, il cicatriserait, à l'instar d'un membre amputé.

Il n'eut pas le loisir de réfléchir davantage. Le sommeil l'assomma sans sommation. Il s'assoupit à genoux, crispé sur sa lance.

Il ignorait combien de temps il était resté inconscient.

Le tunnel recommença à descendre. Piérig perçut alors un changement subtil. Il porta la main à son front. De la brise dans les cheveux.

C'est au bout d'une vingtaine de pas qu'il s'aperçut que le territoire du ashrim avait pris fin. Il se retourna.

Le tissu organique s'interrompait net, comme tranché. À la place s'étendait une voûte de bois légèrement incurvée vers le bas. Le courant d'air provenait de là. Piérig fit courir ses doigts sur le bois. Celui-ci présentait une surface dure et lisse, dépourvue de grain. Pas du boisfer, mais un bois stratifié par les années. En approchant la tête, il distingua les couches alternativement sombres et claires des anneaux... Les ashrim avaient grignoté un mille-feuille de strates.

Il déboucha sur un tunnel plus large, où il pouvait tenir debout. Au centre coulait un ruisseau de sève fluide. Il le suivit, en époussetant sa cababe que sa reptation avait déchirée aux coudes. L'air s'éclaircissait.

« Vais-je aboutir sous la voûte d'un niveau inférieur ? » s'interrogea-t-il, inquiet. Peut-être aurait-il l'espoir de se faire adopter par un famil d'Arpenteurs, s'il en existait. Mais l'hypothèse lui apparaissait peu probable. Le laisseraient-ils seulement approcher ?

Il supposa que la rivière dont il suivait le cours provenait de l'entaille ouverte dans la veine du piton central... Mais non, il se trouvait trop loin, la sève se serait épanchée depuis longtemps dans les multiples interstices.

Une vague nausée le saisit en songeant à ce qui s'était passé la veille. Il n'avait pas eu besoin de yarbro pour faire l'amour avec Reva. Celle-ci avait une excuse. Certains déviants sexuels ou mystiques en usaient pour forniquer avec des antropes. Tout cela n'avait-il pas été un rêve ? Ç'aurait été si simple, puisqu'on n'est pas responsable de ses rêves ! Sa raison lui soufflait que son corps avait réagi à un corps féminin, voilà tout. Il existait des pervers qui trouvaient leur plaisir avec des femelles antropes... Piérig frissonna. Était-il à ranger dans cette catégorie ? Il avait forniqué avec une femme à l'âme basse, qui ne valait pas mieux qu'une antrope.

« C'est idiot, se morigéna-t-il. Ce qu'on nous a enseigné au sujet de l'Arche est faux, j'ai pu le constater. Pourquoi pas également ce qui concerne les femmes du bas ? »

Mais il savait au fond de lui que ce qu'il avait fait était *mauvais*. Il restait un Arpenteur de gouffre, même si tous les siens avaient disparu. Même s'il ne le souhaitait plus vraiment.

Le tunnel s'élargit d'un coup. Le plafond s'éleva jusqu'à une dizaine de mètres de hauteur. Piérig leva les yeux, et étouffa une exclamation.

L'excavation scintillait comme l'intérieur d'une émeraude. La surprise le figea quelques secondes, le temps de s'apercevoir que les parois étincelaient d'incrustations de sucre gemme. À une époque, une coulée de sève chargée en liqueur d'efflohl ou en klukoz avait déposé ce sucre avant de se retirer, abandonnant ce rêve de nourrisson. Piérig se secoua. L'eau lui venait à la bouche, l'obligeant à déglutir constamment.

Il s'avança dans la grotte, suivant la rivière qui s'étalait dans un petit lac d'ambre vitreux ; une méduse renversée, de trente mètres de circonférence, développant une écoeurante odeur de riz bouilli. La voûte était tapissée de feuilles peltées d'un vert très pâle.

Piérig approcha du bord. Des choses sombres sinuaient dans ce bol de glycérine gélifiée, des arnis beaucoup plus gros que ceux qui voyageaient dans les conduits de sève. Comme ces derniers, ils avaient

une tête de grenouille, mais leur peau était d'un olivâtre tacheté de pigmentations noires. Leurs membres spatulés s'épuisaient en brasses puissantes au sein de l'élément mielleux. D'autres espèces croisaient leur route, des sangsues de couleur écarlate, et des organismes étranges, sortes de poches d'ambre verte vibrionnantes – peut-être des algues.

Jemaël lui avait parlé de prodiges identiques à la surface, issus de « volcans mous ». Ils échappaient à toute prévision. Soupape de sûreté, saignée d'élimination de parasites... Aucune de ces hypothèses ne paraissait pleinement convaincante. Jemaël pensait à un banal dysfonctionnement du système d'irrigation du sol, comparable en quelque sorte à une rupture de veine.

La rive s'interrompait brutalement au bout de quelques mètres sur une paroi verticale de chaque côté, de sorte que s'il voulait continuer, Piérig serait contraint de traverser à la nage.

S'accroupissant, il trempa un doigt et goutta du bout de la langue le liquide visqueux comme de la colle. Prédominance d'essence d'ohlmaha et de turquoisine... La sève ne semblait pas malade, mais elle était trop épaisse pour qu'il puisse s'y risquer. Du reste, il ne savait pas nager. Il aurait toutes les chances de se noyer... ou d'être dévoré vif par des arnis carnassiers.

Comme il scrutait les bords, il repéra le radeau, flottant à un mètre de la rive, au pied de la paroi verticale. Quelque chose grouillait sous sa masse, des filaments emmêlés. Le liquide autour de lui tremblotait comme de la gelée.

Sa surface, vaguement translucide, permettait à trois personnes d'y tenir à l'aise. Elle était boursouflée, comme l'agglomération de centaines de petites boules. Piérig mit un moment à réaliser que ces billes n'étaient autres que des grappes d'œufs.

Ce devait être l'époque de la ponte chez les arnis. Combien avait-il fallu de poissons de sève pour produire une masse dépassant trois fois le poids de Piérig ?

Il était inutile de s'attarder davantage. Piérig pataugea jusqu'au radeau. Les trémulations environnant l'embarcation étaient dues à une couronne de cils affleurants, accrochés aux œufs périphériques, qui battaient au ralenti. Piérig grimpa à bord.

Comme s'il n'attendait que lui, le radeau commença à s'éloigner de la rive, poussé par ses cils vibratiles devenus subitement frénétiques.

Le radeau glissait à la vitesse d'un homme en marche. Piérig s'assit en tailleur sur le tapis flexible, redoutant que son poids ne crève les œufs. Mais leur texture élastique semblait pouvoir supporter un poids bien supérieur.

Il sortit de la grotte pour entrer dans une autre, plus profonde. Les

rives avaient disparu. La grotte végétale faisait comme un réservoir à moitié plein d'où pendaient, à mi-chemin, des lianes filasse – fines racines, ou hyphes de champignons étroitement entrelacées, pareilles à des cheveux nattés. De petites éminences jaunâtres crevaient la surface collante du lac. En passant près de l'une d'elles, Piérig fronça le nez. Ces grumeaux qui émergeaient, telles d'énormes mottes de beurre rance, résultaient d'une décantation d'essences grasses. Les prêtres utilisaient ces résidus pour fabriquer des cierges. Quelques arnis bataillaient sous la surface pour la possession de ces îlots de nourriture.

Piérig s'endormit de nouveau. En se réveillant, il crut que le radeau avait rétréci. Ce n'était sans doute qu'une illusion, mais quelques heures plus tard, il assista à un spectacle qui changea ses soupçons en certitude. La bordure extérieure du radeau se fragmentait, œuf après œuf, sous l'impulsion des cils accrochés à leur surface. À peine séparés, les œufs se déchiraient et des alevins en sortaient, longs comme le doigt et pourvus de sacs de réserves à la base de la tête.

Pendant son sommeil, le radeau avait continué de descendre le courant, qui le conduisait à travers une enfilade de cavernes. Une lumière de jade filtrait d'orifices qu'il ne pouvait voir.

Peu à peu, il comprit comment le radeau fonctionnait. Celui-ci se constituait d'œufs à différents degrés de gestation, les plus avancés se trouvant sur la périphérie. Ce qu'il avait pris pour un amas de filaments, sous ses pieds, fournissait de la nourriture aux œufs du centre, les plus petits, en capturant et en digérant certaines espèces d'arnis bien précises. L'apport nutritif permettait aux embryons de croître, et, à un certain stade de développement, il était stocké dans deux vésicules membraneuses.

Une fois que le pourtour s'était détaché, des cils vibratiles enroulés autour des œufs périphériques se déployaient pour prendre le relais. Le radeau était un organisme complexe, assurant sa propre existence.

Les bourrelets cireux, sans doute un précipité d'essence d'ohl, disparurent progressivement.

La faim et la soif commençaient à le tenailler. La chair des poissons de sève n'était pas comestible telle quelle. Il élaborait une technique, consistant à attraper les alevins au sortir de l'œuf, et à arracher leurs vésicules alimentaires situées de part et d'autre de la gueule. Le contenu ressemblait à du jaune d'œuf et en avait le goût, en plus salé.

Il avait pénétré dans une cavité plus large que les autres. Là, les longues tresses aériennes, tels d'immenses ancrages, descendaient jusqu'à la surface de sève, pour aller se perdre dans le fond.

« Les racines du monde », ne put-il s'empêcher de songer.

Le radeau mouilla plusieurs heures près d'un de ces piliers blancs,

avant de se remettre paresseusement en route.

Piérig retira le pansement sale de sa main gauche. Le moignon était recouvert d'une peau rose vif, qui paraissait extrêmement fragile. Mais cela ne lui faisait plus mal.

La luminosité devint lugubre. Peut-être le jour tombait-il, dehors. D'étranges volutes gazeuses s'amassaient sous les voûtes multiples. Piérig les vit descendre en se condensant, s'affaisser pour s'amalgamer en une mousse sale qui, au matin, s'évapora.

Une nouvelle séance de pêche parvint à calmer sa faim, mais pas sa soif. Sa langue avait gonflé. Le radeau avait encore diminué de taille.

La journée passa, monotone. L'obsession de trouver à boire dilatait les heures. L'ennui et la solitude lui pesaient. Il s'était habitué à la mauvaise humeur de Reva, à la loquacité du jeune chasseur et à l'impassibilité bienveillante d'Ancho. Il ne savait rien de ce dernier – sauf un soir, où le géant avait révélé avoir été atteint à l'âge de treize ans par une pelade qui d'ordinaire ne frappait que les arbres et qui s'appelait *Varéa*. Elle avait fait tomber ses cheveux en deux heures, mais, sans qu'on n'y comprenne quelque chose, s'en était tenue là.

— Allons, lança-t-il à haute voix, tu ne vas tout de même pas regretter les airs de flûte de Jemaël !

La plaisanterie ne le soulagea guère. Il tenta de se rasséréner en se disant que la liberté était à ce prix, mais sans cesse sa main venait caresser sa joue gauche, sillonnée de trois cicatrices parallèles – à l'endroit où, quelques jours auparavant, Reva lui avait planté ses ongles.

Le seul spectacle digne d'intérêt fut l'apparition furtive, à deux ou trois reprises, de serpents à tête de cobra de vingt mètres de long mais dont l'épaisseur n'excédait pas un doigt. Ils nageaient à fleur de peau du courant. Piérig les baptisa « serpents pleureurs » en raison de leur tête aux coins tombants attristant leur expression, bien que leur corps annelé parût tenir plus du lombric que du serpent. Sur une paroi de bois d'ivoirine que le radeau longeait, il reconnut un Mot amputé de deux lettres, SEMOJNU. Pourquoi l'Arche s'était-elle donné la peine d'exprimer un Mot, là où personne ne passait ? Il sourit en son for intérieur. « N'es-tu pas un passant, à ta manière ? » aurait répondu Reva fort sérieusement.

Au milieu du jour, il passa près d'une zone en ébullition, chassant un ballet désordonné d'arnis et de sangsues. De grosses bulles crevaient la surface, enflaient avant d'éclater en produisant des bruits de bouche. Piérig supposa que l'air à l'origine de cette éruption provenait de la voûte de la branche inférieure.

Lorsqu'il aperçut la rive en face de lui, il bondit de joie, mais celle-ci fut de courte durée. Ce qu'il croyait être la terre n'était qu'un

empilement de coques creuses et fracassées, encastrées les unes dans les autres pour former une île d'un dixième d'arpent. Des dômes de sève figée, fendillés comme du vieux vernis ne recouvrant que du vide. D'anciennes bulles d'air.

Ce n'était guère intéressant mais le radeau s'arrêta subitement. Piérig fut tenté de donner des coups de pied pour l'inciter à redémarrer, mais il préféra rester discret. Si le radeau possédait une quelconque conscience animale, même primitive, il chercherait à se débarrasser de ce passager clandestin, qui lui mangeait un tiers de sa progéniture.

Prenant son parti, il accosta précautionneusement, gardant toujours un œil sur le radeau. Si celui-ci se mettait en tête de repartir, il le bloquerait ici – ce qui était une perspective peu réjouissante.

Il fit le tour de la petite île, délogeant un serpent-bombarde – heureusement à court de projectiles – qui fila sans demander son reste. Les vapeurs fuligineuses stagnant au plafond de la grotte commencèrent à s'abaisser.

La fatigue tomba sur lui par surprise, le forçant à s'asseoir au fond d'une coque fendue dans le sens de la longueur. Il pensa à retourner au radeau, mais l'idée de se gorger de jaune d'œuf salé alors qu'il mourait de soif le fit se recroqueviller dans la coque.

Sans plus de préambules, il sombra dans l'inconscience.

VIII

La lande d'os

Au cri que poussa Reva, Ancho accourut. Il était nu mais tenait sa javeline d'une main ferme. Elle lui désigna le trou d'ashrim, mais s'interposa lorsqu'il se lança à sa poursuite :

— Il s'enfonce dans le territoire de sève ! Nous ne pouvons le suivre sans violer le tabou. Comprends-tu ?

Il hocha une tête hagarde.

— Qu'ai-je fait..., murmurait-il. Qu'ai-je fait...

Reva le regarda dans les yeux.

— Ne t'en fais pas. Nous n'étions pas nous-mêmes. L'Arpenteur a empoisonné notre nourriture. L'humeur de yarbrow a la faculté de libérer les démons que Dieu a enfermés au plus profond de nous à notre naissance. Heureusement, son action n'est que provisoire. Mais le mal est fait. Le sourcier est loin maintenant... Allume la pierre à feu lent, nous allons conférer.

Le colosse acquiesça d'un geste mécanique. Jemaël arriva en clopinant. Il semblait épuisé, et son visage était ravagé de tics.

Reva le mit au courant en peu de mots.

Le visage du jeune homme devint blême.

— Pourquoi ne pas t'être immédiatement lancée à ses trousses ? Que pouvons-nous faire sans sourcier ?

— Le territoire de sève est sacré, rétorqua Reva d'une voix glaciale. L'aurais-tu oublié, chasseur ?

L'autre parut près d'éclater. Sa voix devint sourde, et il martela ses mots.

— La loi s'applique à notre branche, mais aux autres ? Tu aurais dû profiter de ce doute. Piérig avait raison à ton sujet... Tu es trop intransigente, trop rigide, et cela aura été notre perte ! Mieux vaut s'en retourner, sans tarder une seconde de plus. Nous raconterons les nombreuses choses que nous avons vues.

En omettant bien sûr l'épisode de l'orgie dégradante. Reva fut debout en un instant, son coutelas à la main.

— Encore un mot et je te tranche la gorge ! Ancho, est-ce moi qui commande ?

Le géant n'avait pas bougé. Il balbutia quelque chose en passant une

main embarrassée sur son crâne lisse. Jemaël était d'une pâleur de cire. Accuser Reva lui avait beaucoup coûté.

— Bien, poursuivit-elle. À la moindre rébellion, je veux que tu l'abattes. As-tu compris ? Dans ce cas, dis oui.

— Oui, dit Ancho après une hésitation.

Les yeux obstinément fixés sur les maigres flammes bleutées de la pierre à feu lent, il n'osait regarder ni l'un ni l'autre. Jemaël, quant à lui, déglutit comme s'il avalait une grosse boule d'amertume.

— Bien, répéta Reva d'une voix conciliante en se rasseyant. Jem, je ne t'en veux pas pour ton mouvement d'humeur, car je sais quelle épreuve nous venons tous de subir. Il s'agit de l'oublier immédiatement, avant qu'elle ne nous détruise. Une tâche seule doit nous guider à présent : retrouver le sourcier.

Le dos courbé, Jemaël ne prononça pas une parole. Il semblait se désintéresser de la situation. Ancho jeta un coup d'œil au trou où avait disparu Piérig.

— Il est trop tard pour le poursuivre, fit-il remarquer. Il s'est perdu dans ce labyrinthe. Ou bien, plus certainement, est-il déjà dans l'estomac d'un ashrim.

Elle secoua la tête résolument.

— Évitions de tirer des conclusions hâtives. Un sourcier a des ressources qui nous sont inconnues.

— Quand bien même il s'en serait sorti, que pourrions-nous faire pour le retrouver ?

— Le terrier ashrim est le premier que nous ayons vu. Le territoire du ashrim se trouve donc plus loin. Nous n'avons qu'à suivre les terriers. S'il ne reparaît pas, nous continuerons...

Elle avait de plus en plus de mal à coordonner ses pensées. Le contrecoup de la drogue, évalua-t-elle.

— Il est trop tard pour faire quelque chose, dit-elle à ses compagnons, qui dodelinaient eux aussi du chef. Nous poursuivrons demain...

Avant de s'endormir, elle eut un frisson rétrospectif en songeant à ce qu'elle avait fait avec l'Arpenteur. Elle avait forniqué avec un animal... Il ne l'avait pas forcée, loin de là.

Elle devait dormir. Mais il lui faudrait plus d'une nuit pour oublier qu'elle y avait pris du plaisir.

Très vite, la profusion de fleurs et d'animaux se tarit. La lande changeait à vue d'œil. Ils traversèrent un bois de palmes molles ressemblant à des plumeaux auxquelles s'accrochaient, frileusement agglutinés, des oursins de forêt. Puis ils s'arrêtèrent.

Au début, ils crurent qu'un incendie avait eu lieu, ravageant toute vie sur plusieurs hectares, exfoliant les branchages, cuisant les murènes arboricoles au fond de leurs troncs creux, puis recouvrant tout de cendres blanches. Mais les incendies laissaient toujours une odeur caractéristique. Ici, ils avaient beau froncer les narines, l'air ne sentait rien.

Le pas incertain, ils avancèrent à travers la lande désolée, transformée en une croûte desséchée. Reva se dirigea vers un saule étrangleur. Le tronc, amidonné d'une carapace farineuse, un peu jaune, avait l'aspect d'un os. La ressemblance était si impressionnante qu'ils se turent, frappés de stupeur. La carapace laissait une trace de craie sur la main.

Reva leva les yeux, et eut un mouvement de recul avant de se rendre compte que ce qui pendait aux branches squelettiques n'était pas des crânes humains, mais des fruits enkystés.

Sans un mot, ils continuèrent leur chemin, suivant les terriers d'ashrim qui perçaient le sol çà et là. Ils dépassèrent une colonne évoquant un empilement de vertèbres gigantesques. Chacun ruminant les mêmes fluctuations d'esprit. Que s'était-il passé ici ? Ils réalisaient pourquoi ils n'avaient vu aucun être humain sur ce niveau. Ceux-ci avaient fui ces catacombes depuis longtemps, comme le clan du vieil Oulipali.

Les feuilles sous leurs pieds crissaient comme des tuiles. À mesure qu'ils s'enfonçaient dans l'étrange ossuaire végétal, la température baissait, grumelant leur épiderme de chair de poule. Ils se dirigèrent vers un puits brûlant, se trouvant à un quart de lieue, dont les abords paraissaient salis de taches de salpêtre. À leur stupéfaction, ils purent approcher à moins de dix pas du gouffre sans être asphyxiés par un souffle torride.

— Les puits brûlants ne rejettent presque plus d'air, fit Jemaël d'une voix saccadée. Se pourrait-il que Yeoué ait abandonné cette branche ?

Reva secouait la tête, cherchant désespérément une explication. Ancho tordait ses mains sans s'en rendre compte.

— Mieux vaut partir, partir tout de suite.

La végétation non ossifiée se résumait à des léponges rabougris et des moisissures jaune, ocre et rouge, qui faisaient comme une pelade aux arbres qu'elles recouvraient. De temps à autre, ils marchaient sur une galette noire qui s'avérait être une peau de carnégie vidée de son suc.

Une averse locale se mit à tomber non loin de là, moussant comme du savon au contact du sol. Cette fois, personne ne fit de remarque.

La nuit suivante, ils apprirent ce que la notion de froid signifiait. Le mot n'existait pas dans leur langue, quand cinq degrés différenciaient

l'hiver de l'été. Depuis la nuit des temps, Yeoué fournissait de la sève et une température toujours égale grâce aux puits brûlants. Mais la sève était devenue mauvaise, et les puits ne chauffaient plus. Ils durent se serrer l'un contre l'autre pour ne pas gretoter.

Le lendemain, ils repartirent après avoir mangé un hachis de feuilles fumées, et absorbé de l'eau-de-sève diluée. Il ne leur restait plus que deux gourdes, de quoi tenir une journée. Que feraient-ils, une fois bue la dernière goutte d'eau ? Là, se dit Jemaël sans trop y croire, ils seraient bien obligés de faire demi-tour.

Le paysage s'apparentait à un désert de pierre. Sous les tumulus, on devinait un arbre, un massif de ronces sous les bretzels calcifiés.

— La turquoisine séchée laisse des dépôts de tartre semblables à cette gangue, suggéra Jemaël. Ce qui arrive à la branche pourrait être le résultat d'une concentration aberrante de cette essence dans la sève.

Reva inspira violemment.

— S'il n'y a pas d'amélioration avant ce soir, nous reviendrons sur nos pas, dit-elle dans un souffle. Nous retournerons au village pour relater ce que nous avons vu, raconter notre défaite.

Ancho et Jemaël se regardèrent, n'osant y croire. La jeune femme s'était inclinée. Désormais, il leur fallait songer à trouver un moyen de faire le trajet inverse dans le pic central, ou bien se résoudre à l'escalader.

Une heure plus tard, les deux chasseurs déchantèrent. Une masse de verdure se profilait à l'horizon, isolée au sein de la lande rocailleuse.

Reva ne fit aucun commentaire, elle se contenta d'infléchir sa trajectoire. C'est à cet instant que se produisit l'accident.

Un craquement sec se fit entendre sous ses pieds, et elle s'engloutit soudain à leur regard. Il fallut trois secondes aux hommes pour se rendre compte de ce qui se passait, deux secondes supplémentaires pour réagir.

La même croûte uniforme avait recouvert le nid de frelons, le mettant à l'abri des regards. Lorsque Reva avait marché sur le piège, la pellicule friable avait cédé et elle avait été avalée comme par une trappe.

Son corps avait entièrement disparu. Les chasseurs se penchèrent sur la fondrière. Les mains de la jeune femme étaient plaquées sur sa figure, pour se protéger des piqures. Cela grouillait dans l'ombre.

— Allons-y, dit simplement Ancho.

Ils retinrent leur respiration, et chacun saisit le corps tétanisé sous une aisselle, hissa d'un seul mouvement. Quelques insectes s'en détachèrent pour tourbillonner autour des deux hommes qui le tiraient hors d'atteinte, à dix mètres de là.

Ils déposèrent Reva sur le sol. Celle-ci se replia en position fœtale et

se mit à geindre doucement. Jemaël se démena pour retirer sa cuirasse d'écorce.

— J'ai été piqué au bras, dit-il en tirant son poignard.

Se ravisant, il se pencha sur la jeune femme et prit son coutelas de boisfer. La bosse était là, sur l'avant-bras, près de l'articulation. Là où un frelon l'avait piqué, pendant qu'ils transportaient Reva. Il l'avait à peine senti, mais à présent, tout son bras lui semblait gourde. Les autres insectes s'étaient dispersés, ou étaient retournés au nid.

Il devait agir sur-le-champ, il le savait. Pour Reva, il était trop tard. Serrant les dents, il s'infligea deux estafilades profondes se croisant au centre de la bosse. Les coupures se gorgèrent de sang mêlé d'une sorte de lait. Il pressa la peau, et une bouillie d'œufs suinta. Il continua, jusqu'à ce que le sang redevienne rouge vif.

— Par Yeoué, celui-là s'est entièrement vidé l'abdomen, fit-il en crachant sur la blessure. Il n'en reste plus. Pauvre Reva... Et toi, tu n'as rien ?

Ancho fit non de la tête. Il avait retiré les vêtements de la jeune femme, et enlevait les cadavres de frelons encore fichés dans sa chair avec le plat de son couteau. La ponte tuait les insectes sur le coup.

— Il y avait plus de cent frelons shrapnels sur sa peau, dit-il en se relevant. On ne pourra pas retirer tous les lieux de ponte. D'ici là, les œufs auront éclos et les larves commencé leur travail de sape. Dans une semaine, elle sera morte.

Jemaël regarda le corps agité de frémissements, à ses pieds. Il faisait pitié. Avec ses œufs, le frelon shrapnel injectait un venin qui engourdisait les chairs. À partir d'une certaine dose, le venin s'infiltrait dans les veines et remontait jusqu'au cerveau, le plongeant dans la torpeur.

Il montra l'oasis de verdure, à une demi-lieue de là.

— Là-bas, nous pourrons nous occuper d'elle, et aviser de ce qu'il conviendra de faire. Portons-la chacun à tour de rôle, d'accord ?

Le colosse acquiesça d'un mouvement de tête. Il se chargea du corps en premier, tandis que Jemaël marchait devant lui, la besace sur le dos. Il auscultait le sol en le martelant tous les trois pas à l'aide de la javeline de son compagnon. Plusieurs fois, une résonance suspecte, susceptible de dissimuler un nid de frelons, les obligea à détourner leur trajectoire.

Ils pénétrèrent dans l'oasis. Celle-ci explosa à leur regard, proliférant à l'excès, comme pour racheter par la surabondance l'aridité environnante. Une foule d'oiseaux se partageaient les hautes branches avec des guivres et des arbalétriers, que Piérig appelait serpents-flûtes. Les plantes se répandaient sans frein, déréglaient la réalité dans leur accroissement monstrueux, tendant de toutes parts à

envahir l'espace, à le moisir, à en épouser tous les contours, tous les possibles.

Ils s'engagèrent dans un sous-bois d'oreilles de dildirs, et profitèrent de la trouée d'une clairière pour s'arrêter.

Jemaël entassa une brassée de foosh sur le sol, sur laquelle son compagnon installa Reva.

— Je vais lui inciser quelques piqûres, dit-il en sortant son poignard. Même si cela ne change pas grand-chose à ce qui l'attend, au bout du compte. Toi, va chercher de l'eau. Il faudra ébouillanter les blessures.

Une heure plus tard, Ancho était de retour, les gourdes pleines, portant une calebasse d'eau supplémentaire sur la tête. Jemaël avait préparé la pierre à feu lent. Ils placèrent la calebasse sur le feu, tandis que Jemaël reprenait sa besogne. Dès que l'eau se mit à frémir, il interrompit sa tâche, et fabriqua des bandages de mousse. Il versa l'eau bouillante sur sa propre blessure, avant de s'occuper de celles de Reva. Une vingtaine d'incisions parsemaient son corps, surtout au niveau des organes sensibles : le cou, le bas-ventre, les aisselles. Mais il y avait tant qu'il aurait fallu l'écorcher entièrement pour la débarrasser de tous ses œufs.

La nuit tomba, plus froide que la veille. Les deux hommes mangèrent en silence, et les lueurs du feu changeaient leurs visages poudrés par la lande poussiéreuse en masques mortuaires.

Aucun d'eux n'avait envie de parler. Si Reva succombait, il leur faudrait décider de continuer ou non. Cette responsabilité, ils n'en voulaient pas plus l'un que l'autre.

Le jour suivant, Reva cessa de frissonner. Mais elle claquait des dents sans discontinuer, bafouillant des mots qui n'étaient que des écorces sonores vides de sens.

Jemaël opéra une nouvelle série d'incisions, la dernière. À présent, cela devenait inutile. Les œufs étaient hors d'atteinte ; certains s'étaient infiltrés dans les muscles, d'autres sous les veines. Il aurait fallu autre chose que de l'eau bouillie : une sève particulière. Le sourcier aurait pu, lui, la trouver et la préparer. N'avait-il pas dit qu'il savait traiter ce mal ? S'il ne s'était pas enfui...

Le lendemain, les membres contractés de la jeune femme se détendirent un peu. Elle pouvait de nouveau parler. Sa voix rauque les surprit alors qu'ils déjeunaient.

— Mes sentiments ont prévalu sur mon sens du devoir. J'ai failli céder au renoncement. Telle est ma punition...

Une quinte de toux lui arracha ses derniers mots. Ils attendirent, oubliant de mâcher leur bouchée. Elle reprit son souffle, puis :

— Je me sais perdue... Purifiée de mes intérêts personnels, comme

ma propre vie. Demain, nous repartirons vers le bord du monde. Et nous rattraperons le sourcier.

IX

Les pêcheurs de sève

Piérig émergea à la conscience dans un déluge d'adrénaline. Le radeau ! Il avait abandonné le radeau, et celui-ci était parti en l'oubliant !

Il se redressa maladroitement au fond de la coquille renversée. La soif l'affaiblissait considérablement. Mais il avait paniqué pour rien, l'esquif attendait à un mètre du bord. Sitôt qu'il monta à bord, les cils se mirent en mouvement.

Dans la grotte suivante, le courant se divisa en une dizaine de petits bassins de couleur différente, délimités par des rangées de péristyles. Le radeau emprunta l'un des chenaux larges comme des rivières. La sève se modifia progressivement, prenant l'aspect d'un lait bleuté. Piérig en goûta, pour recracher immédiatement : cela évoquait de la glaise fortement diluée. De la turquoisine, une des liqueurs essentielles. Chaque cuvette agissait comme un ballon d'orgue à sève. Le bassin à sa gauche, un peu en surplomb, devait contenir de la liqueur d'aigre-doux avec, au fond, un substrat de mélasse. À droite, les nectars de flohl et d'efflohl sucré qui, combinés, donnaient l'essence d'ohl. Plus loin, la liqueur mahique et la liqueur hessique d'où émergeaient d'étranges algues tubulaires. Enfin, la plus légère, l'eau-de-sève. Piérig ragea que le radeau n'ait pas suivi ce dernier chenal. Il aurait pu apaiser la soif qui le taraudait.

La configuration particulière du terrain changea aussi subitement qu'elle était apparue. Liqueurs et essences se mélangèrent de nouveau, et le trajet reprit comme avant.

Le radeau aborda une vaste caverne allongée, aux parois recouvertes d'écorce, éclairée par la lumière du jour. Piérig leva la tête. Une fissure déchirait la voûte, laissant filtrer de maigres rayons jaunâtres comme par les trous d'une bouche édentée, ainsi qu'une fraîcheur incongrue.

Il remarqua un étrange édifice s'avancant du bord. La construction s'ancrait sur une pente raide s'enfonçant sous le niveau du lac. Elle semblait faite de racines aériennes, des harts incolores tressés et assemblés comme des rondins. Elle prolongeait une agglomération de maisons en forme de bulbes dont le toit se serrait en épi : l'extrémité des racines liées comme une botte.

Trois individus étaient accroupis, tête basse, sur le bord. Leur peau brillait comme du bois d'ivoire. Ils parlaient à voix basse, et tenaient quelque chose entre leurs mains.

Puis l'une des personnes releva la tête, un garçon d'une douzaine d'années entièrement nu, qui poussa un cri aigu en l'apercevant. Tous bondirent sur leurs jambes et disparurent dans le famil.

Une minute plus tard, cinq hommes surexcités en sortirent et se massèrent sur la grève. En dehors de piques de bambou acérées, ils ne portaient rien. Leur crâne était aussi chauve que celui d'Ancho, mais, à la différence de ce dernier, leur corps très musclé était dépourvu de toute pilosité. Ils conversaient dans une langue inconnue. L'un d'eux se détacha des autres, et brandit sa pique dans la direction de Piérig.

Un instant, il craignit qu'ils ne le prennent pour cible. À vingt mètres de distance, une pique ne lui ferait sans doute pas grand mal, mais s'il leur venait à l'idée d'utiliser des armes plus longues ?

Le radeau s'éloignait peu à peu du famil de racines.

« Pourvu qu'il ne stoppe pas maintenant », se dit Piérig en se mettant à transpirer. Après avoir longuement discuté, l'un des hommes plaça sa pique entre ses dents, et descendit la rive, se laissant ensevelir par la surface du lac. Ses intentions étaient claires, et Piérig comprenait à présent pourquoi leurs muscles étaient épais, et leur peau méticuleusement rasée : ces hommes vivaient comme les arnis, en nageant dans la sève. Les poils devaient constituer un handicap, en permettant à la sève de s'agglomérer, et de ralentir ainsi leur progression. De plus, se débarrasser de la pellicule collante était plus aisé sur un corps glabre. Leur musculature impressionnante témoignait de leur exercice quotidien au sein de l'élément visqueux.

Le nageur brassait la sève sans provoquer de remous, avec une économie de gestes extraordinaire. Piérig se demanda ce qu'il pouvait faire pour l'empêcher d'aborder. Il avait toujours sa lance de sourcier. Au vu des armes qu'ils arboraient, ces pêcheurs ne possédaient pas de boisfer. Peut-être ne savaient-ils même pas ce que c'était.

Le nageur n'était plus qu'à quelques brasses. Les autres regardaient attentivement ce qui allait se passer.

Piérig dirigea sa lance sur lui, et fit mine d'évaluer l'espace qui le séparait de lui, pour mieux la jeter. Le nageur hésita, puis ralentit sa progression avant de faire du surplace. Il ne semblait plus tellement pressé d'en découdre. À cette distance, Piérig ne pouvait pas le rater.

Le radeau continuait d'augmenter la distance entre lui et le famil. S'apercevant de cela, le nageur fit demi-tour et revint sur la rive. Un nouveau conciliabule s'engagea, mais l'embarcation était déjà loin.

Le famil disparut comme le chenal, s'amenuisant, faisait un coude. Piérig s'allongea comme il put sur le radeau dont la surface devenait

exiguë. L'air, subtilement, se corrompait. Tenaillé par la soif, il sombra dans une morne mélancolie. L'image de Reva l'obsédait. Il l'avait possédée, elle qui avait l'âme basse. Et il avait aimé cela, lui qui n'avait pas même l'excuse d'avoir absorbé de yarbrow. En examinant froidement la situation, il devait reconnaître qu'il n'en ressentait ni honte ni remords.

Qu'il serait prêt à recommencer si elle apparaissait devant lui.

« Quel Arpenteur tu fais ! » ricana-t-il, asséchant le peu d'autodérision qui lui restait encore.

Il se retourna, et aperçut des formes qui se déplaçaient sur la rive. Surpris, il s'accroupit pour mieux voir. Il y en avait quatre. Les quatre hommes qui avaient regardé leur compagnon nager vers lui. Ils avaient décidé de le suivre du bord.

Un sursaut d'angoisse lui fit provisoirement oublier sa soif. Si le radeau n'approchait pas de la rive droite, tout irait bien. Il pouvait espérer qu'une falaise se dresse brusquement, faisant disparaître la rive et les contraignant à abandonner. Mais il y avait peu de chances. Ils devaient connaître leur territoire. Peut-être savaient-ils qu'ils pourraient bientôt l'atteindre ?

L'air commençait à sentir mauvais. Bientôt, une peau se forma à la surface de la sève, comme si cette dernière avait caillé, gênant la progression du radeau. Piérig dut utiliser la pointe de sa lance pour fendre le film élastique qui opposait une résistance de plus en plus grande. Parfois, un arni remontait, et entreprenait de le grignoter par en dessous, afin de respirer ou bien de se nourrir. Si le radeau butait contre cet obstacle, il repartirait dans l'autre sens. Ou, pire, il pouvait s'échouer.

Les quatre hommes marchaient en file indienne, à son allure. Ils ne paraissaient pas pressés, mais leur acharnement était effrayant.

L'effort nécessaire pour déchirer la peau vidait Piérig de ses forces. Le radeau se frayait un chemin difficile. Pour comble d'infortune, les bébés arnis gigotaient dans les œufs extérieurs, annonçant une éclosion imminente. Dans quelques heures, Piérig risquerait le naufrage, l'esquif n'étant plus assez large pour supporter son poids.

Le temps s'écoulait avec une insupportable lenteur.

« Un jour se passe, et l'on vieillit d'un jour », se dit Piérig, se souvenant de cette maxime qu'il avait toujours trouvée particulièrement idiote. Il croisa un radeau bloqué par la peau élastique, dont les cils vibratiles ne remuaient plus. Étaient-ce des radeaux morts qui dégageaient ces relents nauséux ?

Ne pouvant plus résister au sommeil, il sombra dans des plages de semi-conscience dont il sortait quelques secondes après, le cœur emballé, la gorge en feu.

Puis il s'endormit complètement.

À son réveil, la peau de sève s'était refermée autour du radeau. Quelques minutes avaient sans doute suffi. Mais cette fois, il était bel et bien bloqué. À six mètres à peine, un autre radeau, plus grand, s'était lui aussi échoué.

Il jeta un coup d'œil au rivage. Les hommes à la peau ivoirine étaient là, couchés l'un à côté de l'autre. Lorsqu'il s'assit en tailleur, ils s'ébrouèrent et se levèrent lentement. L'un d'eux s'approcha du bord et tâta la pellicule élastique.

Piérig l'imita. Celle-ci atteignait presque un demi-centimètre d'épaisseur. Combien lui faudrait-il de temps pour se désengager et se découper un passage ? Il haussa les épaules. Dans quelques minutes, une nouvelle éclosion aurait lieu, et le radeau devenu trop lourd l'entraînerait par le fond. Ses yeux revenaient sans cesse au radeau voisin. Celui-ci était suffisamment large pour lui permettre de continuer. Mais comment l'atteindre ?

Il secoua la tête. Non, pas cela. La peau se déchirerait sous ses talons.

Oui, mais... En courant assez vite, seule une fraction de son poids s'exercerait sur la pellicule. La question était : était-il assez fou pour prendre ce risque ?

Les minutes suivantes lui prouvèrent que oui. D'ailleurs, avait-il le choix ? En restant ici, il se condamnait de toute façon.

Il assura la lance au bout de son bras. Un bon élan pouvait lui faire parcourir la moitié de la distance totale. Si la pellicule ne cédait pas, il se trouverait alors à deux enjambées de son but. Puis il cessa de penser, et sauta.

La peau se plissa à l'endroit où il atterrit. Piérig avait déjà rebondi lorsqu'elle se déchira en chuintant. Chaque pas l'enfonçait jusqu'au genou. Une enjambée, deux... Voilà, il y était !

Les pêcheurs de sève – ainsi qu'il les avait baptisés – avaient assisté à son action. Ils discutaient âprement, dans une langue gutturale où Piérig croyait saisir des mots, tout déformés : « estrangié », « kappti »... Leur ton indiquait qu'ils ne semblaient guère ravis, mais Piérig se dit que l'intonation de leurs voix n'était pas forcément la même et que là où il reconnaissait de la colère, il n'y avait peut-être que de la curiosité.

Ils s'interrompirent pour observer le sourcier qui tranchait la peau autour du radeau, puis détachait la couronne d'œufs extérieurs, crevant certains qui s'étaient opacifiés.

Il attendit que les cils se soient déployés, et recommença à jouer de la lance. Il ne se faisait pas d'illusions, le temps gagné n'était qu'un

répit. Sa gorge était aussi sèche que le fond d'un puits brûlant.

Le radeau commença sa lente progression. La voûte végétale se rétrécissait un peu plus loin. Les pêcheurs de sève s'étaient remis en route, mais ils ne tentèrent pas de l'intercepter. Piérig ne se sentait pas rassuré pour autant. Ils semblaient attendre une opportunité.

Il entra dans une nouvelle grotte, plus basse de plafond. La peau de sève enserrait des monticules de graisse poussant de la surface. Piérig sentit tout de suite que quelque chose avait changé. Sa peau se couvrit de chair de poule, l'atmosphère s'était brusquement refroidie.

Son escorte avait remarqué ce changement. Ils remontèrent le long de la paroi, jusqu'à mi-hauteur de la voûte. Piérig n'eut pas le temps de se demander pourquoi ils faisaient cela. Quelques instants plus tard, un filet d'eau tomba d'en haut, cognant la peau qui frissonna, à une vingtaine de brasses. Le cœur de Piérig bondit dans sa poitrine. De l'eau... de l'eau de ruissellement. Il déglutit une salive épaisse. Le filet ne tarda pas à grossir, crevant la pellicule élastique.

D'autres s'ajoutèrent à lui, plus de quinze dans toute la grotte. Très vite, ils se transformèrent en chutes et le niveau monta d'un pouce et demi. Piérig assistait à ce déchaînement élémentaire, dont la puissance faisait vibrer la surface du lac comme un tambour, dans un fracas de fin du monde. Une brume d'eau pulvérisée s'éleva du pied des chutes, gorgeant ses vêtements. Les piliers s'écrasaient pour former des poches d'eau au sein de la sève, et soulevaient des nuages de particules déposées sur le fond. Suivant l'onde de choc, la couche vernissée se lézardait, se fragmentait. En quelques minutes, il n'en resta plus rien.

La lumière se fit d'un coup dans son esprit. Dehors, il était en train de pleuvoir. Le trop-plein d'eau s'épanchait dans des gouttières naturelles, pour aboutir ici, dans ce réservoir envahi par la sève.

Les cils du radeau ne battaient plus qu'au ralenti. Les tourbillons au pied des chutes risquaient de le happer s'il s'approchait trop près, aussi louvoyait-il entre les poches d'eau. Piérig songea avec un frisson rétrospectif que son embarcation aurait pu se trouver sous un de ces piliers. Il avait eu de la chance.

Il parvint à récolter de l'eau au creux de ses paumes, et put enfin se désaltérer, à s'en ballonner l'estomac. Puis il remplit la canule de sa lance de sourcier. Des gouttelettes de sève ambrée flottaient dans les poches d'eau de pluie, ainsi que quelques arnis, aspirés et assommés par le maelström.

Puis, en l'espace d'une dizaine de secondes, les piliers se réduisirent à quelques gouttes.

L'averse était terminée.

Le niveau avait monté d'une quinzaine de centimètres. Derrière

Piérig, une poche d'eau avait crevé pour s'étaler à la surface de la sève, roulant sur elle sans adhérer.

Le sourcier tourna la tête vers la rive, et jura. Les pêcheurs de sève s'étaient mis à l'abri dans une cavité de la grotte. À présent, ils étaient ressortis et s'appêtaient à repartir.

Piérig s'accroupit, la lance sur les genoux. Il n'y avait plus rien d'autre à faire que guetter.

La puanteur ressentie avant d'entrer dans la grotte aux piliers de pluie revint à l'assaut. Un relent d'étable, qui s'aggravait progressivement. La sève se chargeait d'opacité. Les quatre hommes, sur la rive, devenaient nerveux. L'un d'eux parla aux autres, désignant alternativement Piérig, puis le courant en aval. Un autre lui répondit avec violence. Le premier, d'un geste rageur, écarta son contradicteur et se mit en marche : il retournait vers son famil.

« Plus que trois », pensa Piérig. Mais à trois, ils n'auraient tout de même aucun mal à le maîtriser ou le tuer.

Il ne fut pas long à s'apercevoir de ce qui avait décidé son poursuivant à déclarer forfait. La sève s'assombrissait et devenait gluante, tandis que la puanteur montait d'un cran. Les cils du radeau s'activèrent, le faisant ralentir subitement ; que craignait-il ?

Le courant augmentait, réduisant à néant les efforts de l'esquif. Il fut entraîné dans une nouvelle grotte, et Piérig découvrit ce qu'avaient senti avant lui son embarcation et les pêcheurs de sève.

L'étendue sur laquelle il s'engageait était morte. La sève avait pourri, entraînant la mort de toute la nature environnante. L'air était à peine respirable. Piérig enleva sa chemise, et la plaça en tampon devant son nez et sa bouche. La couche noirâtre, décomposée, recouvrant les bords était sans doute ce qui restait de ce que la sève avait compté de vie.

La traversée de la grotte fut épouvantable, mais les pêcheurs de sève continuèrent à le suivre. Piérig était certain, maintenant, qu'ils n'abandonneraient jamais.

Le lac suivant était mort lui aussi, mais une lente décantation avait précipité les éléments organiques en une vase épaisse comme du bitume, et la fétidité diminuait quelque peu.

Les parois s'étranglèrent de nouveau, à tel point que Piérig craignit un instant que ses poursuivants ne se risquent à nager autour de lui, comblant les quelques mètres qui le séparaient du radeau. Mais ils ne tentèrent rien, sans doute le courant leur paraissait-il trop fort. Il essaya de distinguer des sentiments sur leurs visages, mais ceux-ci restaient obstinément fermés – ou bien, il était incapable de les lire.

Le radeau pénétra dans un nouveau lac. Le stade de macération

s'était avancé. Les cils vibratiles cessèrent de battre, se racornirent et se détachèrent. Les pêcheurs de sève s'étaient écartés du bord. Piérig n'osa goûter à la sève, mais bientôt, une léthargie incompréhensible s'empara de son esprit. Tout devenait flou et irréel.

Sans raison apparente, il cria des insultes aux pêcheurs de sève, les provoqua à venir l'attaquer. Puis il vomit de la bile, et une soif ardente le reprit. Il fallait qu'il boive. *Qu'il boive de la sève...* Il se secoua, tâchant de comprendre malgré le peu d'intérêt qu'il éprouvait de penser. Il ne devait pas se laisser aller ! Des effluves empoisonnés obscurcissaient son cerveau. C'était la sève la coupable. La couche supérieure, riche en ohl et en liqueur de hessa, avait fermenté, se transformant en alcool. Cela expliquait son comportement absurde. Rien de plus simple.

Le courant s'amplifiait imperceptiblement. Le radeau se contentait de dériver. Était-il saoul, lui aussi ? Les pêcheurs de sève, quant à eux, paraissaient bien supporter les émanations alcoolisées ; leur démarche ne vacillait pas.

— Grand bien vous fasse, grogna-t-il en dodelinant de la tête. Le bord du monde ne doit plus être loin...

Il s'allongea, les bras en croix. Le fil du temps s'embrouillait sous son crâne, ses oreilles bourdonnaient sur une note grave. Une éternité plus tard, il se rendit compte qu'un grondement sourd lui parvenait, loin devant. Il souleva une tête de plomb, afin de vérifier si les pêcheurs de sève l'escortaient toujours. Ceux-ci marchaient avec opiniâtreté, sans échanger un mot. Le bourdonnement et le courant avaient augmenté d'intensité.

Des exhalaisons urticantes le firent éternuer. La nature de la sève avait changé, l'alcool avait tourné au vinaigre. En quelques minutes, les émanations le dégrisèrent et il se mit en tailleur.

Puis il écouta le gouffre qui grondait au bout du tunnel.

Il n'avait pas le choix, il devait accoster sans attendre. L'écho d'une chute lui parvenait, de plus en plus fort. Mais comment faire ? La rivière faisait une dizaine de mètres de large, environ six mètres l'éloignaient de la rive opposée à celle des pêcheurs de sève. Il ne pouvait sauter dans la sève, quelques secondes suffiraient pour qu'il se noie. Même les pêcheurs de sève ne s'y aventureraient pas, malgré la faible distance qui les séparait de lui.

Quand l'idée lui vint, il se maudit de ne pas l'avoir eue avant. Saisissant sa lance près de la hampe, il détacha la rangée d'œufs excentrique, du côté de la rive des pêcheurs. Quelques secondes plus tard, les cils vibratiles dressés battirent avec frénésie, agressés par le vinaigre. Le radeau se déporta lentement. Aurait-il le temps ?...

Les pêcheurs de sève observaient son manège avec attention. Ils

devaient marcher d'un bon pas pour rester à son niveau. Puis les cils s'immobilisèrent les uns après les autres.

Le grondement se changeait en rugissement. Piérig n'attendit pas qu'ils se détachent. Il creva un deuxième rang d'œufs d'arnis, regarda avec angoisse les cils vibratiles se déployer paresseusement. Quatre mètres le séparaient encore du bord. Les vaguelettes de sève se peuplaient de lourdes bulles d'air.

À trois mètres, Piérig arracha les œufs ralentissant le travail des cils. Il pagaya avec ses mains pour accélérer la cadence. Un vacarme humide emplissait le tunnel. Les mousses phosphorescentes tapissant le plafond luisaient avec plus de brillance dans l'air turbulent. Un parfum âcre de sève remuée montait du courant.

Il entendit les cris des pêcheurs de sève, leva les yeux.

Le chenal s'affaissait brusquement, comme coupé par un mur. Environ une minute l'espaçait du sommet mousseux de la chute. Ses yeux allèrent vers le bord. Un peu plus de deux mètres. Il n'avait plus le temps de calculer son élan. Ramassant ses jambes sous lui, il sauta, enfonçant ses pieds joints dans cinquante centimètres de sève. Ses mains mordirent le sol tout proche. Avec un « Han ! » sonore, il s'arracha de la succion du liquide séreux.

Pendant une minute, il se contenta de respirer, laissant la sève s'écouler lentement de ses mollets et de sa cababe en lambeaux sur l'herbe blanche. Puis il porta son regard du côté de ses poursuivants. Ceux-ci s'étaient postés sur la crête avançant en surplomb du torrent. Ils parlaient très fort, mais le fracas provenant d'en bas noyait leurs propos. Dès que l'un d'eux désigna le plafond de l'index, Piérig comprit ce qu'ils comptaient faire et grimaça. Un portique de matière ligneuse enjambait la chute de sève. En rampant sur la face supérieure, ils pouvaient le franchir. Était-ce cela qu'ils avaient attendu ? Ils connaissaient certainement ce passage, paraissaient regretter de n'avoir pas su anticiper l'action de leur proie en allant poster l'un des leurs de l'autre côté.

Sans perdre de temps, Piérig se mit en route. Il ne pouvait aller plus loin, et se retrouvait contraint de remonter le courant. Durant son voyage sur le radeau, il avait repéré plusieurs bifurcations, des dizaines de minuscules affluents qui venaient s'annexer au flot principal. Là, sans doute pourrait-il se fondre dans l'entrelacs de ramilles, de radicules et de lianes feuillues... si ses poursuivants ne le rattrapaient pas avant, ajouta-t-il pour lui-même en voyant le premier d'entre eux entreprendre la traversée.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Un kilomètre plus loin, une ouverture s'ouvrit sur un tunnel obscur. Celui-ci s'incurvait doucement vers le haut. Piérig jeta un coup d'œil en arrière. La vue portait à trois

cents mètres et ils n'étaient pas encore là. Mais la résonance de leurs voix roulait jusqu'à lui, les rappelant à son bon souvenir.

Jusqu'ici, il était parvenu à conserver son avance. Pendant deux jours, les pêcheurs de sève n'avaient pas dormi afin de ne pas le perdre de vue, mais ils ne pouvaient dépenser l'énergie nécessaire pour combler d'un seul coup leur retard. Toutefois, Piérig était un piètre marcheur, et ils grignotaient lentement l'écart.

S'il continuait le long du chenal, les autres croiraient qu'il aurait pris le tunnel ascendant pour rejoindre la surface. D'un autre côté, il ne retrouverait peut-être pas d'occasion semblable avant des lieues.

La sève glougloutait à un mètre de lui. Piérig lui jeta un dernier regard, puis il entra dans la galerie sombre, tapissée d'une herbe blanche comme celle qui poussait sur les bords du canal, mais vaguement lumineuse. Très vite, l'allée cessa de grimper. Elle redescendit sur deux cents mètres, remonta. Bientôt, des strates devinrent visibles : les anneaux de l'Arche.

La galerie se garnissait d'une flore étrange et pâle. De gros loirs s'enfuirent à son approche sans chercher à l'attaquer. Aux premiers bouquets de carnégies, il sut que la surface n'était plus loin. Il se mordit les lèvres. Déboucherait-il dans un réseau souterrain ashrim ? C'était probable, et il ne se sentait pas de taille à renouveler son exploit.

« Allons, se dit-il en haussant les épaules. Je crois que je préfère encore un ashrim à ces fous acharnés. »

Une vrille lui traversa soudain la hanche et il s'arrêta, cisaillé par un point de côté. Plié en deux, il fit deux pas en hoquetant, puis s'effondra. Ses jambes ne le portaient plus. Durant trois minutes, il laissa son cœur se calmer, s'efforça de discipliner son souffle.

La pointe de souffrance diminua. Alors qu'il se remettait debout, il entendit le pas cadencé de ses poursuivants. Un gémissement s'échappa de ses lèvres et il se mit à courir. Il avait perdu toute son avance. Les pêcheurs l'avaient vu, et accéléraient. Ils paraissaient exténués et lançaient leurs jambes mécaniquement, néanmoins ils allaient aussi vite que lui.

La galerie se resserrait en un long couloir lignifié, légèrement voûté. Piérig clopinait, les oreilles emplies du rugissement de sa propre respiration. Des marches naturelles rehaussèrent le sol, rapprochant le plafond. Une brise infime caressa ses cheveux. Un appel d'air ascendant...

Une main sur son épaule lui donna un coup au cœur. Il se cabra brutalement, lançant sa jambe en arrière. Son pied rencontra une chair dure, et l'autre poussa un grognement en trébuchant. Piérig ignorait où il l'avait touché, mais son coup n'avait guère porté. Il tourna la

tête, tout en continuant à trotter. En tombant, l'homme avait bloqué les autres, qui étaient en train de le relever.

Puis son regard rencontra une grappe sombre grumelant le plafond arqué. Des carnégies par dizaines, par centaines. Piérig les voyait vibrer, alertées par le déplacement d'air. Il retint son souffle. Les carnégies gonflées d'acide devaient périodiquement se vider afin d'éviter d'éclater. Alors, la moindre alerte pouvait déclencher le jet. Son nez se mit à le démanger terriblement, mais il s'abstint de se gratter, imaginant la douche subite ruisseler sur ses épaules, dissoudre sa cabane en moins de temps qu'il n'en faut pour compter jusqu'à dix, puis s'attaquer à la peau, racornissant les poils. Celle-ci finirait par s'en aller en lambeaux...

Les autres les avaient vues eux aussi, et avaient freiné dans leur élan. Six mètres les séparaient de leur proie. Le premier risqua un pas, mais Piérig le stoppa en levant sa lance vers le plafond. S'il crevait une carnégie, il se produirait une réaction en chaîne qui les tuerait tous.

Il recula lentement, tout en regardant l'autre dans les yeux. Le regard brun de l'homme chauve n'exprimait rien qu'il fût en mesure de comprendre. Piérig ignorait ce qui poussait ces hommes à le poursuivre. Avait-il enfreint un tabou, en s'installant sur un radeau d'œufs fécondés ? C'était fort possible. Peut-être le premier de ces hommes avait-il tenté d'entrer en communication avec lui, et qu'il avait interprété ce geste comme une menace.

Il ne le saurait sans doute jamais. Levant le nez, il vit que la colonie de carnégies s'achevait juste au-dessus de lui. S'il pivotait et se remettait à courir, les autres l'auraient rattrapé en dix secondes. Il tendit la main, paume en avant, indiquant à ses poursuivants de regarder. Délibérément, il enfonça sa lance dans le bulbe d'une jeune carnégie. Puis il fit un bond en arrière, afin d'éviter d'être aspergé. Il y eut un flottement parmi les pêcheurs de sève. Puis, d'un seul mouvement, ils firent volte-face et détalèrent de toute la puissance de leurs jambes.

Le champignon éventré dégorgea une nuée rougeâtre et nauséabonde, qui gicla sur ses voisines. Les carnégies touchées éclatèrent à leur tour. Bientôt, le flot devint une pluie dévorante dont les gouttelettes grésillaient furieusement au contact du bois. Piérig remonta le corridor naturel, toussant à s'en crever les poumons. Des larmes coulaient de ses joues et de son nez. Il lava ses yeux avec l'eau contenue dans sa lance, but le reste. Les pêcheurs de sève avaient disparu. Il partit sans se retourner, sachant qu'il ne les reverrait jamais. Il faudrait plusieurs heures avant que le passage ne redevienne praticable.

Déjà, la pluie corrosive s'épanchait.

La galerie débouchait sur un lacis d'énormes fibres végétales. Piérig se reposa, puis il grimpa le long de ces passerelles inextricables, plus ou moins rigides. Le soleil perçait une sorte de croûte qui s'effritait par endroits.

Le sourcier parvint aisément à la surface, où un vent frais le fit frissonner. Dès qu'il eut mis pied à terre, ses yeux englobèrent le paysage. Le bord du monde était tout proche. La croûte s'écaillait et se désagrégeait à un kilomètre sur sa gauche – le bord de l'Arche. À l'horizon, des essaims d'héliofucus emportés dans leur cycle migratoire dérivait vers le chaos, soutenus par leurs feuilles sphériques en forme de ballons leur servant d'aérostats. Piérig avait traversé toute cette branche de l'intérieur ; il y avait passé plus de temps qu'il ne l'avait cru.

Cette croûte grise et pulvérulente l'intriguait. Il se pencha, et en détacha un morceau comparable à du bois-de-grès, mais d'une grande légèreté.

À droite, une masse vert cru faisait une tache de couleur dans l'étendue aride. Il dirigea ses pas dans cette direction.

Il n'éprouva qu'une surprise modérée en apercevant un point noir, une silhouette minuscule qui se détachait de la tache verte.

Guère de surprise non plus, lorsqu'il reconnut celui qui venait à sa rencontre.

Il regarda Ancho arriver, et lui tendit sa lance.

X

Le bord du monde

Les lèvres réduites à un pli blême, Ancho déroula une corde qu'il portait autour de la taille, et en fit une laisse qu'il attachait au cou de l'Arpenteur. L'expression de son visage trahissait la haine qu'il éprouvait à son égard. Piérig comprenait cela. Il s'était comporté en ennemi, et seule la valeur qu'il avait encore aux yeux du colosse empêchait ce dernier de le percer sur-le-champ de sa javeline.

Ils se remirent en marche vers la tache verte. Ancho allongeait ses pas à dessein, obligeant son prisonnier à trotter à sa suite, pour ne pas se faire étrangler par la laisse.

Au bout d'un quart d'heure, Piérig en eut assez. Il prit une longue inspiration, puis s'arrêta brutalement. Le chanvre se tendit en lui mordant le cou. Le sang coupé, sa vision se remplit de taches noires papillotantes et il tomba à genoux.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? lança le géant d'une voix rude.

Il s'approcha de Piérig et desserra la corde.

— Je suis seul depuis des jours, prononça le sourcier, et j'ai envie de parler. Interroge-toi si j'ai réellement mérité les reproches que tu me fais.

Ancho le fixa, interloqué, puis son visage se décontracta quelque peu.

— Ta fuite a été néfaste pour nous. Vois comme la branche est morte. Cela est de même partout, à l'exception de quelques oasis de verdure où la vie, curieusement, s'est concentrée. C'est grâce à elles que nous avons trouvé la force de continuer jusqu'au bord du monde. À mi-chemin, Reva est tombée dans un nid de frelons shrapnels. Elle a été piquée en de multiples endroits. Demain au plus tard, les œufs auront éclos et les larves libérées commenceront à ronger sa chair. Quand la douleur sera trop forte, nous serons obligés de la tuer.

Piérig ne se faisait guère d'illusions sur ses chances de survie, une fois la mission terminée, qu'ils aient ou non réussi. Mais son cœur se serra à l'annonce de l'accident. Il ne pouvait laisser la jeune femme agoniser de la sorte.

— Il existe une décoction de sève qui peut interrompre le cycle d'évolution des dissiles, ce que vous appelez frelons shrapnels. Sans doute est-il trop tard, mais nous aurons essayé...

— Tu n'aurais pas eu le choix de toute façon.

En cours de route, Piérig lui demanda comment il l'avait rattrapé si facilement. Ancho avoua que le hasard seul était responsable : ils s'étaient contentés de marcher droit devant eux. Si le chehal de sève avait obliqué dès le départ, Piérig ne serait pas entre ses mains, en ce moment.

Ancho eut du mal à croire le récit que Piérig lui fit de son propre voyage.

— Tant de sève, alors qu'en haut tout est desséché... N'as-tu pas été sujet à des hallucinations ?

Piérig secoua la tête.

— Je pense qu'en temps normal, il m'aurait été impossible de naviguer sur la nappe souterraine, le niveau étant beaucoup plus haut. Maintenant que j'y pense, certaines marques sur les parois auraient bien pu indiquer le niveau précédent...

Les traits d'Ancho reflétaient son scepticisme. Il refusa catégoriquement de croire à l'existence des pêcheurs de sève, même lorsque Piérig lui montra les manches de sa cababe éclaboussées par quelques gouttes de suc de carnégie, sa peau flétrie.

— Ton imagination délire, sourcier ! Tu as frôlé une carnégie d'un peu trop près en remontant le tunnel dont tu m'as parlé tout à l'heure.

Piérig ne chercha pas à dissiper ses doutes. Cela n'avait pas d'importance.

— Nous sommes réunis de nouveau, quoique cela ne m'emballer guère. Te promettre que je ne m'évaderai plus, pour m'ôter ce satané harnais, serait des paroles gaspillées. Mais le bord du monde est devant nous et le mystère reste entier, bien que je commence à déceler une part de vérité. Que compte faire Reva, maintenant ?

Ancho ne répondit pas.

— Est-elle en état de discuter ?

— Sa résolution est inébranlable.

— Et la vôtre, à Jemaël et à toi ? Cette femme est une exaltée et tu ne l'ignores pas. Jemaël le sait également, mais...

Ancho donna un coup violent sur la laisse, lui coupant la respiration.

— Tais-toi, Arpenteur ! Tu mens, comme tu m'as menti en prétendant que notre Créateur a placé des hommes dans le ventre d'une branche, comme des ashrim !

Piérig haussa les épaules sans répondre. Il ne le convaincrait pas, car ses révélations heurtaient la fidélité religieuse du colosse. D'ailleurs, ils arrivaient à la lisière de l'oasis. C'était là qu'ils avaient fixé leur campement. Ancho et Jemaël avaient fabriqué une cabane grossière sans fenêtres, faite de rondins équarris à la hâte et cimentés

de mélasse de sève débrutie.

Jemaël leur fit un accueil enthousiaste qui réchauffa un peu Piérig. Il avait l'air fatigué ; Ancho lui avait avoué qu'il y avait de nombreuses nuits qu'ils ne dormaient pas.

Reva gisait dans la cabane. Précédé d'Ancho, Piérig entra.

Une couverture avait été jetée sur ses épaules. Elle leva une tête pâle, aux yeux injectés de sang. Des scarifications mal refermées gonflaient son cou et sa gorge.

« Elle me tuerait sans hésiter. Pourquoi lui sauverais-je la vie ? La laisser à son sort ne serait que rendre justice à mon clan, et peut-être préserver ma propre vie. »

Mais ses arguments reculaient devant l'image pitoyable qu'elle offrait.

— C'est bon, dit-il. J'irai chercher ce qu'il faut. Cependant, ne vous attendez pas à un miracle. Ma décoction ne tuera pas les larves. Elle les endormira, mais elles continueront leur taraudage de taupe.

— Alakree nous aidera, décréta Ancho. Partons immédiatement.

Ils sortirent du campement et s'enfoncèrent dans l'îlot de jungle. Ancho tenait toujours la laisse, mais ne tirait plus dessus. Il fallut deux heures à Piérig pour localiser une veine et installer un drain. Ancho découpa un bambou de l'épaisseur d'un chêne liège, l'évida et le colmata afin de stocker cinquante gallons de sève. Deux autres heures furent nécessaires pour en extraire une outre de gomme d'hessa, et une autre de liqueur d'aigre-doux.

Piérig attacha les outres ensemble et les suspendit à son cou.

— En les mélangeant dans un chaudron, j'obtiendrai une contressence. La gomme hessique possède des vertus balsamiques, nerviniques et céphaliques. Il faudrait plusieurs jours pour parvenir à une contressence pure, mais le temps nous manque.

Ils revinrent au camp, et Piérig fit chauffer les extraits à petit feu dans une calebasse, en les mêlant progressivement.

Ancho fit couler la sève cuite dans des gourdes qu'il referma soigneusement, ne laissant qu'un fond de calebasse.

— Nous serons tranquilles pour des semaines... si Reva ne meurt pas avant.

Piérig pénétra dans la cabane. Reva n'avait pas bougé. Elle ouvrit les yeux au bruit qu'il fit. En voyant la calebasse, ses paupières battirent une seule fois. Le sourcier s'accroupit à ses côtés, et repoussa la couverture.

Il déglutit. Tout son corps était marbré de taches noires pareilles à des ecchymoses et de balafres violettes en croix. Il demanda à Ancho et à Jemaël de lui prêter main-forte, en tenant les bras et les jambes de la jeune femme. Puis il appliqua la pâte gommeuse encore tiède sur

chaque piqure, massant quelques secondes pour faire pénétrer le remède. La peau de Reva se couvrit de gouttelettes de sueur, mais elle ne cria pas.

Enfin, Piérig retomba sur le côté.

— J'ai fini... Combien de temps cela a-t-il duré ?

Jemaël recouvrit Reva, qui grelottait, de la couverture.

— Environ une heure et demie ; le soleil se couche.

Le ventre de Piérig criait famine. Il mangea malgré la fatigue, les autres se contentant de boire à l'outre avant de se coucher à même le sol de la cabane. Avant de s'endormir, il s'aperçut qu'Ancho avait lié la laisse à son poignet.

Le lendemain matin, tout le corps de Reva était brûlant, mais elle avait repris des couleurs. Elle se déclara capable de se rendre au bord du monde. Là, au seuil du chaos, ils tenteraient de découvrir ce qu'il en était sur les autres branches.

Ses compagnons la regardèrent avec des yeux ronds.

— Il faut passer outre certaines règles sacrées, si nous voulons voir aboutir notre quête, ajouta-t-elle en prenant la tête du groupe. Nous frôlerons le chaos pour mieux voir la vérité.

Ancho la regarda d'une drôle de manière, tandis que Jemaël se contentait d'un sourire en coin. Une demi-heure plus tard, la lande commença à se morceler. Le terrain praticable se réduisait à des bandes de plus en plus minces.

— Yeoué dispute son ordre au chaos, disait Reva. Les racines forment un rempart, ce sont comme des mains qui repoussent le néant.

Piérig n'émit aucun commentaire. Reva avait peut-être raison, mais ce qu'elle prenait pour une vérité avérée n'était pour sa part qu'une image, une vision frappante. Yeoué – l'Arche – n'était qu'un organisme vivant, certes extrêmement complexe et de nature divine, au même titre que les créatures humaines. Comme ces dernières, il obéissait à des règles aveugles, relevant des interactions physiques et corporelles.

Au-dessus de leurs têtes, des centaines d'héliofucus flottaient vers le soleil. Pour pouvoir continuer, le groupe prit l'allure d'une colonne. Ils descendaient une bande de terre étroite qui traversait des terrasses plates, délimitées par des racines s'élargissant en spatules. Entre ces balcons tordus cascasant les uns sur les autres, ils distinguaient le gouffre vert ouvrant sur la branche inférieure. Un vent glacial agglutinait leurs muscles sur les os, leur conférant une démarche raide, et dénudait les arbres de leur feuillage.

Aucun d'eux n'osait parler : un phénomène surnaturel faisait naître des concrétions de buée de leur bouche, sitôt dissoutes. Étaient-ce des

mots gelés qui s'échappaient de leur gorge ? Piérig devait reconnaître que ce n'était pas invraisemblable. Tout était possible, dans cette contrée sacrée où les lois habituelles s'abolissaient.

Ils dépassèrent une cosse en forme de dôme, où un famil entier aurait pu élire domicile. De son sommet s'envolait, de temps à autre, un héliofucus. Celui-ci avait l'aspect d'une rave allongée, soutenue sur sa face supérieure par une grappe de ballonnets verts et nervurés comme des feuilles, et d'où pendait un fouillis de radicelles-crampons. Nul ne connaissait exactement le processus complet du cycle migratoire de la plante.

Le chemin devint une racine nouvelle sur laquelle ils s'engagèrent, le pas incertain, battus par les vents. D'un geste frigorifié, Piérig demanda la lance à Jemaël, faisant le signe de s'en servir comme bâton. « D'accord ! » articula ce dernier en lui tendant l'outil de sourcier. Piérig s'en saisit.

À partir de cet endroit, la racine se ramifiait en tiges surplombant l'à-pic.

— Nous voici au bord du monde ! déclara Piérig, mais le hurlement du vent emporta ses paroles.

Il se pencha vers le gouffre.

Depuis combien de générations un être humain n'avait-il fait ce geste ? Piérig l'ignorait, mais cela faisait plus longtemps que la plaque de cire la plus vieille qu'avait pu consulter Masir. D'abord, il ne vit qu'une perspective inégale de branches empilées, avançant leurs franges de racines effilochées dans le vide. Puis son regard vacillant porta plus bas. Bien plus bas.

La hauteur était telle que les nuages semblaient glisser en rase-mottes au-dessus de Ventremonde où s'ancrait l'Arche, pareils à des lambeaux de coton dérivant sur l'eau claire d'une feuille-entonnoir. La surface du sous-monde n'était pas crevée de cratères bouillants, comme l'avait prétendu Masir. Elle offrait un relief de plaines striées de lignes brisées bleues – des rivières d'eau.

— Maintenant, vois ta vérité en face ! hurla-t-il par-dessus le vent.

Et il recula, laissant la place à Reva.

La jeune femme ne resta qu'un bref moment. Presque immédiatement, elle se détourna. Jemaël et Ancho regardèrent à leur tour.

Sans se consulter, ils firent demi-tour. Dès qu'il put parler, Piérig lança à Reva, le ton chargé d'ironie :

— Dis-nous ce que nous devons faire, à présent ! Eh bien, parle !

Elle paraissait déboussolée. Il voulut la secouer, mais Ancho le retint avec sa laisse. Le sang monta au cerveau de Piérig. Il saisit la corde et lui imprima une violente secousse. Le bout échappa aux

maines d'Ancho, qui s'élança pour le lui reprendre. Son élan se cassa soudain.

Et il regarda sa poitrine, où saillait le manche de la lance sur lequel il s'était empalé.

Piérig ne réagit pas tout de suite. Ses yeux allaient du torse du géant à son visage, qui ne traduisait qu'un sentiment d'incompréhension.

— Oh non...

Il lâcha la lance fichée entre les poumons, et le colosse s'abattit en travers du chemin. Son geste instinctif de lever sa lance l'avait amené à tuer... Il n'en avait pas eu la volonté.

Il se rendit compte que les autres ne chercheraient pas à comprendre. Ils allaient le tuer à son tour.

Ses jambes entrèrent en action, et il se retrouva en train de foncer vers le bulbe à héliofucus. Les compagnons d'Ancho réagirent avec un temps de retard. Jemaël poussa un cri et se lança à sa poursuite, suivi de Reva qui progressait plus lentement.

Aiguillonné par la peur, Piérig gravit le dôme en prenant appui sur des feuilles plates évoquant des ardoises. Un large orifice permettait de laisser partir les héliofucus que la cosse mûrissait en son sein.

Il se retourna – Jemaël était au pied du dôme et entreprenait son escalade. Il était acculé. Sous l'emprise d'une inspiration, il retira la corde de son cou, et en ceignit sa taille. Il se pencha sur l'orifice.

Un héliofucus montait rapidement de l'ombre. Piérig tendit le bras et interrompit son ascension. La grappe de ballons se mit à balloter, indécise. Il s'accroupit et passa la corde autour de l'espèce de navet chevelu, sous les ballons. Jemaël était à mi-distance, dans cinq secondes il serait sur lui.

Piérig se redressa, permettant aux ballons de la plante de jaillir dans l'air. Il empoigna à pleines mains les radicelles-crampons. La corde qui le liait à l'héliofucus lui scia les reins, et ses pieds décollèrent du sol. Il s'élevait lentement.

Jemaël agrippa sa cheville. D'une détente brusque, Piérig lui décocha un coup de pied au visage. Le chasseur étouffa un grognement et lâcha prise. Déséquilibré, il dévala sur le dos, en une longue glissade, la pente bombée du bulbe. Il n'eut pas le temps de se raccrocher à quelque chose. L'espace séparant le dôme du chemin l'avalait.

Piérig dérivait à deux mètres du sol, mais Reva ne pouvait l'atteindre, car il s'éloignait du chemin, obliquant par les terrasses en direction du vide. La jeune femme se trouvait à présent au sommet de la cosse.

Trois minutes plus tard, un courant froid infléchit la trajectoire de la plante aérienne qui se trouvait au bord du monde. La température

de l'air tombait à une vitesse vertigineuse, transformant les poumons
de Piérig en blocs de glace.

Ses doigts blanchirent sur leur prise.

Il tombait vers le sous-monde.

Vers Ventremonde.

XI

Osi

Quand il revint à lui, il réalisa qu'il était couché sur le dos. Il lui était impossible de faire un mouvement. Seuls ses yeux fonctionnaient.

L'héliofucus avait disparu, ainsi que la corde. Sans doute s'en était-il débarrassé, dans un état de semi-conscience. À présent, les souvenirs lui revenaient. Son interminable errance glacée dans le chaos turbulent, cramponné à la plante vagabonde...

Il avait traversé les nuages, les membres tétanisés et pouvant à peine respirer un air devenu subitement trop rare. Le nez encombré de sang, les oreilles bourdonnantes, il avait vu défiler devant ses yeux éperdus des monstres volants issus du chaos, des créatures femelles ou androgynes. Il avait hurlé pour les écarter de sa chute, et ses cris étaient des caillots de sang – et les créatures s'étaient enfuies au-delà de ses sens.

Et le blanc s'était effacé, et Ventremonde avait bondi vers lui, *trop vite*...

Les sensations lui revenaient. Ses mains... elles pouvaient bouger. La peau de Ventremonde – les doigts de Piérig agrippèrent une poignée de terre –, cette peau était constituée d'une infinité de grains minuscules d'un compost meuble, comme des copeaux de bois réduits en poudre. L'herbe autour de lui était cassante, d'un vert écru. Quel sol étrange !

Ses yeux descendirent jusqu'à ses jambes, et le dernier souvenir se mit en place : le craquement de bois mort, quand ses jambes avaient percuté le sol, se rompant à l'unisson et l'engloutissant dans le néant...

Il était allongé sur le flanc d'une colline douce. Ses membres inférieurs gisaient, disloqués. Un élanement indéfini en sourdait, mais il n'avait pas mal à proprement parler. L'air n'était plus glacé comme en haut. Il en inspira une grande goulée – il pouvait respirer ! Les prêtres physiciens avaient donc eu tort, en affirmant que l'air était trop léger pour demeurer à la surface du sous-monde. Celui-ci, dépourvu des senteurs florales de l'Arche, paraissait plus fade.

Durant une heure, il demeura sur le dos, les yeux tournés vers le ciel. Le soleil déclinait lentement. Il pensait à Jemaël, qu'il avait certainement tué en le repoussant au bas du dôme à héliofucus. Ancho était mort lui aussi. Les deux chasseurs avaient payé pour les autres,

ceux qui avaient incendié son famil ; quant à Reva, elle était condamnée. Cependant, il n'en ressentait aucun réconfort. Il se retrouvait seul. Était-ce cela, le bon droit, un jeu visant à commettre un méfait en réparation d'un autre ? Il eut un sourire dur. Question ardue, en vérité. Masir aurait pu digresser à l'aise là-dessus. Lui n'éprouvait qu'un désespoir immense.

Une idée lui traversa l'esprit. Qu'avait ressenti Reva en le voyant disparaître dans le chaos ? Le regret de ne pas avoir pu l'exécuter, comme elle l'en avait menacé ? Ou un sentiment différent... de la tristesse ? Bien vite, il refoula cette pensée stupide.

Il se haussa sur les coudes, et son cœur bondit dans sa poitrine. Le tronc de l'Arche se dressait à près de quatre lieues de là. Immense, il le dominait de sa masse, s'enfonçant comme un épieu dans la barrière nuageuse flottant à un quart de lieue d'altitude. Deux plateaux étaient visibles, avant les nuages – chacun d'eux était un monde circulaire et plat, indépendant mais clos sur lui-même et indifférent aux autres.

Il le contempla jusqu'à ce que ses bras lui fassent mal. Le pied de l'Arche s'élevait en contreforts vertigineux, tourmentés de bizarres édifices. Piérig exerça sa vision, jusqu'à identifier les rouleaux de pierre, enchevêtrés tels les anneaux d'un serpent cyclopéen, comme étant des racines pétrifiées. L'épaisseur de la moindre d'entre elles devait avoisiner cent toises de diamètre, peut-être davantage s'il se trouvait à plus de quatre lieues de là. Certaines semblaient avoir été sectionnées par la hache d'un bûcheron géant, et reposaient en tronçons de quatre à six cents mètres de longueur.

Piérig comprit qu'il tenait là l'explication des craquements qui se répercutaient le long du piton central, et que l'on interprétait comme les claquements de mâchoires de Ventremonde. En s'effondrant sur elles-mêmes, les racines mortes provoquaient ce bruit de rupture.

Les muscles de ses épaules le tiraillaient, il dut se rallonger. Le changement de position provoqua un afflux de douleur qui le fit grimacer. Il respira longuement. Les jambes cassées signifiaient que son voyage s'arrêtait là. Il était dans l'incapacité de se déplacer, donc de se nourrir. D'ici quelques jours, il mourrait d'inanition. Il s'éteindrait doucement sur ce socle minéral infiniment plat, à quatre lieues seulement de son univers, sans avoir élucidé les mystères qu'il recelait.

La fatigue le terrassa, mais il fut réveillé au cours de la nuit par de l'humidité sur ses vêtements. Il éternua, provoquant un élanement fulgurant dans le bassin, qui lui coupa le souffle. Longtemps après, il parvint à s'endormir, le corps parcouru de tressaillements de froid.

La rosée matinale le surprit : comment pouvait-il pleuvoir, puisqu'il n'y avait pas de voûte au-dessus de lui ? D'où l'eau pouvait-elle

tomber ? Durant deux heures, il occupa son esprit à la résolution de ce problème. Puis, une migraine sourde battant ses tempes, il capitula.

Quelques fourmis mordorées escaladèrent sa poitrine, pour venir jouer des antennes sous son nez. Piérig s'épousseta.

— Alors, ici aussi, il y en a...

La présence des insectes le rassura. La journée se passa sans changement notable dans le paysage. Vers midi, il distingua de minuscules points mouvants au pied de l'arbre-montagne. Mais il était trop loin pour en tirer une conclusion quelconque. Ce pouvait être des lâchers d'héliofucus, ou bien tout autre chose.

— Quelle importance à présent ? fit-il à voix haute.

Il se dit qu'il pourrait essayer de ramper... mais ramper vers quoi ? À perte de vue, il n'y avait que des collines semblables à celle où il s'était écrasé, avec, au loin, un massif de montagnes basses. Il ne ferait que raviver la douleur de ses jambes.

Un nuage lointain s'éleva dans l'azur, grossit et se rapprocha jusqu'à un kilomètre de distance. Piérig leva la tête. Il identifia une harde d'animaux graciles, couvrant l'équivalent d'une plaine tout entière. Leur pelage était clair, et quatre cornes vrillées ornaient leur front. Sans doute étaient-ils suivis de prédateurs, mais le troupeau se trouvait trop loin pour constituer une menace. Peu après, des moustiques de grande taille se posèrent sur sa peau, pompèrent une demi-once de son sang puis repartirent dans le sillage du troupeau.

Il resta immobile jusqu'à la nuit, ainsi que la nuit suivante. Un engourdissement bienfaiteur envahissait ses jambes, gagnant peu à peu le haut du corps. Il ne ressentait ni soif ni faim. Regarder l'Arche ne l'intéressait plus. Il se préparait à mourir sur l'océan de collines, sur la panse bourrelée du monde.

Une journée s'acheva, puis une autre. Par moments, il levait la tête. Une fois, Reva lui apparut au loin, et il sut que les hallucinations de la déraison avaient commencé.

Le soir, il plut sur lui, gorgeant d'eau sa cababe en loques, mouillant ses lèvres gercées. Ses jambes étaient comme mortes, et bientôt, se dit-il, il sentirait l'odeur de la gangrène. L'averse se tarit, et le sol, presque immédiatement, se mit à exhaler une odeur lourde en séchant.

Il songeait tout éveillé. Reva le visita plusieurs fois. À l'aube du cinquième jour, une forme noire coula sur une colline. Piérig voulut agiter le bras, mais celui-ci refusa de répondre. Il était à bout de forces.

La forme noire abordait avec une infinie lenteur la colline voisine. Elle ressemblait à une grosse limace d'une trentaine de mètres de longueur. Des silhouettes humaines s'activaient sur ses flancs.

Puis l'une d'entre elles se détacha de la limace, et se dirigea vers lui.

Était-ce un rêve éveillé, ou la réalité ? L'homme approcha jusqu'à la distance d'un pas, et se pencha sur lui. Piérig le regarda dans les yeux, et décida pour le rêve.

Ce qui le fixait n'était pas un homme, mais un antrope. Une intense expression d'étonnement se peignait sur sa face simiesque dépourvue de poils. Il prononça des paroles dans une langue inconnue, et Piérig essaya de tendre la main vers lui, afin de vérifier s'il était ou non tangible. Il ne parvint qu'à produire un frémissement douloureux dans ses muscles. Une forte odeur de tabac lui sauta aux narines – puis de l'eau sembla brouiller ses yeux, et il s'évanouit.

Plus tard, Piérig devait s'avouer que l'anatomie des antropes nomades qui l'avaient recueilli différait en de multiples points de ceux de l'Arche. Leur taille était plus haute et leur pelage plus ras, leur poitrine moins développée ; ils portaient de longues tuniques ressemblant à des cababes sans ceinture ; leur visage était épilé. Mais surtout, ils possédaient le don de la parole.

Lorsqu'il reprit connaissance, la première chose qu'il vit fut les attelles d'osier enceignant ses jambes. Ainsi, il n'avait pas rêvé, tout ceci était réel ! Il reposait sur une sorte de luge recouverte de fourrures (provenant certainement de bêtes à quatre cornes qu'il avait vues de loin), qui cahotait en traçant un sillon dans l'herbe. Le traîneau était attaché à la queue d'un animal à peau d'escargot de cent vingt pieds de long, qui progressait sur un grouillement de pattes. Piérig se pencha ; sa position était précaire et il risquait de tomber à la moindre secousse, mais il put mieux voir.

L'animal était un ver plat, de dix pieds de largeur, dont les pattes s'apparentaient à celles d'un mille-pattes géant. Sa trajectoire indiquait que les antropes avaient l'intention de contourner l'Arche.

Quatre antropes étaient disposés de chaque côté, à intervalle régulier. Toutes les cinq minutes, l'un d'eux criait quelque chose à la cantonade, en fouaillant le ventre du ver plat à l'aide d'une pique recourbée.

Piérig contempla ce spectacle pendant une demi-heure, personne ne semblant s'intéresser à lui. Puis la souffrance émanant de ses jambes l'obligea à se rallonger. Mais il en avait vu suffisamment. Sur le monstre placide, il avait remarqué des plates-formes de bois, fixées sur son dos par des pilotis et des sangles à griffes de métal. Au centre de l'animal ballottait une maison biscornue au toit en pagode, posée sur une plate-forme et pourvue de grosses échelles apparentes surplombant le fouillis de pattes.

Un antrope arriva et lui donna une gourde de petit-lait et trois petits pains ronds, que le sourcier dévora sur-le-champ. Au cours de la

journée, il compta une trentaine d'antropes qui vaquaient autour de la bête, l'inspectaient avec soin, discutaient bruyamment dans leur langue rocailleuse et disparaissaient dans la maison centrale. Le soir vint avec la fraîcheur. Une femelle antrope lui apporta un épais ragoût dans une écuelle de grès. Elle était jeune, à peine sortie de l'adolescence. Elle le regarda avec curiosité engloutir sa pitance comme un mets de choix. Puis elle jeta une couverture de bure sur lui, et disparut.

Les huit antropes armés de piques quittèrent leur poste. Un quart d'heure plus tard, l'animal à peau d'escargot ralentit et s'arrêta tout à fait. Piérig s'endormit aussitôt.

À partir du lendemain, ce fut un antrope, dont la taille avoisinait celle d'un enfant de dix ans, qui lui apporta sa nourriture. Son visage n'était pas épilé, sans doute considérait-on qu'il était trop jeune pour cette obligation. Comme la femelle antrope de l'autre soir, il portait au cou un disque de métal martelé, de couleur terne, suspendu à un collier de corde. Très vite, il manifesta la volonté sans équivoque de communiquer.

Piérig referma son poing, qu'il posa sur sa poitrine.

— Piérig, dit-il simplement.

Le garçon hocha la tête d'un air grave.

— *Osi*, répondit-il en se touchant la poitrine à son tour, du bout de l'index. (Puis il désigna le sourcier :) *Seias Piérig*.

Piérig avait compris.

— *Seias Osi*, fit-il en tâchant d'imiter les consonances après de l'antrope. Tu es *Osi*. Je suis *Piérig*.

— Je suis *Osi*.

Il s'assit sur un coin de la luge, et un dialogue s'engagea entre lui et le sourcier. Les noms étaient les plus faciles à saisir. Le ver qui servait d'animal de bât et de maison à la fois s'appelait un *moulha*. Les mots étaient très différents de ceux qu'utilisait Piérig. Un seul terme correspondait : le mot « homme », dont les antropes usaient pour eux-mêmes.

D'après *Osi*, ils menaient une vie nomade sauf en de très rares occasions, aussi Piérig appela-t-il ses sauveurs, à dater de ce jour, les « Itinérants ».

Le garçon était dévoré de curiosité à son endroit. Il lui demanda s'il existait beaucoup de créatures comme lui, et s'il provenait de *Vivanmonto*.

— Sais-tu ce qui arrive à *Vivanmonto* ? demanda Piérig avec empressement.

Osi haussa les épaules et débita une longue phrase dans son dialecte incompréhensible. Le jeune homme se raisonna. Ses connaissances de

la langue étaient encore trop lacunaires, il ne possédait pas les rudiments lui permettant de poser des questions suscitant des réponses complexes.

Sans crier gare, Osi sauta sur le sol et courut vers l'avant du convoi. Piérig essaya de le rappeler, mais il s'aperçut que leur entretien avait duré plus de trois heures d'affilée, et que le garçon s'était probablement lassé. Lui-même avait du mal à coordonner ses pensées, après un tel effort intellectuel. Une bouffée d'angoisse le prit, à l'idée qu'Osi ne revienne pas converser avec lui. Il était cloué là, et il avait tellement besoin de communiquer, tellement...

Mais Osi revint le lendemain, et le jour d'après. Piérig commençait à percevoir les règles qui sous-tendaient cette langue, aussi évoluée que la sienne, mais plus simple à apprendre. Les mots se construisaient avec d'autres, que l'on accouplait pour former des images. Piérig comprenait à présent que le nom par lequel ils désignaient l'Arche, *Vivanmonto*, signifiait « Montagne vivante », lorsque Osi lui montra un massif escarpé lointain.

— *Seiaj Montocirkaouj*.

Puis, touchant le collier auquel pendait le disque de métal dépoli qu'il arborait en pendentif :

— *Mea cirkaoû*, mon collier.

Il n'était pas difficile de conclure que le massif était appelé « collier-de-montagnes ». Piérig montra du doigt le disque de métal terne.

— Vank, lança Osi.

Piérig désigna ensuite le soleil, mais Osi secoua la tête et lui fit comprendre que Vank n'était pas le soleil, mais le dieu qu'ils vénéraient, et que sa famille symbolisait habituellement par un cercle.

Dès lors qu'il eut saisi la règle de construction des mots, il fit un bond en avant dans l'apprentissage. En quinze jours, il possédait les principaux vocables, même si parfois Osi s'amusait de son accent. Ainsi, il apprit que les Vank avaient placé les êtres humains sur l'arbre-montagne il y avait mille révolutions, pour s'occuper de lui.

Tous les trois jours, une antrope – jamais la même – s'approchait sans bruit, dénouait la ceinture de sa cababe, prenait son sexe dans sa main et le masturbait ; puis, placide, elle le rhabillait et recueillait sa semence dans une feuille, qu'elle repliait et jetait. Piérig se laissait faire, en s'efforçant de penser à Reva. Osi lui faisait boire un jus de fruit amer, qui faisait peler la peau de ses gencives mais qui, affirmait le garçon, accélérât la guérison des fractures.

— C'est Case qui l'a concocté pour toi, disait-il sur un ton définitif.

— Qui est Case ?

— Case est celui qui mène le mouha. C'est lui qui t'a trouvé et ramené. Quand tu sauras t'exprimer parfaitement, il te parlera lui-

même.

— Un grand personnage, vraiment.

Il revint à un de ses sujets préférés.

— À quoi servent ces quatre paires d'hommes affublés d'instruments pointus, sur les côtés du mouilha ?

— Ils servent à le faire marcher. Le mouilha n'a pas assez de tête pour toutes ses pattes, car il ne cesse jamais de pousser et de s'allonger. Alors, on l'aide avec les piques d'énervement. Les piques, quand on les enfonce au bon endroit, disent au mouilha qu'il faut soutenir son effort. Si on ne le fait pas, le mouilha abandonné à lui-même s'arrête au bout d'un kilomètre.

Le garçon tenta de le faire parler des antropes qui vivaient dans la cime de l'Arche, mais Piérig préféra rester évasif. Il ne tenait pas à faire état de renseignements qui ne manqueraient pas d'offusquer ceux qui l'avaient sauvé. Les antropes des cimes ne connaissaient pas le langage articulé, et ne possédaient pas de savoir technique, en dehors des sarbacanes dont ils se servaient pour tuer les papillons et les dildirs dont ils faisaient leur ordinaire. Il ignorait quelle pourrait être la réaction des Itinérants face à cette révélation.

Le convoi suivait un parcours en spirale autour de l'Arche, large comme une montagne à sa base. Les rouleaux pierreux en interdisaient l'approche. Aux abords, le terrain se mourait, les racines de la plante immense suçant toute vie à une lieue à la ronde. Osi parlait d'impressionnantes forêts d'arbres morts depuis des siècles, brandissant leurs troncs houilleux comme des tertres funéraires.

Chaque année, Case et les siens venaient, au terme d'un long voyage, glaner ce qui tombait des branches inférieures de l'Arche. Là-haut, les créatures se faisaient souvent la guerre, et se précipitaient les unes les autres dans le vide.

Ils venaient également récolter des graines volantes s'étant échouées sur le sol, ainsi que des fruits colorés et d'autres choses encore. L'héliofucus auquel Piérig s'était accroché pour planer jusqu'au sol portait le nom de *toubereith*. Ils entassaient leur butin sur les plates-formes du mouilha, et repartaient quand ils ne pouvaient rien emporter de plus. Beaucoup d'autres mouilhas habités venaient profiter de l'aubaine. Le trafic existait depuis des siècles, et ce au pied de plusieurs plantes semblables à l'Arche, situées très loin d'ici, à des centaines de lieues.

— Chaque année les prises sont plus fructueuses, racontait Osi. Le mouilha est tout plat quand il repart. On trouve de nombreux ossements de créatures sans poils, semblables à toi. Jamais on n'a découvert de squelette de ce que tu nommes « antropes ». Mais depuis deux saisons de récolte, de nombreuses espèces ont complètement

disparu. On dit que les Vivanmontoj se meurent. Est-ce vrai ?

Piérig pinça ses lèvres pour masquer sa déception et son amertume. C'était pour trouver une réponse à cette question qu'il avait entrepris sa quête, qu'il avait bravé tous les dangers. Et il avait cru la trouver ici... Mais Osi n'était qu'un enfant. Peut-être Case en savait-il plus que lui. En tout cas, le conducteur de moulha constituait sa dernière chance.

Il assistait à la réduction des os de ses jambes. Tout doucement, ceux-ci se recollaient. Osi prétendait que la grâce en revenait à Case, qui avait posé les attelles et l'obligeait, par l'intermédiaire du jeune Itinérant, à absorber ses affreux breuvages.

Des enfants et des femmes (il avait cessé de les associer au terme « femelles ») venaient le voir et gloussaient entre eux. Il représentait une attraction constamment renouvelée, surtout depuis qu'il savait parler. Elles l'interrogeaient principalement sur les pratiques sexuelles de ses congénères, mais semblaient ignorantes de beaucoup de choses. Ici aussi, les femmes étaient tenues à l'écart.

C'est au début de la troisième semaine qu'il aperçut un point se déplaçant dans le sillage du moulha. Il appela Osi, qui n'arriva qu'un quart d'heure plus tard. Entre-temps, ce point avait grossi pour prendre forme humaine.

Piérig n'eut pas besoin que la silhouette se fût approchée à moins de cent mètres pour reconnaître celle qui venait à lui.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-il à Osi dont les yeux bruns s'arrondissaient. Ce n'est que Reva.

XII

Les moines ruchiers

Osi détala alors que la jeune femme s'immobilisait à vingt pas. Piérig remarqua qu'elle avait maigri au cours des deux semaines qu'il avait passées chez les antropes. Ses joues s'étaient creusées ; son corps se voûtait vers l'avant, comme s'il devait constamment lutter contre la pesanteur. Elle ne portait plus sa tunique de daim ni ses sandales de cuir de foosh, mais un large pantalon de fourrure mal tannée, et des bottes. Elle avait dû chasser pour se les fabriquer. Des gourdes pendaient en bandoulière sur sa poitrine. Avant de se lancer dans le vide derrière lui, elle avait eu la présence d'esprit de se charger des gourdes de décoction permettant de retarder l'évolution des larves. Et elle avait survécu en se traitant elle-même, malgré la douleur qu'elle devait ressentir à chaque minute de son existence.

— Jemaël est-il mort ? demanda-t-il, comme elle demeurerait silencieuse.

Et il ajouta :

— Comment te sens-tu ?

Elle s'éclaircit la gorge, mais son toussotement se prolongea en une longue quinte.

— Ancho est mort de sa blessure presque tout de suite. Quant à Jemaël, il a été gobé par le gouffre vert, chutant vers la branche inférieure. Je me suis accrochée à deux héliefucus en même temps, afin de ne pas m'écraser à l'atterrissage, car j'ai vu que tu étais trop lourd. Une fois là, il m'a fallu chasser, me soigner puis marcher longuement pour parvenir à retrouver ta trace et te rejoindre. Je suis venue te chercher, ou bien te tuer si tu ne veux pas me suivre.

Il caressa ses attelles.

— Dans ce cas, il te faudra attendre. Regarde mes jambes. Je ne pourrai pas marcher avant deux semaines, et cela, ni toi ni moi n'y pouvons quoi que ce soit. C'est à peu près le temps qu'il te reste à vivre, avant que la réserve de décoction ne s'épuise.

Le visage de la jeune femme se plissa de douleur, mais elle ne répondit pas. Deux semaines à vivre son calvaire quotidien devait constituer une perspective abominable dans son esprit. Piérig ne songeait qu'à la plaindre.

Elle s'approcha, et il vit que les piqûres de frelons shrapnels

faisaient des taches noires, légèrement renflées, sur ses mains et ses avant-bras. En ce moment même, les larves se nourrissaient de sa chair. Comment faisait-elle pour ne pas devenir folle ? Il ressentit de l'admiration pour tant d'opiniâtreté et d'héroïsme – mêlée, paradoxalement, de pitié. Elle non plus ne reverrait jamais son famil. Elle était seule à jamais.

— Ne vois-tu pas la réalité d'un œil différent ? dit-il, alors que des exclamations retentissaient à la tête du mouha. N'as-tu pas éprouvé que le refus des vérités de nos prêtres conduisait à une nouvelle sorte de vérité ? De quel droit ceux-ci seraient-ils avertis des desseins secrets de Dieu, de ses ressentiments et de ses préférences ? Et quand bien même ils auraient raison... leur vérité ne vaudrait que pour eux, car il n'y a pas de Vrai ni de Bien absolus.

« L'Arche, Yeoué, était notre monde mais elle n'est qu'un monde, et celui où nous avons atterri en est un autre. Il attend d'être découvert par les hommes. Peut-être le comprendrons-nous, si nous ne comprenons pas le nôtre.

À la surprise de Piérig, elle recula d'un pas.

— C'est toi qui as changé. Dès les premiers jours de notre voyage, tu as cessé d'être un Arpenteur de gouffre, pour devenir quelque chose que je ne comprends pas. Les démons d'en bas ont pris la forme d'antropes pour nous abuser et nous affaiblir dans notre détermination à sauver Yeoué, mais la foi dans mon cœur devine que tout ceci n'est que chimère.

Piérig poussa un soupir las, et une grande déception l'envahit.

— Ainsi tu ne doutes pas. Les croyances qu'on t'a inculquées t'aveuglent-elles donc à ce point ? Osi, malgré son aspect que tu trouveras repoussant, me paraît plus humain que toi – quoique j'ignore ce que le terme « d'humain » recouvre exactement. Je devrais dire : plus raisonnable. Car ce n'est pas la vérité qui te pousse, mais la recherche de l'absolu. Cela est dommage pour tous les deux.

— Que veux-tu dire, sourcier ?

Il eut un geste d'irritation.

— Ce titre est périmé à mes yeux. Je ne suis plus sourcier, pas plus que tu n'es la gardienne de la vérité. Ces considérations n'ont plus cours ici. Nous ne sommes qu'un couple de créatures glabres et curieuses à leurs yeux.

Elle s'apprêtait à répondre, mais un bruit attira son attention. Case venait à leur rencontre, suivi d'un Osi tout excité.

— *Riê nuq*, répétait-il, il y en a une autre !

Case s'arrêta à côté de Piérig. Il se distinguait par un visage entièrement rasé, qui paraissait plus long que les autres antropes. Une collerette de poils ceignait son cou.

« Il a l'air plus humain », se dit automatiquement Piérig – puis, rectifiant aussitôt : « Non, c'est idiot. L'aspect physique ne devrait pas entrer en ligne de compte, ce n'est encore qu'un piège de l'esprit. »

Reva, elle aussi, semblait frappée par l'apparente humanité du conducteur de moulna.

— Viens-tu toi aussi de Vivanmonto ? lança celui-ci.

Reva fronça les sourcils, et Piérig dit à Case, dans le dialecte des antropes :

— Elle ne parle que ma langue. Je vais traduire pour toi.

Puis, à la jeune femme.

— Il demande si tu as l'intention de me tuer. Il m'a pris sous sa protection, et s'il t'avisait de porter atteinte à ma personne, il te tuerait sur-le-champ. Je l'ai rassuré sur ce point.

— Dis-lui que je vous suivrai à quelque distance, répondit-elle. Je ne te lâcherai pas d'une semelle. Le soir, je camperai à proximité de votre caravane.

Il avait menti sans préméditation, sous le coup d'une inspiration. Cela donnerait à réfléchir à la chasseuse de sève, au cas où la douleur lui ferait perdre la tête et l'amènerait à des actes inconsidérés. Il savait que Case ne bougerait pas si elle s'en prenait à lui. Il n'avait fait que se pourvoir de précautions élémentaires de survie.

Il traduisit exactement ce que lui avait dit Reva, et un bref échange s'ensuivit. Case tolérerait la femelle humaine si elle n'empêchait pas les antropes de faire leur travail. Il aviserait plus tard à son sujet. Le reste ne le regardait pas... ce que Piérig omit de transposer.

Puis Case tourna des talons, et le moulna, qui avait ralenti, poursuivit sa route. Quelques antropes – surtout des femmes – vinrent observer Reva. Celle-ci les ignora et ils finirent par se lasser.

La nuit tomba, et le moulna s'arrêta. Piérig s'assit sur sa luge, et regarda les palefreniers décharger du fourrage de lichen d'une des plates-formes, spectacle auquel il s'était accoutumé. Reva n'avait pas cherché à reprendre contact avec lui. Elle se contentait de le suivre à distance.

Il la regarda écraser l'herbe sous ses pieds, afin de faire fuir les insectes parasites qui pouvaient l'infester, et étendre une couverture de fourrure. Puis elle se dévêtit et étala le remède sur les cicatrices, massant pour le faire pénétrer. L'opération était certainement douloureuse mais la jeune femme restait stoïque. Piérig l'appela et lui proposa de partager le bol de ragoût que venait de lui porter Osi.

« Case te parlera demain, lui avait dit celui-ci. Il veut savoir des choses. »

Il n'avait pas eu l'air ravi, pensant avoir l'exclusivité des confidences de l'être sans poil. À présent que ce dernier comprenait sa

langue, il perdait ses prérogatives. Cette jalousie naïve amusa Piérig et le toucha. Pour la première fois depuis tant de jours, il comptait pour quelqu'un. Lui-même commençait d'éprouver de l'affection pour l'enfant. Et d'un seul coup, il prit en considération qu'un jour prochain, il lui faudrait quitter la tribu du moulha.

À l'invitation de Piérig, la jeune femme fit montre de réticences. Mais il la rassura et elle finit par accepter. Puis elle retourna à son bivouac, et s'enroula dans sa couverture.

Au cours des jours suivants, son intransigeance parut faiblir. Elle acceptait désormais que les Itinérants soient des antropes doués de raison. Et Piérig ne pouvait s'empêcher de comparer l'esprit de la jeune femme, emprisonné dans sa culture et dans sa religion, à une pièce de cuir que l'âge a rendue rigide et cassante ; en trempant dans un nouveau milieu, elle devenait plus réceptive et compréhensive, comme ce même morceau de cuir plongé assez longtemps dans de l'huile, qui retrouve sa souplesse d'origine. Peut-être ce changement n'était-il qu'éphémère, que l'épuisement de ses croyances n'était rien d'autre que le reflet de son affaiblissement physique. Mais au fond, peu importait.

Comme l'avait prévenu Osi, Case visitait son patient quotidiennement. Il désirait connaître des détails sur le monde d'où il venait, la vie qu'on y menait. Il éprouvait pour l'Arche en particulier, la même passion de connaissance que Piérig pour le moulha. Par moments, certaines attitudes du chef des Itinérants – ainsi que ses arcades sourcilières en bourrelet – lui rappelaient Ancho.

Case émettait à propos de l'Arche diverses théories qui troublaient Piérig. Les colonnes recouvertes de lierre étaient d'après lui des organes de régulation, ce qui expliquait le tabou qui les frappait, et le dépérissement de la flore alentour après leur détérioration. Celle-ci se divisait en deux catégories : les arbres et les herbes, simples plantes irriguées de klukoz ; et les parasites pompant la sève, que l'Arche tolérait tant qu'ils ne nuisaient pas à sa survie. Les carnégies jouaient un rôle dans l'équilibre naturel, mais Case utilisa des termes ne trouvant aucun répondant dans sa langue. Le mot « klouro » revenait plusieurs fois.

Piérig préféra éviter de répéter à Reva ces spéculations, que lui-même avait du mal à comprendre.

— Que ferez-vous une fois le moulha rempli ?

Case eut un mouvement évasif.

— Bientôt il sera trop long. On ira à la cité, pour en vendre la moitié.

— En vendre la moitié ? répéta Piérig, qui crut avoir commis une

erreur d'interprétation.

Case fit le geste de se trancher la main.

— Eh bien, on coupe la bête par le milieu, entre deux segments. Proprement, sinon les tronçons peuvent s'infecter. Je l'ai déjà fait beaucoup de fois. Après, il faut la nourrir à la main, lui enfoncer le fourrage directement dans le tube digestif, en attendant qu'une tête avec des mandibules lui repousse.

Case tâcha de lui expliquer ce qu'était exactement une ville. Malgré ses efforts, Piérig demeura sceptique quant à la possibilité qu'un tel rassemblement d'individus pût exister sans les liens indispensables de la tribu.

— Quand un famil devient trop important, il se scinde et une colonie va s'installer ailleurs. Sinon, comment un chef pourrait-il faire respecter ses ordres à un si grand nombre de personnes ? Un famil court à la ruine s'il s'agrandit trop.

— Une cité n'est pas un famil, répondait Case. Elle obéit à des lois différentes, plus complexes.

Piérig se dit qu'il lui faudrait longtemps pour admettre une réalité contrevenant à la logique la plus élémentaire.

Le lendemain, un des Itinérants marchant en éclaireur repéra des sacs de graines échoués sur le sol. Case fit stopper le moulha, et durant toute une journée, hommes, femmes et enfants inspectèrent chaque butte d'herbe sur plus d'un hectare. Quand Osi montra l'un de ces albumens auquel s'attachait une unique feuille hélicoïdale, sèche et peu nervurée, Piérig reconnut un ailefeuil.

— À la cité, on peut les vendre très cher, lui confia l'enfant avant de se retirer dans la maison sur la plate-forme.

Les jours s'incurvaient vers les contreforts de l'arbre-montagne. Des portions de terrain se soulevaient par endroits, repoussées par des racines gigantesques. D'autres bouleversements affectaient les arbres rares, dont les troncs et les tiges semblaient avoir poussé par à-coups, comme si la terre, périodiquement, leur refusait toute nourriture.

Piérig éclaira Case sur la nature de son métier de sourcier. Trois jours plus tard, Osi lui révéla que ce dernier avait l'intention de le troquer aux moines Ruchiers.

— Que sont les Ruchiers ? demanda Piérig avec appréhension.

— Ce sont des hommes (des antropes, traduisit Piérig) qui vivent dans le tronc de Vivanmonto. Ils adorent un champignon noir à chapeau en minaret, qui provoque des visions extraordinaires, et qui ne pousse qu'à deux cents mètres du sol. Il nous arrive de leur procurer des objets en échange de tonnelets remplis de ces champignons bénéfiques, que Case nous défend de goûter mais qui se vendent si bien à la ville. Il pense que le don que tu possèdes pourrait

leur être utile.

— Jusque-là, grommela Piérig, il ne m'a rapporté que des ennuis.

Il promit de ne pas révéler à Case les indiscretions du garçon.

Accroupi sur la luge, celui-ci regardait Reva, qui marchait à l'écart en traînant la jambe. Elle avait dépéri, à mesure que Piérig se remettait de ses fractures.

— Elle est plus maigre que les premiers jours, pourtant elle se nourrit, fit remarquer Osi au bout d'un moment. Il y a un mystère à cela.

Piérig ne répondit pas tout de suite. La révélation de son ami l'avait plongé dans des abîmes de réflexion. La séparation allait survenir plus tôt que prévu. Il ne pouvait s'y opposer. Cela valait peut-être mieux, d'ailleurs. Pourquoi se le cacher ? Reva n'en avait plus que pour quelques jours à vivre. Peut-être serait-elle morte avant que le moulna ait atteint le pied du piton central.

— Elle est malade, dit-il à Osi. Des dissiles ont pondu dans sa chair, et elle couve malgré elle des milliers de larves qui, bientôt, se changeront en insectes adultes.

— Alors il lui faudra partir, répondit Osi. Les insectes dont tu parles sont des *ansîmojnopiki*.

— S'il te plaît, n'en parle pas à Case pour l'instant... Eh, qu'as-tu dit ? s'exclama Piérig en le saisissant à l'épaule.

Son mouvement brusque lui fit mal aux jambes, et il se rejeta en arrière, un rictus à la bouche. Mais il n'en avait cure.

— Excuse-moi... Comment as-tu dit ? Quel nom portent les dissiles, dans ton langage ?

— Des *ansîmojnopiki*, répéta docilement Osi. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? Certaines plaines sont minées de nids, ce qui fait qu'on les évite avec soin. Parfois, un troupeau de buffles se fait décimer, mais on n'y peut rien... Qu'à ton visage ? Tu parais bouleversé.

Une fièvre ardente s'était allumée comme un feu de paille sous le crâne de Piérig. Le Mot y flamboyait : ENSEMOJNU. Le Mot, le Mot avait été rédigé dans la langue des antropes !

Machinalement, il demanda :

— Et que veut dire *ansîmojnopiki* ?

— Il signifie « ceux qui se reproduisent en piquant ».

— Le mot *ensemojnu* évoque-t-il quelque chose pour toi ?

Le garçon secoua la tête, dubitatif.

— On dirait un mot de l'ancienne langue. Il n'y a que les vieillards et les magiciens de la cité qui parlent comme cela. Case saurait peut-être.

— Veux-tu aller le chercher pour moi ?

— Il dira non, répondit Osi.

Mais il se leva tout de même et disparut. Il avait raison et Piérig dut ronger son frein plusieurs heures avant que le chef de convoi ne se décide à venir discuter. Tout d'abord, il ausculta ses jambes à l'endroit des fractures.

— Les os se ressoudent sans problème. Je te ferai fabriquer des béquilles, pour que tu puisses te réhabituer à marcher... Qu'as-tu à me demander ? Bientôt nous arriverons dans les forêts mortes, et il y aura trop à faire pour que je perde une heure en ta compagnie.

Piérig l'interrogea sur les contes attachés à l'arbre-montagne. Il n'apprit pas grand-chose de plus. Vank n'était pas un dieu unique mais collectif. Souvent on disait : « les Vank ». C'étaient eux qui avaient amené les antropes et les êtres humains sur le sol du monde, avaient planté l'arbre-montagne et avaient doté celui-ci de plateaux pouvant accueillir les hommes pendant mille ans.

— Pendant mille ans, interrompit Piérig. Que devait-il se passer ensuite ?

Case haussa les épaules.

— Je l'ignore.

— Que pourrait signifier *ensemojnu* ? En t'attendant j'ai médité. Bizarrement, je n'avais pas établi de rapprochement entre ce mot et *semo*, qui veut dire « graine » dans ma langue. Mais quel est le rapport avec les frelons ?

L'autre triturait les poils de son menton.

— Ce mot inconnu, *ensemojnu*, pourrait appartenir à la langue ancienne, mais personne ne la parle plus. Cependant, je dois admettre qu'il y a des correspondances flagrantes avec les *ansîmojnopiki*. *Ansîmi* veut dire « se reproduire », pour un animal mais également pour une plante. C'est pourquoi il est composé avec le nom « graine ». Le *u*, à la fin de ton mot, indique l'ordre. Cette règle était la même dans la langue des ancêtres.

À présent, le Mot lui parlait. Il avait été rédigé à l'époque reculée où l'Arche n'était qu'un arbuste ou une graine, dans la langue que les antropes, et peut-être certains humains, parlaient alors. Et cette époque n'était pas à entendre comme celle de la légende, mais comme la réalité. La langue ancienne s'était perdue chez les humains (du moins ceux de son niveau), déformée chez les antropes. Les langues se présentaient donc comme des êtres vivants : elles naissaient, grandissaient, vieillissaient et mouraient. Heureusement, l'altération de la prononciation n'avait pas été suffisamment importante pour que Piérig passe à côté. De la racine « *ansîmo* » combinée dans le nom par lequel les antropes désignaient les dissiles, il avait reconnu une partie du Mot.

— Ainsi, ajouta-t-il d'une voix rêveuse, *ensemojnu* voudrait dire : « Essayez, partez »... TEL EST L'AVERTISSEMENT DE DIEU À SES ENFANTS : QU'IL EST TEMPS DE QUITTER L'ARCHE. Et cela, grâce à l'accident de Reva.

Il avait parlé pour lui-même et l'illumination le frappa. Depuis soixante ans, l'Arche mourait en leur délivrant un message d'évacuation. Elle avait été prédestinée, peut-être par les mystérieux Vank dont parlait Case. Il était temps pour les hommes de descendre sur le ventre du monde, de le partager avec les antropes. Et les héliofucus avaient pour charge de leur servir de moyen de transport afin de leur faire toucher terre sans dommage.

Ses pensées volaient, portées par un ouragan. Était-ce un hasard, si la plupart des Mots apparaissaient tronqués de plusieurs lettres, ne laissant pratiquement toujours que le mot : SEMO, qui signifiait « graine » ?

Et un souvenir émergea de sa mémoire. Le chancre parasite, qu'ils avaient découvert en descendant le piton central, le tronc mort de l'Arche... Se pouvait-il que ce fût une graine de l'Arche ? Qu'elle se soit fécondée elle-même et par ses propres moyens... Cette issue n'entraînait pas dans les desseins des Vank, et ceux-ci ne l'avaient certainement pas prévue. L'Arche avait-elle contourné l'ordre de mourir en lançant une graine, ou bien plusieurs, afin de se perpétuer elle-même ? Elle pouvait l'avoir fait sans être forcément douée d'intelligence ou de volonté, sans faire preuve de libre arbitre.

Il entendit Case lui annoncer l'échange avec les moines Ruchiers sans vraiment l'écouter. Osi le lui avait déjà révélé, et il avait décidé de n'avertir Reva qu'à la dernière minute.

Ce qu'il venait d'apprendre changeait beaucoup de choses.

Sa résolution était prise avant d'en avoir délibéré avec lui-même. Il retournerait sur l'Arche, et enseignerait aux hommes la signification du Mot.

À commencer par Reva. Pendant deux jours, il s'acharna à la convaincre. La jeune femme grattait sans arrêt sa carcasse décharnée, sur laquelle les taches noires s'étaient élargies. Elle hochait la tête à tout ce qu'il disait mais Piérig la sentait de plus en plus détachée de la réalité. Un sentiment incoercible le poussait à la prendre dans ses bras, mais il se retint – les larves rampant sous sa peau le révoltaient plus encore. Bientôt, elle n'aurait plus la force de se soigner, et cela irait plus vite. Elle avait du mal à suivre le convoi, et il lui céda la moitié de sa couche où elle se recroquevilla.

Ce jour-là, Piérig inaugura les béquilles sculptées par Case. Il réussit à parcourir cent mètres – Osi marchait derrière lui, prêt à le rattraper en cas de chute –, avant que les tendons de ses cuisses ne se mettent à le tirailler. Les os s'étaient intégralement ressoudés.

Le lendemain, ils s'enfoncèrent dans l'ombre de l'arbre-montagne. Des arbres et des plantes parvenaient à tenir debout, mais la plupart étaient creux, pourris à cœur. Seuls, des champignons bouffis et des plaques de lichen étoilées prospéraient. Ils entrèrent dans une forêt morte, un champ de pieux millénaires qui avaient été autrefois des arbres majestueux, de trente mètres de haut.

Sous la direction de Case, les piqueurs les plus expérimentés firent sinuer le long corps du moulha à travers la forêt morte.

Quand ils en sortirent, le tronc s'élevait devant eux, falaise grimpant jusqu'au halo de nuages. Et sur cette falaise s'ancraient de curieuses constructions d'osier évoquant des nids d'abeilles. Ces famils laissaient pendre de longs câbles d'alliane dégringolant jusqu'à terre.

« Les *léviles*, lui avait dit Osi. C'est par l'intermédiaire des *léviles* que les Ruchiers troquent des outils ou de la nourriture contre des champignons. Ils ont fait vœu de ne jamais toucher le sol. »

En approchant, ils purent distinguer ce à quoi les *léviles* ressemblaient : d'imposantes baudruches noires gonflées de gaz ascensionnel, constituant une variété géante de carnégie. Les moines se servaient de ces ballons, attachés aux cordes d'alliane, pour haler leurs chargements.

Piérig mit Reva au courant. Puis il lui exposa son plan. Elle se contenta de hocher la tête, comme une somnambule.

Le moulha s'arrêta au pied de la falaise. Case grimpa sur le toit en pagode de la maison. Les mains en porte-voix, il entama un dialogue hurlé avec un moine dont on ne voyait qu'une tête aussi rasée que le crâne d'Ancho, dépassant du famil en nid d'abeilles, à cent cinquante mètres.

Ils marchandèrent pendant une demi-heure, puis Case redescendit de son estrade et demanda à Piérig et à Reva de s'avancer. Celui-ci se leva de sa luge, mit pied à terre et assujettit ses béquilles sous ses aisselles. Il clopina jusqu'au bas de la falaise, sous le famil. Les tiges d'osier s'enfonçaient dans l'écorce de l'Arche comme des aiguilles dans une chair calleuse. Un *lévile* était en train de descendre, sa nacelle de chanvre lestée par un filet rempli de racines pétrifiées et de gros blocs d'ambre noir. Deux Itinérants étaient là pour le réceptionner. Tandis qu'ils agrippaient les haubans de la nacelle pour éviter à celle-ci de décoller, une dizaine de barils furent débordés et roulés jusqu'au moulha.

— Prépare-toi, chuchota Piérig à l'adresse de Reva.

Les deux Itinérants les aidèrent à monter dans la nacelle. Le fond était recouvert d'une mince couche de terre. Le ballon était guidé par deux câbles passant par des boucles d'osier cramé, de chaque côté de la nacelle.

L'un des antropes cria « Holà ! », et ils lâchèrent simultanément la nacelle. Le plancher du grand panier quitta le sol dans un à-coup et commença à monter.

— Maintenant ou jamais ! lança Piérig.

XIII

Les terres du ciel

La jeune femme sortit son coutelas et sectionna les deux câbles. Dans le même temps, Piérig enjamba le rebord de la nacelle, et se pencha vers le filet de lest. Il attrapa une branche suffisamment longue pour lui servir de perche. Avec celle-ci, il écarta le ballon de la paroi.

Leurs actions respectives n'avaient pris que quelques secondes. Les moines Ruchiers et les Itinérants en contrebas commençaient seulement à réagir. Des cris leur parvinrent des deux côtés. Le ballon, sous l'impulsion de Piérig, continuait de s'éloigner. Il était déjà trop loin, quand il passa au large du famil d'osier, pour que les Ruchiers puissent arriver à le gauler.

À présent, ils montaient à la verticale. Piérig se pencha pour tenter d'apercevoir Osi ou Case, mais ils étaient trop hauts. Déjà les cris s'envolaient. Il remonta le filin qui pendait.

— Adieu, Osi ! lui cria-t-il dans sa propre langue.

Un nouveau souffle l'habitait. Il se retourna et considéra la forme tassée de la jeune femme, qui s'était affalée dans un coin de la nacelle et dont seul un visage blême dépassait de la couverture. Elle ne semblait pas en état de survivre très longtemps. Il s'avoua que malgré les choses immondes qui grouillaient dans ses chairs, elle ne le répugnait plus. Il avait envie d'elle. De la prendre dans ses bras, de la réchauffer. Alors que la simple idée de toucher la jeune fille, un mois plus tôt, l'aurait empli de dégoût.

— Peut-être as-tu une âme après tout, murmura-t-il à la forme prostrée. Ou bien alors, une âme n'est-elle pas nécessaire pour vivre comme un être humain... Nous allons profiter de la colonne d'air chaud qui enveloppe l'Arche, pour parvenir jusqu'à la cime.

Elle marmonna quelque chose. Piérig regrettait de n'avoir pas emporté de couverture pour lui-même. Plus haut, il risquait de faire très froid. Il n'avait pensé qu'à remplir d'eau les gourdes vides pendant au cou de Reva, et accepter des pains offerts par Osi la veille en guise d'adieu.

La couche de nuages bas s'approcha, et ils furent stoppés par le premier niveau. Le courant ascendant s'incurvait, les déportant vers la périphérie, mais plusieurs fois, le sommet du ballon frotta contre le

relief hérissé de racines mortes transformées en lignite, et Piérig craignit qu'un accroc dans l'enveloppe ne fasse fuir le gaz léger.

Il ne respira librement que lorsque le lévile quitta le sous-sol du premier plateau. Désormais, ce serait plus facile.

Ils gagnèrent de l'altitude, dépassant une dizaine de branches. Certaines s'étaient entièrement vidées, ou étaient jonchées de collines de décombres et de cadavres, victimes de l'invasion de réfugiés chassés de leurs propres niveaux sinistrés. Seules deux d'entre elles paraissaient avoir échappé au processus de délabrement qui frappait les autres. L'humanité s'était concentrée sur ces niveaux épargnés et se livrait une guerre implacable. Mais ce havre n'était que provisoire et, dans peu de temps, ces branches se mettraient elles aussi à déperir.

Pendant une journée, le ballon stagna à hauteur d'un niveau aux trois quarts effondré. Des échafaudages s'étendant sur des kilomètres carrés tentaient de combler cette fracture progressive, un édifice démentiel qui avait dû nécessiter des milliers d'hommes œuvrant jour et nuit ; Piérig savait que le cœur de l'Arche avait déjà cessé de battre, et que leurs tentatives revenaient à poser une attelle à un cadavre. L'Arche n'était plus qu'un croc carié enfoncé dans la panse du monde, qui ne tarderait pas à tomber.

L'ascension reprit. Le soleil illuminait les branches dévastées. Le lévile oscillait, à la limite de la colonne d'air chaud exhalée par l'arbre-montagne. L'atmosphère se raréfiait inexorablement. Reva haletait doucement, la main crispée sur sa couverture.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Son cou était noir et gonflé. Ils approchaient du sommet de l'arbre. Deux branches les séparaient de la leur.

Un groupe d'hommes évoluait à la frontière du vide. Ils passaient au large d'un dôme d'héliofucus, vide et craquelé comme une vieille marmite. Autrefois, ils ne se seraient pas risqués dans cet endroit sacré. Les choses avaient changé... mais pas assez cependant pour leur permettre de survivre, une fois que les puits brûlants se seraient éteints.

Ils s'étaient immobilisés à une trentaine de mètres et montraient, de la pointe de leurs lances de jet, le lévile et l'inconnu gesticulant, qui hurlait à leur adresse :

— L'Arche entre dans sa dernière phase d'existence ! Bientôt ce monde ne sera plus qu'une charogne ! Ne comprenez-vous pas ?

Les chasseurs se consultèrent du regard. Le vent emportait la moitié des paroles de l'homme volant, qui de toute façon n'avaient certainement pas d'intérêt. Ce qui comptait dans leur esprit était la nourriture qu'ils devaient rapporter à la tribu, alors que le gibier se faisait rare et les hommes devenaient trop nombreux.

Piérig s'égosilla pendant dix minutes, puis les chasseurs en eurent assez – le temps était aux prodiges, mais celui-ci n'était qu'un prodige mineur. Ils firent demi-tour et rentrèrent dans les terres intérieures. Piérig les rappela en hurlant, mais le dernier du groupe se retourna et le menaça de sa lance. Le sourcier jugea plus prudent de ne pas insister.

Un remous ascendant ne reprit en charge le lévile et ses passagers que trois heures plus tard. Piérig en avait profité pour attacher la corde à un bloc d'ambre servant de lest, fabriquant ainsi quelque chose qui ressemblait à une ancre.

Au moment où le ballon se décidait enfin à remonter, Reva fut secouée de tressaillements. Inquiet, Piérig s'accroupit auprès d'elle. Elle se consumait de fièvre, ce qui signifiait que la transformation des larves commençait. Une main hâve l'agrippa alors qu'il se relevait, et amena son visage au niveau de celui, luisant, de la jeune femme.

— Tu sais..., siffla-t-elle, tu sais ce qu'il te reste à faire, sourcier... Tu n'as pas de sève à ta disposition...

Il hocha gravement la tête. En sortant du corps de la victime dont ils s'étaient nourris, les frelons shrapnels étaient adultes : juste avant de se métamorphoser, les larves à la fois mâle et femelle s'accouplaient entre elles et c'étaient des insectes gravides qui émergeaient, en état de piquer et d'inséminer leurs œufs. Pour éviter leur propagation, on enduisait tout le corps du condamné de sève riche en ohlmaha. À peine sortis de leur hôte dont ils crevaient la peau, ils s'engluaient dans la couche pâteuse et mouraient en quelques secondes, étouffés.

Dès qu'ils seraient sortis du cadavre de Reva, ils se retrouveraient devant une cible de choix, Piérig, dans lequel ils n'auraient plus qu'à pondre leurs œufs afin de renouveler le cycle.

— Ne perds pas courage, lui dit-il en libérant doucement son poignet.

Elle ne l'entendait plus. Ses orbites roulaient des yeux blancs. Ses paupières se serrèrent dans un spasme, et elle déglutit. Puis elle rassembla ses ultimes forces et se releva, repoussant la couverture. Son coutelas tomba sans bruit sur le plancher de terre.

Elle retomba assise sur un angle de la nacelle et sa voix rauque retentit, terrible :

— Il faudra donc... que je prenne les bonnes décisions jusqu'au bout, Arpenteur...

Elle bascula en arrière et disparut.

Piérig demeura longtemps immobile, les yeux fixés sur le vide. Il n'avait pas eu un geste pour essayer de la retenir. Le vent avait

emporté Reva, le dernier lien qui le rattachait à son ancienne vie. Maintenant il était seul dans la tâche qui lui incombait, lui qui savait ce que la jeune femme avait cherché jusqu'à la mort, la vérité. Il avait douté qu'elle pût exister, lui qui ne croyait plus en rien, et pourtant, elle lui était revenue.

Il avait un devoir, une mission. Le vent, le vent qui avait emporté Reva, le porta jusqu'à la dernière branche. La sienne. Il jeta l'ancre, et le morceau de lest se bloqua entre deux racines.

Il tracta le lévile à la force des bras jusqu'au sol, où il l'attacha solidement. Il était de retour. La tribu dirigée par Usl Havên était à plusieurs jours de marche, mais, en tant que seul survivant, il se devait de revenir et de raconter ce qu'il avait vu et découvert. Ils le comprendraient et le suivraient jusqu'au bord du monde.

Il n'eut pas à faire ce voyage. Alors qu'il se mettait en route, deux chasseurs d'une trentaine d'années et une femme plus jeune arrivèrent. Les hommes étaient revêtus comme Ancho et Jemaël de cuirasses d'écorce sculptée, mais la forme différait ; ils appartenaient, ou avaient appartenu, à un clan de chasseurs de sève distinct. La femme, en arrière, ployait sous la charge d'un gros ballot de fourrures d'antropes lié à ses épaules. Son visage et sa poitrine étaient marqués de coups, ses vêtements déchirés, mais elle ne soufflait mot.

Ils dégainèrent leurs machettes d'ambre, et Piérig fut obligé d'exhiber le coutelas de boisfer de Reva afin de les maintenir à distance.

— Écoutez-moi ! leur cria-t-il. Je viens du sous-monde à bord d'une graine volante semblable à un héliofucus d'une taille peu commune, gonflée d'éther. J'apporte un message qui doit être répandu sur toute cette branche, et sur les autres...

Les chasseurs reculèrent devant ses paroles.

— Ma parole, il est fou ! lança l'un d'eux. Sa capture ne nous rapportera rien. Mieux vaut l'occire, et récupérer son coutelas...

L'autre s'interposa.

— Tuer un insensé porte malheur, tu le sais bien... Il faut passer notre chemin.

Il se baissa et saisit un caillou d'ambre noir qui traînait.

— Fiche le camp, toi, et vite !

La concrétion atteignit Piérig au ventre, y imprimant une légère estafilade. Le sourcier battit en retraite, en essayant de les raisonner.

— Je ne suis pas fou, je me suis effectivement rendu sur Ventremonde ! En bas, il y a de l'air comme ici ! Des antropes doués d'entendement y vivent, et c'est grâce à eux que j'ai pu traduire le Mot, qui...

Une autre pierre le toucha au coude, incendiant son bras jusqu'à

l'épaule. Il abandonna tout projet de les convaincre. S'il ne se mettait pas à l'abri, ils le lapideraient sans pitié. Les jambes mal afferemies, il recula. En deux minutes il fut au pied de la nacelle. Il monta, puis abattit la lame du coutelas sur le filin. Aussitôt, le lévile décolla et se mit hors d'atteinte des brutes.

Le soir allongeait l'ombre tombant de la voûte. Piérig se laissa dériver des heures durant. Sa pensée s'envolait au-delà de l'arbre-montagne.

Lorsque la nuit vint, il avait à nouveau franchi le bord du monde et voguait dans l'air froid.

Épilogue

Il mangea le reste des petits pains ronds d'Osi, but le fond de la gourde. Puis il s'enroula dans la couverture de Reva et se cala dans un coin de la nacelle.

Une phrase lui était revenue, l'illuminant de sa clarté. Il y avait d'autres Arches, avait laissé entendre Osi. « *On dit que les Vivanmontoj se meurent...* » Des arbres-montagnes hissant leurs sommets jusqu'à l'éther, très loin.

Combien d'autres ?

Le lévile l'y mènerait. Il avait échoué cette fois, d'ailleurs il était déjà trop tard pour réagir.

Mais d'autres arbres-montagnes attendaient leur messenger. Piérig avertirait les humains et les antropes du danger qui les guettait, du sous-monde qui était prêt à les recevoir.

Il savait qu'on lui jetterait des cailloux d'ambre et des branches mortes au visage. Il s'y attendait, mais peu importait.

La vérité s'était lovée dans sa tête, et elle avait tout le temps du monde devant elle.

(Schéma de la page 5 : © D. Oghia)

Cet ouvrage a été composé par Jouve et achevé d'imprimer en janvier 1999 sur presse Cameron par Bussière Camedan Imprimeries à Saint-Amand-Montrond (Cher) pour le compte des Éditions Denoël



N° d'édition : 9084. N° d'impression : 990010/1
Dépôt légal : janvier 1999.

Imprimé en France